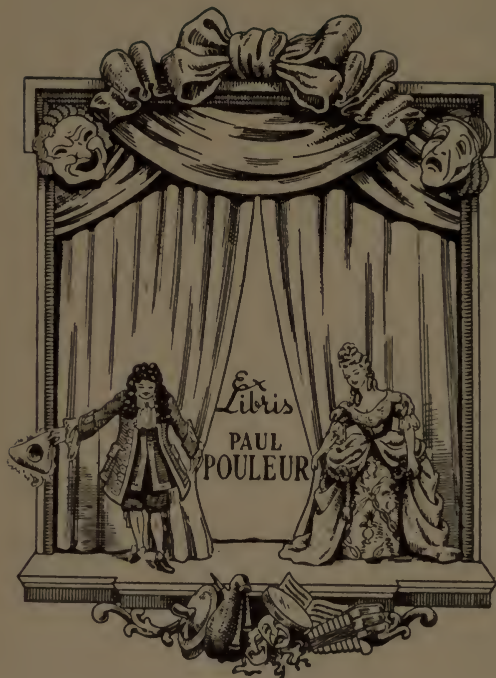

UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00355114 0


Ex
Libris
PAUL
POULEUR


EX LIBRIS
S. VAN WYMEERSCH.

LA RAMPE

ET

LES COULISSES.

Esquisses biographiques

DES DIRECTEURS, ACTEURS ET ACTRICES
DE TOUS LES THÉATRES;

PAR LÉONARD DE GÉRÉON.



PARIS.

CHEZ TOUS LES MARCHANDS DE NOUVEAUTÉS.

1832.

Imprimerie d'Herhan, rue St.-Denis, n° 380.

Académie Royale de Musique.

DIRECTEUR.

Il n'y a pas de sots métiers.
(Proverbe.)

M. VÉRON. Industriel, artiste, amateur-homme-de-lettres, la nature, en créant M. Véron, semble avoir voulu essayer tout ce qu'elle pouvait faire pour un directeur d'Opéra. C'est une heureuse chance pour nous que d'avoir à commencer ces esquisses biographiques, comme le classique Cornélius Népos : pardon d'avoir cité un auteur latin; pardon d'avoir rappelé Alcibiade à propos de M. Véron!

Notre intention n'est pas de faire un panégyrique, il s'en faut de beaucoup; mais nous ne pouvons pas ne point rendre justice au directeur actuel de l'Académie Royale de musique; nous sommes toujours en admiration devant un homme qui a su prélever sur le public un capital plus qu'honnête. Nous admirons M. Scribe, qui est homme d'esprit d'ailleurs; nous estimons M. Véron.

Le début de la carrière de M. Véron n'a pas été plus

celui d'un artiste que d'un militaire. M. Véron était dans les drogues, et élève en pharmacie. Pour un homme qui entend la vie, c'était un apprentissage assez commun et peu *confortable*. M. Véron ne pouvait pas s'y plaire : ce n'était point une vocation, et pourtant il a su tirer parti de ces premières études; elles ont été le premier jalon de l'échelle qui l'a conduit à la fortune.

M. Véron, qui déjà se connaissait en drogues, devint propriétaire, pour un tiers, de la *pâte pectorale de Regnault*. Je ne sais pas s'il était pour quelque chose dans cette invention, mais, à coup sûr, il fut celui qui contribua le plus à la vente. M. Véron s'en fit le prôneur : tous les journaux l'annoncèrent, la vantèrent comme une panacée; la médecine Leroy et le classique jus de réglisse le cédèrent à la pâte pectorale. La pâte pectorale enrichit ses propriétaires, et peut-être aussi son inventeur, par extraordinaire.

M. Véron est trop homme d'esprit pour ne pas aimer lui-même ses souvenirs, pour ne pas les rappeler souvent avec l'origine de sa fortune actuelle ; il le peut d'autant mieux, qu'il a d'autres titres à la célébrité et au poste important qu'il occupe.

C'est à M. Véron que l'on doit la fondation de la *Revue de Paris;* c'est un service rendu au monde littéraire. M. Véron n'en a jamais été que directeur; sans prendre une part active à la rédaction, il contribuait, dit-on, à celle *du Messager des Chambres*. Tout cela n'empêche pas qu'il ne puisse être un littérateur émérite. Le goût, le jugement, le don de bien choisir, sont aussi des qualités en littérature.

M. Véron a, dit-on, encore pris une part à quelques entreprises industrielles plus lucratives qu'importantes; mais ce qui nous importe à nous, ce sont les titres à la direction de l'Opéra. Outre celui que nous venons d'exposer, on le

cite encore dans le monde comme un amateur éclairé et en état de juger des arts.

Dans le cours d'une existence bien employée, M. Véron n'avait point encore rencontré de ces envieux qui se font vos ennemis au risque de doubler votre renommée. Son élévation au trône directorial de l'Académie dansante et chantante lui en a donné, Dieu merci, un bon nombre.

M. Mauguin est venu récemment accuser à la tribune le contrat qui lui avait livré notre premier théâtre lyrique. C'était presque le procès du Fandango, devant la représentation nationale. La prosaïque faconde de M. d'Argout a suffi pour établir les droits de M. Véron.

Le public serait pour lui un tribunal plus redoutable, s'il n'avait pas de meilleurs avocats et de plus agréables argumens à lui offrir. Heureusement que, grâces à son activité, à ses liaisons avec les artistes et les gens de lettres, à ses relations bien entretenues avec les journaux, M. Véron a, jusqu'à présent, réussi à le fixer dans la salle de l'Opéra.

Comme homme privé, on donne à M. Véron le mérite d'obliger facilement et de rendre service sans réflexion. C'est une science, il faut le dire : M. Véron la possède, ou plutôt elle n'appartient qu'à lui : elle est dans sa nature. Beaucoup de gens, peuvent avoir, sur ce point, quelque ressemblance avec lui, mais aucun ne saurait être aussi parfait.

Si M. Véron n'était que ce qu'on appelle vulgairement homme d'esprit, il mourrait de faim, et serait réduit aujourd'hui à rédiger des articles et des bigarrures à cinq francs la colonne dans un petit journal littéraire ! M. Véron n'est par seulement un homme d'esprit, c'est un homme complet !

—

ARTISTES.

—

ALBERT a joui d'une très-grande réputation ; il a pu se croire un moment le premier danseur de l'Europe. Il l'a cru, malheureusement ; car il est allé chercher à Londres, à Vienne et ailleurs, la preuve du contraire. Il a trouvé partout, enthousiasme pour ceux de ses camarades qui l'avaient précédé, et pour lui, froid accueil, point d'admiration : comparaison tout à son désavantage. Les mêmes juges semblent s'être assis au parterre et dans les loges de l'Opéra depuis le retour d'Albert ; car, hélas ! les beaux jours sont passés : plus de salves spontanées d'applaudissemens, plus de couronnes ; on s'étonne presque de trouver le premier danseur de l'Europe si froid, si uniforme, si ennuyeux ; ce que l'on a admiré un instant, aujourd'hui, que l'on me passe le terme, on le trouve *rococo*. Eh ! Messieurs, Albert n'a pourtant pas changé. S'il a jamais été le premier danseur de l'Europe, s'il a jamais été un mime éloquent et gracieux, il l'est encore ; ne l'a-t-il jamais été ? c'est comme vous voudrez...

Albert n'a point vieilli ; il n'a jamais été jeune, et je l'aime mieux comme il est, car, je m'en souviens, c'était un bien cruel

supplice que de voir ce jeune homme en qui se trahissait quelque légèreté, en qui l'on découvrait un peu de chaleur, quelque fois un moment d'entraînement; que de le voir, dis-je, durement étreint dans une pose académique, masqué d'une dignité fausse et empruntée, emprisonné dans un cercle infranchissable de traditions. Oh! qu'Albert me déplaisait alors! Comme une sorte de compassion se mêlait au sentiment pénible que faisait naître en moi la vue de cette intelligence étouffée, de cet artiste emmaillotté! J'aime en vérité mieux Albert un peu lourd, sans vivacité, sans feu, je l'aime mieux avec une figure grave, refroidie par l'âge naturellement immobile; tout cela du moins est en harmonie avec le genre qu'a adopté ce danseur.

Et pourtant, s'il eût pris sa retraite il y a cinq ans, il aurait laissé au théâtre une réputation brillante, presque incontestable. La danse d'Albert est fatigante aujourd'hui que nous commençons à nous apercevoir que le beau, dans les arts, ne dépend pas de la stricte observation des règles; pour un moment cette danse, cette pantomime académiques, furent un progrès. Albert fut la transition entre les fleuves à perruque blonde et à souliers à rosettes, et la pantomime si vraie de Ferdinand, la danse si vive, si entraînante de Paul ou de Perrot; des paniers de la Guimard, du compas qui enferme les pirouettes de mademoiselle Noblet, il n'y a qu'un pas; c'est à peine un progrès, et Albert en est là; mais entre la danse d'école académique et celle de Taglioni, si facile en apparence, si simple, si imprévue dans ses effets, il y a une révolution complète; et cette révolution est accomplie et acceptée du public avec joie. Albert est maintenant à l'Opéra comme ces anciens héros de la scène politique qui n'opposent au torrent qui déborde, que leurs costumes gothiques et leurs éloges du temps passé;

débris souvent respectables et qu'il est si difficile pourtant de ne pas trouver ridicules.

Pourquoi Albert n'a-t-il pas pris sa retraite alors que tout le lui conseillait, excepté les journaux dont il achète les éloges? Qu'il figurerait bien aujourd'hui dans une galerie de portraits de famille, comme celle que Monrose vient d'offrir aux amateurs de la comédie française! Hélas! s'il s'entête encore quelque temps, et je le crains, Albert achèvera sa réputation.

Car il en avait, je le répète, alors que le public de l'Opéra n'était pas peuple, alors qu'une aristocratie baclée, et qui n'en avait que le nom, allait à l'Academie de musique et au Théâtre-Français étudier le beau dire, le beau geste, et applaudissait à tout ce qui n'était pas elle, en expiation peut-être de sa propre gaucherie et de son ignorance. Ce fut la belle époque du genre académique. Cet heureux temps n'est plus, causes politiques, améliorations sociales, efforts des vrais artistes, tout a contribué à le détrôner; et si l'on en excepte quelques débris du siècle de Louis XV, fidèles au souvenir de Dauberval et de la Guimard, quelques barons de l'empire, M. Jouy et le préfet Méchin quand il est en congé, la danse d'Albert est devenue aujourd'hui antipathique à tout ce qui fréquente l'Opéra. On ne le dit pas encore, mais on le sent; on éprouve du regret, on souffre.

Albert ne me croira pas; tant de gens lui tiennent un autre langage. C'est qu'il est peu d'artistes qui aient autant sacrifié à la critique vénale de quelques petits journaux. Si l'éloge tiédit un instant, il double, il triple l'abonnement, a recours aux cadeaux et n'attend pas pour cela les étrennes; comment ne point trouver de talent à un homme qui monte votre argenterie, qui pousse l'attention délicate jusqu'à meubler la place qu'il a remarquée vide dans votre salon. Comment

Albert ne serait-il pas admirable pour celui qui savoure un verre de punch dans le cristal qu'Albert a rapporté d'Angleterre, avec quelques articles préparés à l'avance? Pauvres artistes! le public n'est jamais dupe!

Albert a été autrefois un homme à bonnes fortunes. Il a épousé une chanteuse que le théâtre a eu le bon esprit de quitter depuis long-temps. Jadis aussi les indiscrets rapprochaient son nom de celui de Bigottini, qui a su se retirer à temps de la scène.

Pourquoi l'exemple n'a-t-il pas gagné Albert? Pourquoi veut-il à toute force avoir au moins le mérite d'être le plus ancien danseur de l'Opéra.

Cet artiste est aussi chorégraphe. Ses ballets et sa pantomime, c'est toujours même chose : rien à dire des uns que je n'aie déjà dit à propos de l'autre.

ALEXIS-DUPONT (Mme) est la sœur cadette de mademoiselle Noblet. Elle a dû beaucoup à l'amitié de sa sœur et aux soins tout particuliers de Coulon, son maître à danser. M. Coulon avait cependant de plus jolies élèves. Mme Alexis est utile à la direction de l'Opéra, et assez bien vue des habitués; son talent, comme danseuse, ne justifie pas cependant l'avancement qu'elle a obtenu. Nous croyons qu'elle le doit à d'autres mérites.

ALEXIS-DUPONT. Ce chanteur est encore jeune. Il n'y a que dix ans à peu près qu'il débuta à l'Opéra-Comique. Il donnait alors de grandes espérances. C'est aujourd'hui un chanteur agréable, mais qui ne brûle pas les planches, et qui figurerait beaucoup mieux dans un concert ou une cathédrale, sous une robe d'enfant de chœur, que dans une action dramatique.

BARREZ. Vu par devant, Barrez n'est pas beau ; vu par derrière, il est immense; nous ne discuterons pas aujourd'hui si c'est un mérite au théâtre. Comme danseur, Barrez est fort ordinaire; il sait son métier, et il boulotte; dansant, sautant, pirouettant, gambadant, combattant *ad libitum ;* le tout pour la régularité de ses appointemens et de son service ; rien de plus. Barrez a ouvert une école de danse. J'ai appris avec une véritable satisfaction qu'il n'avait pas d'élèves : cela me donne à espérer qu'il sera long-temps seul de son école à l'Opéra !

BROCARD (Mlle Laure) est une belle et jolie femme, dont chacun vante la grâce et remarque la gentillesse, le mérite comme mime et comme danseuse. Elle avait tout ce qu'il faut pour réussir à l'Opéra ; elle est cependant restée en seconde, je dirais presque en troisième ligne. Que lui fallait-il donc? un peu de bonne volonté peut-être : elle s'est manquée à elle même. La gloire et la fortune valent bien cependant la peine que l'on fasse quelque chose pour elles. Mademoiselle Laure a dansé à Londres et y a réussi comme à Paris ; mais rien de plus, mademoiselle Brocard n'est pas encore d'un âge à ne pouvoir choisir la route des grands emplois et des hautes renommées; je sais plus d'un premier sujet qui s'effrayerait d'une telle rivale.

BURON (Mlle). Danseuse à l'Opéra et devenir épicière! tel est pourtant le triste sort de mademoiselle Buron, aujourd'hui madame Godard. Madame Godard a oublié vingt ans sa vocation, si elle a été vingt ans danseuse. Pour ma part, je ne l'ai pas vue de fois tournoyer sans souplesse et sans goût, auner des ronds de jambe et peser des entrechats, que je ne me sois dit : voilà une magnifique épicière. Depuis

qu'elle est à la fois épicière par vocation, et danseuse par habitude et par intérêt, on ne dit pas si madame Godard est parmi ses compagnes une nouvelle Hypermnestre.

Quoique l'engagement de madame Godard n'expire qu'à Pâques prochain, le directeur de l'Opéra ne permettra plus que cette danseuse néglige son petit commerce pour se montrer en public : madame Godard reçoit néanmoins ses appointemens.

COULON est né dans une école de danse : il a la valeur d'un argument en faveur des capacités héréditaires. Ce qu'une biographie disait du père en 1825, une biographie le répète du fils en 1830 : « Danseur émérite et classique, chargé d'initier les Catéchumènes au culte de Terpsichore. » Je suis ennemi du classique; mais je rends justice à Coulon, comme mime; il a fait de fréquens voyages à l'étranger, surtout à Londres, où il a été quelquefois sifflé; à Paris, on le met au-dessous d'Albert; on a raison.

Coulon est loin d'être aussi bel homme qu'Albert, et ce n'est pas cela seulement qui prouve son infériorité. Il a, dit-on, près des dames prudentes, un autre avantage indépendant de sa tournure et de sa danse; vous voyez bien que cela ne nous regarde pas; qualité ou défaut (les avis sont partagés), ce n'est ni dans les travaux de l'Opéra, ni dans ceux de son école à danser que Coulon a pu conquérir un titre de gloire tel que celui que nous ne disons pas; et voilà pourquoi nous laissons nos lectrices sur leur curiosité.

DABADIE a quitté l'école de droit pour le Conservatoire; a-t-il cédé à une de ces vocations d'artiste qui ont toute la force d'une véritable passion? Moi, qui ne le connais que par les œuvres de sa vocation, je ne le crois pas. Dabadie

a la figure grave, la voix pleine et retentissante, des poumons en état de soutenir une longue représentation; ses bras, pour lesquels il semble avoir une estime toute particulière, se prêtent à merveille au geste; Dabadie eût pu faire, à ne parler que de l'extérieur, un délicieux avocat. Il a toute la morgue, toute la froideur, tout l'aplomb du genre; et je ne serais pas surpris d'apprendre que ce matin, au lieu de répéter son rôle, il improvise, devant sa glace, une thèse de droit, ou une plaidoirie. Quelle perte pour l'art des Cujas et des Barthole!

Y a-t-il compensation pour les plaideurs qui vont quelquefois à l'Opéra? et ceux dont Thémis a ruiné les prétentions, peut-être parce que Dabadie est chanteur, doivent-ils au moins, à ce changement de destinée, une de ces jouissances intellectuelles qui ont fait si justement appeler les beaux arts les consolateurs de l'humanité? Hélas! je crois que non.

Dabadie est un chanteur méthodique sans méthode; c'est un acteur tout en dehors, sans véritable chaleur et sans beaucoup d'intelligence; sa voix, qui est assez étendue, et qui, avec plus d'art ou plus d'abandon pourrait produire des effets plus harmonieux ou plus vrais, est un concordant (voix qui tient le milieu entre la basse-taille et le tenor,) assez pur, qui se perd souvent en éclats, n'ayant pas le mérite de paraître même arrachés ou inspirés par la passion. En somme, Dabadie est un acteur nécessaire à l'Opéra, mais en même temps une preuve chantante de la pauvreté de nos théâtres lyriques. Il produit peu d'effet en province.

DABADIE (Mme) jadis Mlle Leroux, est à l'Opéra depuis 1821; ses débuts eurent lieu avec quelque éclat; tous les journaux retentirent d'éloges et surtout *d'espérances*. Ma-

dame Dabadie ne les a point réalisées. Double passable dans les premiers rôles, suffisante pour créer des rôles secondaires, elle ne saurait s'élever plus haut. Et ce n'est pas seulement parce qu'elle n'est pas jolie, parce qu'elle représente grotesquement une reine de théâtre ; ce n'est pas parce qu'elle est mauvaise tragédienne, pas même mauvaise, car elle est complètement nulle ; c'est surtout et seulement parce qu'elle chante fort mal, avec une voix assez étendue. Madame Dabadie est vouée à l'école criarde ; son mari, qui, sous ce rapport, a pu long-temps lui servir de modèle, l'amende quelquefois ; sur ce point, elle ne l'imite jamais. Si un moment vous avez écouté avec plaisir au commencement d'un morceau une voix assez pure, une note faussée vous avertit tout d'abord que cette voix, dans laquelle l'âge se fait sentir, n'a jamais été et ne sera jamais celle d'une musicienne : peut-être prendrez-vous patience ; mais, à coup sûr, vous ne résisterez pas aux éclats de voix, aux cris désordonnés et sans passion que madame Dabadie vous prépare.

J'ai déjà dit qu'à tous ces avantages, madame Dabadie joignait celui de n'être pas jolie ; je suis fâché d'être obligé de le répéter, et ce ne sera d'ailleurs que pour ajouter que si la nature ne l'a point favorisée sous ce rapport, elle ne l'a pas tellement disgraciée qu'elle soit à l'abri de la médisance : c'est toujours une consolation !

DÉRIVIS (fils) a tous les défauts qui déparaient le talent incontestable de son père, et n'a pas une seule de ses qualités. Dérivis père avait une belle voix, dont il ne savait pas tirer parti : son fils n'a ni voix ni méthode. Dérivis s'élevait quelquefois à une grande hauteur, comme tragédien ; les représentations d'*OEdipe à Colonne* ont été souvent pour lui l'occasion d'un véritable triomphe. Son fils est gauche, n'an-

nonce ni chaleur, ni intelligence, ni talent d'aucune sorte. Heureusement les emplois à l'Opéra ne sont pas héréditaires. Nous en serions réduits à regretter la voix beuglante et la pantomime académique de Dérivis père!

DAMOREAU-CINTI. (Mme) (née Laure-Cinthye Montalent), élevée par M. l'abbé Jacques, décédé récemment grand-aumônier de l'hospice Beaujon, entra de fort bonne heure au Conservatoire. Elle se destinait à la musique instrumentale, et n'étudiait que le piano; mais sa jolie voix fut remarquée, et on la plaça parmi les élèves de chant, où elle ne tarda pas à se faire distinguer, autant par son goût que par ses qualités naturelles; elle profita rapidement, réalisant déjà une partie des plus brillantes espérances. Elle quitta à douze ans le Conservatoire, où M. Plantade avait été son seul maître. De ce charmant compositeur, on peut dire encore que son élève est son plus bel ouvrage; elle fut présentée aussitôt après à la reine Hortense, sœur d'Eugène, et la fille de Joséphine l'accueillit avec faveur et l'admit dans sa musique particulière.

Cinq ou six révolutions sont venues enlever tour à tour quelque chose à la reine déchue; les arts ont accumulé sur la tête de la jeune artiste qu'elle avait encouragée, des couronnes sans nombre, à l'abri des tempêtes politiques et révolutionnaires, et plus glorieuses qu'un trône. Car sans droit divin, et après Napoléon, qu'est-ce qu'un trône, qu'est-ce que la royauté? c'est encore quelque chose, direz-vous, car on vient de voter la liste civile!

En 1816, quand sa protectrice emportait en exil les débris de sa royale splendeur, sans son titre de reine, madame Ca-

talani engagea madame Cinti dans la troupe qu'elle formait au théâtre Italien.

La très-jeune artiste (elle n'avait pas quinze ans), débuta à l'improviste et sans répétition, dans l'opéra de *Lilla de la Cosa rare*. Son succès fut un heureux présage qu'elle a surpassé depuis. Elle joua pendant quelque temps les seconds rôles dans toutes les pièces du répertoire, et remplaça avec avantage madame Fodor, dans les rôles que cette célèbre cantatrice avait rendus les plus difficiles; et de progrès en progrès, elle reçut du public qui l'applaudissait, bien plus que de l'administration encore, le titre de *prima dona*.

Le succès le mieux établi ne met pas toujours à l'abri des jalouses tracasseries; il *signor Viotti*, dans les mains duquel languit pendant quelque temps la direction de notre Opéra-Italien, préférait à Mme Cinti, Mlle Naldi, d'un talent médiocre; mais à laquelle il *signor* directeur trouvait sans doute des qualités connues ou inconnues du public. Rebutée par une jalouse persécution, par de nombreuses injustices, Mme Cinti rompit son engagement, quitta Paris, et accepta de brillans avantages à Londres, où elle débuta en présence de Georges IV, qui se piqua de lui accorder une protection que dépassaient de beaucoup les applaudissemens du parterre et des loges.

En 1821, Mlle Cinti revint en France et rentra à l'Opéra-Italien, sous la direction de M. Habeneck. Elle y resta longtemps, jouant, avec un succès toujours croissant, les plus beaux rôles du répertoire; auprès des *Dilettanti*, elle n'avait plus de rivales, et suffisait à leurs plaisirs, comme à la fortune du théâtre, lorsque pour une bonne action, au bénéfice des incendiés de Salins, elle revint tout-à-fait à la France et chanta le *Rossignol*.

En dépit des bravos de ses admirateurs, la *Ninetta* désirait

changer de genre; M. Dubois, directeur de l'Opéra, seconda cette disposition. Après avoir chanté quelque temps alternativement aux bouffes et à l'Académie Royale de Musique, Philis, à notre avantage, se fixa rue Lepelletier. *Fernand Cortez, le Rossignol, le Siége de Corinthe, Moïse* furent pour elle l'occasion de triomphes fréquemment renouvelés.

Mlle Cinti n'est pas seulement une fort habile et excellente cantatrice, c'est aussi une jolie femme, d'une physionomie agréable et piquante, bonne et spirituelle, gaie et d'un ton charmant. Dans un congé qu'elle alla passer à Bruxelles, elle retrouva Damoreau, avec qui elle avait partagé, au Conservatoire, les leçons de Plantade. Damoreau, chanteur habile, comédien de mérite, n'avait pas été tout-à-fait aussi loin que sa jeune camarade; mais c'était pour elle un ami d'enfance; c'était un cavalier fort aimable, c'était un parti très-sortable. Amazili et Cortez s'entendirent. Elle revint à Paris; il y accourut aussi; peu de temps après, ils étaient époux heureux, et reprenaient ensemble la route de Bruxelles. L'hymen jouait là un mauvais tour à l'Opéra, qui, avec tous ses amours, ne trouvait pas à remplacer sa cantatrice. La *Muette de Portici* était prête; mais madame Damoreau était nécessaire au succès. On contracta un nouveau traité avec madame Damoreau, et l'on n'eut pas à s'en repentir. Après la *Muette, Guillaume-Tell* et *Robert-le-Diable*, par leurs succès, où elle a eu tant de part, ont largement payé tous les sacrifices pécuniaires. J'oubliais le *Comte Ory* et le *Philtre* surtout, qui n'était rien sans elle.

Madame Damoreau devait aller cette année passer son congé à Bordeaux; *Robert-le-Diable* la retient à Paris; elle nous reste. Dans un an nous l'envierons pendant trois mois aux Anglais. Dans trois années son engagement expire, et l'on dit qu'elle ne le renouvellera pas, qu'elle ira étonner, vain-

cre les Italiens jusques dans leur patrie ! jusques-là nous n'avons qu'à l'applaudir.

DAUMONT est un danseur, et croit s'être élevé quelquefois jusqu'à la pantomime. Il est très petit, et son talent ne grandit guère ; il est jeune et a déjà cessé de donner des espérances. Les amateurs bienveillans ont jadis eu l'air d'espérer ; aujourd'hui, ils n'attendent plus rien de lui. Les journaux le citent quelquefois pour mémoire.

DORUS (Mlle) (secrètement Mme ***) est une élève du Conservatoire, et a gardé tous les défauts de l'école ; doublure de Mme Cinti Damoreau, elle marche de fort loin sur ses traces. Mademoiselle Dorus a de la voix, mais peu de goût ; une méthode d'écolière, point de talent qui lui soit propre ; jamais d'inspiration. Ce serait dans un concert une assez bonne chanteuse à roulades ; au théâtre, elle a tous les défauts qu'on lui passerait peut-être dans un concert : gaucherie maniérée, prétention. Passable doublure comme musicienne ; c'est dans le drame une inutilité complète. A l'Opéra-Comique, à peine serait-elle supportée ; cependant avant d'être engagée à Paris, elle brillait à Bruxelles, où l'on parlait de ses succès. Ici, on n'a point à parler de ses chûtes ; et l'on s'accorde à reconnaître qu'elle n'a rien de l'ambition de César ; elle a quitté une quasi-principauté dramatique pour un rang très secondaire. Quoique liée par un hymen secret, cette cantatrice n'a perdu aucun de ses moyens de réussir. On le dit, et je le crois volontiers, en lui voyant un engagement superbe. M. Véron espère, et nous ne demandons pas mieux.

DUVERNAY (Mlle) est une élève de Coulon, et danse mal; c'est peut-être la faute de son maître. M. Véron en juge ainsi, dit-on, et quoique jambé à la Vulcain bien plutôt qu'à la Vestris, il prend un soin paternel de l'éducation de mademoiselle Duvernay, lui donne des leçons en particulier, lui fait répéter ses pas en tête à tête, car l'apprentie Terpsichore n'en est pas encore à mimer l'amour, la fureur, la coquetterie ou le désespoir. Le public trouve à mademoiselle Duvernay une figure passable. Quelques-unes de ses camarades sont jalouses et pensent qu'en bon directeur, M. Véron se devrait également à toutes ses pensionnaires. Le pauvre homme! mais cela ne nous regarde pas.

Mademoiselle Duvernay est peu remarquée sur le théâtre; sa santé est faible comme sa danse; elle craint de se fatiguer, fait peu d'efforts. Quelques personnes font plus d'attention à elle, lorsque, profitant des prérogatives de l'intimité, elle vient regarder les spectateurs et sourire à ses compagnes du haut de sa loge directoriale, où l'admet M. Véron. Les plus jalouses trouvent qu'elle se donne là un ridicule; encore une fois, cela ne nous regarde pas, et de son talent nous n'avons rien à dire.

ELIE est, je crois, danseur et modeste, artiste dramatique et satisfait du chiffre de ses appointemens : Elie n'est pas de notre siècle; son talent n'en est pas non plus. Il était bâti pour jouer Polichinelle; mais cet antique héros de la pantomime était bien dégénéré alors qu'Elie parut à l'Opéra. Polichinelle avait été chassé avec honte même des théâtres secondaires, il n'avait plus d'asile que dans la rue, les enfants de six ans le dédaignaient et le laissaient aux nourrices; n'importe on entreprit de relever la gloire de Polichinelle. On fit du neuf avec sa défroque : on en habilla Elie. Allons,

Polichinelle, commence tes amusantes gambades : saute, te voilà ennobli, te voilà pensionnaire du roi très chrétien; saute comme un marquis et ris comme un moine. Elie eut en effet du succès. Mais Mazurier vint, et la gloire naissante d'Elie fut complètement éclipsée; après Mazurier, trop tôt enlevé à nos plaisirs, Polichinelle parut trop vieux; on le trouva *rococo*, suranné, ennuyeux : Elie est pourtant encore là.

ELIE (Mme). Bien des gens l'ont prise pour la femme de Polichinelle. C'est sans doute plutôt à cause de son nom qu'à cause de sa figure; il faut convenir cependant qu'elle n'a eu aucun des moyens de succès de mademoiselle Duvernay. En revanche elle a eu quelque succès comme danseuse; on l'applaudissait il y a dix ans. Aujourd'hui elle joue les duègnes dans la pantomime, et a beaucoup mieux le physique de l'emploi. Elle est loin d'être bonne, elle s'agite, se remue beaucoup, mais tout cela sans profit pour les spectateurs, qu'en dépit de ses rôles elle ne déride jamais. Elle n'est pas la femme du précédent, si j'en juge par leur domicile, qui est différent.

FERDINAND est, je crois, à Londres, loin, bien loin de nous. M. Véron l'a laissé partir, et M. Véron, dit-on, ne le rappellera pas. Si le malheureux directeur a quelque homme d'esprit dans ses conseils il n'en fera rien. Ferdinand n'est pas un danseur du premier mérite; il n'a jamais égalé Paul, contre qui il a toujours obliquement lutté; mais nous n'avons pas eu encore de mime plus éloquent, plus naturel dans *Clari*, *Nina*, *Astolphe* et *Joconde*; dans la *Somnambule*, il a poussé l'expression de la pantomime aussi loin

qu'elle pouvait aller. Grace au ciel et à son bon goût, Ferdinand n'avait rien d'académique, rien de contraint et de forcé dans son jeu; dans le moins naturel des arts de la scène, il était aussi naturel qu'on peut l'être dans le drame. Prompt, actif, gesticulant avec clarté et sans confusion; parfaitement d'accord avec la voix musicale de l'orchestre dont il recevait et rendait toutes les impressions; Ferdinand, pour ma part m'a fait oublier quelquefois qu'il se privât d'un moyen plus simple et plus naturel de s'exprimer, la parole.

Maintenant, pourquoi M. Véron ne rappellera-t-il pas Ferdinand, quand tous les efforts pour le remplacer ont été jusqu'à présent si stériles? Je ne vous le dirai pas : car il en est une raison toute simple que vous avez déjà devinée sans moi : c'est que M. Véron est un très inhabile directeur. Y a-t-il en outre quelque raison particulière? Je ne le sais. Peut-être bien M. Véron, l'ex-pharmacien aristocrate, trouve-t-il le jeu de Ferdinand trop simple, trop vrai, trop naturel surtout dans des rôles de *prolétaires;* (c'est le mot à la mode) M. Véron en est bien capable.

FOURCISI (Mlle) n'est, je crois, déjà plus à l'Opéra; pourquoi? elle était jolie; ce qui en a élevé tant d'autres a causé sa chûte. Il y a dix ans, une Biographie promettait presque à mademoiselle Fourcisi un bâton de maréchal; l'eût-elle dédaigné comme elle a fait, dit-on, du sceptre des coulisses; c'est ce que j'ignore, mais je crois qu'un maréchal de France se serait vengé plus noblement. Mademoiselle Fourcisi fut une danseuse agréable; pendant longtemps, un journal bien connu dans les coulisses de l'Opéra, fit de mademoiselle Fourcisi l'objet de ses savantes critiques, et les bras un peu longs en effet de cette danseuse, lui fournirent en moins d'un an un millier de lignes que ses rivales

appelèrent spirituelles. Un *galant homme* appaisa la critique, ce qui ne rendit pas mademoiselle Fourcisi meilleure.

FRÉMOL a débuté il y a environ deux ans, presque sans succès; mais il était, dit-on, élève d'Albert, l'homme à la protection haute et puissante : Frémol fut engagé; c'est un danseur du 101e degré.

GOSSELIN (Mme) (née Mori) a fait autrefois assez passablement sa partie aux Bouffes; elle chante encore quelquefois; on dit qu'elle a conservé une assez belle voix; on le dit, je vous le répète; pour moi qui n'ai pu que la voir, je soutiendrai jusqu'à preuve auriculaire du contraire, que madame Gosselin doit chanter comme une des tours de Notre-Dame, celle où se trouve la plus grosse voix de cet antique édifice. Je n'ai pas besoin de vous dire d'où me vient cette opinion; si elle n'est pas fondée, il manque quelque chose à la majestueuse, courte et vaste madame Gosselin.

HURTEAUX. S'il suffisait d'être haut perché sur ses jambes pour atteindre à une grande hauteur de talent, M. Hurteaux occuperait une place très élevée dans l'échelle des célébrités chantantes de l'Académie Royale; malheureusement, quand on chante, il faut encore avoir une voix capable de se faire entendre, et celle de M. Hurteaux, assez jolie et flexible d'ailleurs, se perd impuissante dans la vaste salle de l'Opéra. Cet élève du Conservatoire ne manque pourtant pas d'amour-propre : il ne vise à rien moins qu'à marcher l'égal de Levasseur. Aussi débuta-t-il par le rôle de *Moïse*, et successivement par tous ceux du même emploi. Son succès fut mince, la

froideur de son jeu comme comédien est glaciale, et depuis, ses progrès, sous ce rapport, ont été totalement nuls. Néanmoins il y a chez ce jeune homme de l'étoffe, soit dit sans calembourg et malgré ses six pieds de haut sur un de large.

JAMES. Ce danseur ne manque pas d'originalité. Longtemps inconnu malgré tous ses efforts et son travail, un pas anglais, qu'il exécuta dans le mélodrame de *Clarisse*, à l'Ambigu-Comique, le fit remarquer; et, sorti enfin de la foule des danseurs des boulevards, ils s'élança à la Porte-Saint-Martin où il débuta avec éclat. C'est surtout dans les danses qui ont quelque rapport avec celles de l'Angleterre, que James s'est toujours distingué. Arrivé depuis deux ans environ, à l'Opéra, il y tient sa place aussi bien que beaucoup d'autres, et ne passe pas un jour sans rêver un progrès; après avoir ainsi parcouru les divers degrés de l'échelle qu'offre la fortune à un danseur de Paris, il aspire à mieux encore. Il a eu des succès à l'Ambigu, il en a eu à la Porte-Saint-Martin, il en veut avoir à l'Opéra! toutes ses pensées tendent à ce but, et s'il était permis de prédire une destinée d'artiste, la plus incertaine de toutes les destinées, nous pourrions préjuger à James les succès qu'il désire. C'est un jeune homme qui a de la grâce, de la légèreté, de l'intelligence: avec cela on va loin.

JAWURECK (Mlle). Cette cantatrice a un pied remarquable, et une jolie voix qu'elle dirige avec goût, mais à laquelle elle ne peut donner beaucoup de force. Fille d'un musicien allemand, musicienne par conséquent dès sa naissance, Mlle Jawureck a pourtant l'accent quelque peu gascon. Ses débuts datent de 1821, et sa réputation de cet air *d'Ala-*

din : Venez charmantes bayadères, qu'elle chanta en effet d'une manière ravissante. Depuis, les habitués du balcon et des avant-scènes savent tous avec quelle gentillesse elle a joué et joue encore le page *Isolier*, du *Comte Ory*. L'un des auteurs, si l'on en croit la chronique, ne fut pas le dernier à s'en apercevoir. Ce n'est point du reste à son talent et à sa voix seuls que mademoiselle Jawureck doit sa grande réputation, réputation méritée et pour laquelle l'intrigue n'a rien fait : Mademoiselle Jawureck est jolie, très jolie ! elle le croyait, on le lui a dit, on le lui a répété, elle le croit bien plus encore. Ce qui n'est pas un mal. Ses beaux yeux, sa gracieuse figure firent sensation lorsqu'elle parut, et beaucoup pensent que ses yeux sont toujours aussi beaux et son visage toujours aussi gracieux. Cependant avec tout cela, il lui manque quelque chose. — Qu'est-ce donc ? — Oh ! ne me pressez pas, je vous en prie : Demandez plutôt à M. D...., ancien directeur de l'Opéra et premier protecteur de la charmante bayadère. Demandez à M. H...., le compositeur; demandez à M. D.... P...., demandez.... — Mais quoi ? — C'est que je suis galant, et je ne sais trop.... — Dites toujours. — Il y a des femmes très coquettes, vous le savez, mesdames, et qui non contentes d'être jolies, veulent encore relever le piquant de leur physionomie par une recherche exagérée dans leur toilette. C'est un tort...— Eh bien ? — Ce n'est pas celui de mademoiselle Jawureck. Peut-être même a-t-elle le défaut contraire, celui de croire que le négligé dans la mise, et le laissez-aller dans toute sa personne, quelque loin qu'elle les porte, ne peuvent nuire à une jolie femme.

Pouvez-vous penser, charmante bayadère, que vous ne seriez pas plus séduisante encore, si vous étiez un peu plus coquette ? Vous n'avez que vingt-cinq ans ! cela vous viendra peut-être avec l'âge.

JULIA DE VARENNES (Mlle) est une danseuse de talent et une fort belle femme. Je me souviens à ce propos d'avoir entendu vanter surtout une partie de sa beauté, que je ne connais pas, que mes lecteurs ne connaissent peut-être pas mieux que moi, et que je ne vous citerai point, parce qu'il y a de ces choses qu'il faut laisser deviner; en outre, elles ont toujours plus de charme et de piquant quand elles nous sont révélées par l'objet même qui excite notre curiosité. Allez donc à l'Opéra, examinez mademoiselle Julia de Varennes, de la tête aux pieds, peut-être rencontrerez-vous juste ! Demandez d'ailleurs aux habitués de l'orchestre de l'Opéra, car, il est peu de danseuses qu'ils regardent, qu'ils suivent avec autant de soin que mademoiselle Julia, pour sa personne, comme je vous l'ai assuré, sans plus de détails, et pour son talent qui n'est pas à dédaigner; avant l'apparition de mademoisselle Taglioni, je ne connaissais pas, pour ma part, à l'Opéra, danseuse plus agréable et plus complète que mademoiselle Julia. Elle est de l'école de l'Académie royale, il y a toujours un peu de *classique*, un peu de roideur, un peu de prétention dans sa danse, et cependant chez elle seule je trouvais à côté de cette science chorégraphique et de ces traditions empruntées à de froides statues; je trouvais, dis-je, à côté de ces vices qui ne lui appartenaient pas, un laissez-aller, une facilité, une apparence de naturel, qui me faisaient acclamer et battre des mains. Dans cette danse si roide, si régulière, si improprement appelée de ce nom, puisque la danse m'a toujours semblé devoir être l'image du désordre, le langage des impressions voluptueuses et quasi-délirantes, je remarquais, quand mademoiselle Julia paraissait, quelque chose d'inconnu, de nouveau, j'éprouvais une sensation qui avait pour moi tout l'attrait d'une découverte féconde ou

d'un souvenir retrouvé. Dans ses pas trop sévèrement réglés d'avance, dans ses pirouettes symétriques, mademoiselle Julia savait placer quelque chose d'inattendu, et je lui en savais pour ma part un gré infini.

Je viens d'écrire au passé, parlons au présent. Une révolution féconde, que dans quelques années on ne désignera pas du faible mot d'*évènement*, que les vrais amateurs n'appelleront jamais une *catastrophe*, s'achève en ce moment à l'Opéra. Mademoiselle Julia est des plus révolutionnaires; les lauriers de Taglioni l'empêchent de dormir ; assoupie, elle ne rève que danse romantique, aux pirouettes sans effort, aux pauses gracieuses et faciles ; et cet heureux génie qu'elle invoque, elle croit le voir à son réveil se dérober sous la forme légère d'un papillon blanc et rose; il lui échappe tous les jours, elle l'invoque en vain le soir dans sa loge : par Vénus ! par Terpsichore ! elle l'invoque, mais le bon génie est sourd. Et pour attendre cette perfection qui vient et se manifeste sans peine, mademoiselle Julia, une fois en scène, laisse voir des efforts incroyables ; puis chacun se dit avec un regret, avec un souvenir d'autrefois : « Elle fait tout ce qu'elle peut pour gâter son talent. »

Mademoiselle Julia se trompe, et la jalousie, l'émulation si l'on veut, lui joue là un mauvais tour. La danse nouvelle, si elle peut prétendre à de plus grands succès, n'a pas cependant détruit complètement la danse ancienne, n'a pas rendu impossible tout succès classique, surtout pour mademoiselle Julia, qui savait rendre cette danse amusante ; ses études, ses habitudes, font à cette danseuse une loi d'être fidèle au commencement de sa carrière, car elle en a au moins atteint la moitié. Moi qui aime tant les innovations, si j'étais ami de mademoiselle Julia, je lui dirais : défiez-vous de la manie qui semble vous porter à changer, à

bouleverser ce que vous faisiez si bien autrefois ; sans cela vous êtes ou serez avant peu une artiste condamnée.

Il n'est pas de danseuse sur qui la chronique n'ait inscrit ses *quamquam*. Mademoiselle Julia, belle femme, y a été soumise plus qu'une autre; elle est riche, dit-on, et l'on cite un grand personnage qui n'ignore pas l'origine de sa fortune. Ce grand personnage, ce n'est pas notre ami le surchargé S.... de la R... Pour celui-là, quoi qu'on en ait dit, et malgré sa puissance, jamais son blason n'a reposé sur l'édredon de la charmante danseuse. Un jour que mademoimoiselle Julia arrivait d'Angleterre, un paquebot en rapporta plus de *quamquam* que de couronnes... Mais, chut !..

LAFONT. Comme son frère du Vaudeville, il fait l'admiration du beau sexe, mais ce n'est pas en qualité d'artiste. Comédien peu intelligent, chanteur sans méthode, avec un fort bel instrument, Lafont, en scène, se donne un mal infini pour être mauvais... Il sue, il souffle, il crie ou retient sa voix, tout cela sans goût, à l'aventure, à contresens; un autre avec la moitié de ses moyens aurait du talent et de la réputation. Lafont manque d'âme. Entre ces épaules carrées, sous cette large poitrine ou dans cette belle tête qui font regretter aux sculpteurs et aux peintres de n'avoir pas un semblable modèle, on dirait qu'il ne loge rien d'intellectuel, rien de supérieur à ce qui fait l'épicier ou l'excellent danseur de corde. Le pis, c'est que Lafont, malgré les avantages dont l'a doué la nature, est un de ces artistes dont il faut désespérer. Son amour-propre, qu'il pousse à un degré peu commun, l'empêche de travailler, et lui fait repousser tous les conseils d'une critique même bienveillante. Il se console, dit-on, auprès des femmes du mépris des amateurs qui dé-

sertent l'orchestre quand ils lisent son nom sur l'affiche, au lieu de celui d'Adolphe Nourrit. On peut, du reste, se consoler aisément avec de fort beaux appointemens qu'on gagne sans trop de peine; car Lafont joue assez rarement, et en menant joyeuse vie. Ce chanteur aime beaucoup la province, où il obtient de grands succès; aussi y fait-il de longues et fréquentes excursions. Son arrivée fait fureur dans certaines villes; les bravos l'accompagnent pendant ses représentations, et à son départ les couronnes pleuvent... et on ne se doute guères de cela à l'Opéra, par la raison qu'il y a assez de talens pour accaparer toute l'attention sans en laisser une part aux voyages de M. Lafont. Bordeaux, qui nous a envoyé celui-ci, devrait bien le reprendre, puis qu'il l'aime tant; tout le monde y gagnerait.

LEVASSEUR. Levasseur débuta en 1820, à l'Opéra, à l'âge de vingt-sept ans. Mais alors, Dérivis y tenait le sceptre du chant; pour les amateurs de cette époque, Dérivis était la perfection même. Or, Levasseur avait le malheur de ne point beugler comme l'acteur favori, et son succès fut nul. Abandonnant l'Académie royale de Musique où celui-là avait le plus de talent qui criait le plus fort, il aborda la scène italienne où les connaisseurs l'adoptèrent; en vain il était Français, en vain son nom tout français semblait jurer avec tous les noms en *i* et en o de ses nouveaux camarades; pour lui le préjugé disparut, et Levasseur compta au nombre des rossignols d'Ausonie. Quand l'époque arriva où l'on sentit la nécessité de régénérer notre première scène lyrique, quand on sentit qu'il était temps enfin d'avoir un Opéra national capable de soutenir la comparaison avec l'Opéra italien, Levasseur fut un des premiers élus. Ses débuts par le rôle de *Moïse*, dans l'opéra de ce nom, rôle qu'il avait déjà

joué avec succès à Louvois, furent prodigieux. Les temps étaient changés, et de véritables *dilettanti* savaient enfin apprécier la méthode pleine de goût avec laquelle Levasseur tire parti de la plus belle voix de basse qu'on ait entendue jusqu'à présent. Depuis ce jour, chaque rôle nouveau est pour notre chanteur un nouveau triomphe. *Le comte Ory*, *le Philtre*, *Guillaume Tell*, ont de plus en plus consolidé la réputation et la faveur dont il jouit auprès du public. Comédien un peu froid, sa voix magnifique et sa délicieuse méthode font bien vite oublier ce défaut. Levasseur est dans la force de l'âge et du talent, et il contribuera long-temps encore, nous l'espérons, à faire de l'Opéra français le digne rival des théâtres du même genre d'Allemagne et d'Italie.

LEBLOND. Cet acteur, gendre du chorégraphe Aumer, jouait de la basse et donnait des leçons de cet instrument avant de s'élancer parmi les suivans de Terpsichore. Sans doute il avait pris pour de brillantes dispositions une démangeaison extraordinaire dans les jambes qui le tourmente encore, et qui le fait sauter à une hauteur prodigieuse. C'est déjà un pas de fait pour arriver à être un excellent danseur; nul doute que M. Leblond ne parvienne à ce but, si on l'atteint par sauts et par bonds. Quoi qu'il en soit, cet acteur n'est pas assez utilisé; l'administration pourrait en tirer un grand avantage, quand elle ne réussirait qu'à faire rire les spectateurs. Ce qui servirait plus utilement encore les intérêts de M. Leblond, c'est de reprendre la basse qu'il n'eût jamais dû quitter.

LEGALLOIS (Mlle.) A cette époque de notre histoire où la célébrité des femmes se mesurait au nombre des malheureux que leurs charmes livraient aux chances d'un coup

d'épée, ou aux dernières extrémités du désespoir, mademoiselle Legallois eût sans doute été fort bien en cour, et son nom, rehaussé de tout l'éclat de celui de ses victimes, serait venu jusqu'à nous, triste, mais glorieux.

Parmi les nombreux adorateurs de cette jeune personne, (28 ans),

Il en est jusqu'à trois que nous pouvons citer,

qui, trompés dans leur espoir de bonheur, ont cru devoir trouver dans la tombe la fin de leur martyre; grand bien leur fasse! un autre a perdu la vie en défendant, le fer à la main, la *réputation* de celle qu'il aimait. Bravo! et toi, infortuné marquis de L....., toi dont le cœur trop plein d'amour, cessa tout à coup de battre et de répondre aux pulsations du sein qui repoussait doucement ta poitrine, toi qui mourus frappé... par la volupté, salut à ta cendre!

Nous ne parlerons pas de la danse de mademoiselle Legallois; c'est, nous le pensons, un acte de politesse dont elle nous saura gré. Héritière, nous allions dire du talent, du répertoire de madame Bigottini, elle marche encore loin de sa devancière; cependant, une jolie tête qu'elle mobilise avec art, des pauses parfois heureuses, mais le plus souvent trop étudiées, la spontanéité avec laquelle elle jette une passion sur une autre, et une certaine brusquerie de mouvemens, qui peut-être tient moins à la nature de l'actrice qu'à la combinaison de ses moyens, lui assurent une place honorable parmi nos meilleures mimes.

Les amateurs se rappellent avec plaisir le rôle qu'elle a créé dans l'*Orgie*. Il lui a fait honneur.

LEROUX (Mlle Pauline). Cette danseuse a commencé de bonne heure sa carrière de femme et d'artiste. Cet avancement précoce est même, dit-on, ce qui a nui au progrès de

son talent. Si cela est vrai, c'est dommage: par ce qu'elle est aujourd'hui on peut se faire une idée de la hauteur qu'elle eût pu atteindre. Beaucoup de ses camarades qui sont parvenues à tout ce que la nature avait mis en elles de talent et de beauté, se contenteraient assurément de la part incomplète de Mlle Leroux. Un charme indicible répandu sur toute sa personne, une grâce ravissante dans ses mouvemens, une voluptueuse taquinerie dans ses pauses, voilà certes, de quoi obtenir de beaux succès. Imaginez, si vous le pouvez, une taille plus svelte, une physionomie plus expressive, une danse plus séduisante; malheureusement les yeux qui brillent d'un feu si pétillant ne sont pas la preuve d'une intelligence supérieure. Mlle Pauline Leroux n'est pas une mime de premier ordre : elle l'a prouvé. Qu'elle se console pourtant : on ne peut avoir tout à la fois, mais c'est beaucoup déjà de danser comme elle danse et d'être jolie comme elle est jolie.

Mlle Leroux est jeune encore et depuis long-temps premier sujet; et quand Taglioni ne danse pas, elle est la danseuse favorite des amateurs; cela se conçoit, avec tant de qualités il est impossible de rester dans la foule. Aussi Mlle Pauline n'y est pas restée un instant, pas plus comme femme que comme danseuse. Le fils du général K..., vainqueur de Valmy, a su apprécier ses charmes. Quant à l'amant que l'on donne à Mlle Pauline, allez au Vaudeville, et vous direz au retour que c'est le plus beau cavalier qui paraisse aujourd'hui sur la scène parisienne. Comme vous voyez, Lafont et Mlle Leroux font un joli couple.

LOUISA (Mlle). Elle est d'origine anglaise, voit son nom lithographié sur l'affiche entre ceux de Mlle Pauline Leroux et de Mlle Perceval, et danse trois fois par se-

maine. Il y a peu de temps qu'elle est à l'Opéra. Sa danse est agréable et gracieuse; mais point saillante. Mlle Louisa a le défaut de porter les pointes en l'air, et la qualité qui devient une vertu dans les coulisses, d'être bien avec tout le monde; pour le défaut, il peut passer avec du travail et de l'étude, et il paraît que Mlle Louisa travaille beaucoup et brûle du désir de s'élever; pour la qualité, nous lui en faisons notre sincère compliment. Somme toute, il y a mainte danseuse dont le talent ne vaut pas le sien et qui fait plus de bruit qu'elle. On prétend, en outre, que Mlle Louisa a de nombreux amis à l'orchestre; c'est peut-être l'envie qui prétend cela.

MASSOL chantait, ou, pour mieux dire, hurlait à l'Opéra; il y a quelques mois de cela, car depuis que l'on chante à ce théâtre, Massol est en inactivité de service, réduit à un emploi tout à fait secondaire, lui qui avait débuté pour remplacer Nourrit père. Dans ce temps il avait quelques-unes des qualités ou, ce qui est mieux, des défauts qu'on exigeait alors. Malheureusement pour Massol, mais heureusement pour nous, les temps sont changés; et les qualités qu'on demande aujourd'hui dans un chanteur, manquent absolument à ce chantre à la voix de Stentor, qui ferait fortune dans une cathédrale. Massol a pourtant une belle voix, mais sa méthode d'une autre époque, et sa fureur de prendre pour diapason le mugissement du taureau, la rendent insupportable aux oreilles condamnées à l'entendre, ailleurs que dans les grands morceaux d'ensemble où son organe perd un peu de sa rudesse, affaibli qu'il est alors par le grand nombre de voix qui l'accompagnent.

MAZILLIER. Combien de malheureux artistes dont le

talent reste enfoui faute d'une occasion pour paraître, qui mangent le pain de la misère, quand ils ont du pain, et qui meurent sur la paille en se frappant le front et en disant : « Il y avait pourtant là quelque chose ! » M. Mazillier n'a point à se plaindre de pareilles rigueurs. A Bordeaux, où il commença sa carrière de pirouettes, il obtint quelque succès ; de là, il vint à la Porte-Saint-Martin doubler le délicieux Mazurier, qu'il imitait comme un singe. Il languissait ignoré depuis un temps bien long et bien dur à son amour-propre, lorsqu'une *mazourka*, qu'il dansa d'une manière fort gracieuse, dans le mélodrame des *Prisonniers de guerre*, le fit remarquer, et lui ouvrit plus tard les portes de l'Académie royale, où il a créé le *Desgrieux de Manon-Lescaut*. Le talent de M. Mazillier consiste dans une grâce et une élégance un peu affectées ; son jeu mimique est expressif et plein d'intelligence ; malgré tout cela il se trouve en seconde ligne, bien loin derrière Ferdinand, qu'il semble avoir pris pour modèle, mais qu'il n'égalera jamais. Vous diriez que c'est peu si vous connaissiez la vanité de cet artiste ; mais pour guérir ou du moins pour calmer les blessures faites à cette vanité par les triomphes d'un camarade, l'administration a pris soin de lui fournir un baume excellent : à chaque fin de mois, il y a pour lui un billet de mille francs à la caisse. C'est assez sans doute pour la peine d'occuper sa place comme beaucoup d'autres qui se contentent de la moitié et même du tiers de cette somme. On voit que les rigueurs du sort ont été et sont plus que jamais douces et bénignes pour M. Mazillier !

MÉRANTE.—« Que pensez-vous de son esprit ? » disait-on un jour à une femme qui n'en manquait pas, en parlant d'un garçon connu pour sa simplicité. — « Je pense, répon-

dit-elle, qu'il a trente mille livres de rentes. On pourrait aussi demander, à propos de M. Mérante : —« Que pensez-vous du talent de ce danseur?» —On répondrait sans doute : —«J'estime que ce danseur a de bien beaux mollets.» Voyez à quoi tient la réputation! sans ces mollets, jamais on n'eût su qu'il y a à l'Opéra un danseur du nom de Mérante, et c'eût été vraiment dommage; car dans notre siècle à pantalons, les beaux mollets sont rares, j'entends les gros mollets, les mollets comme en a Mérante : le reste du personnage est à l'avenant, et je doute que jamais l'idée vienne à qui que ce soit de le prendre pour un membre de la famille de Zéphyre. Ce danseur, sans grâce ni légèreté, se rend utile par son intelligence et son zèle. C'est un talent comme un autre.

MONTJOIE. Les amis et les journaux n'ont rien à ajouter à son éloge, quand ils ont dit ou imprimé qu'il est un bel homme! bel homme soit; qu'il s'en tienne donc là, qu'il en fasse son état, le bel homme! mais, pour Dieu! qu'il ne danse pas, qu'il ne mime pas surtout; car jamais danseur plus lourd, jamais même plus gauche et plus affecté, n'a fait gémir et les planches de l'Opéra et le goût des amateurs. Avez-vous vu Montjoie représenter le nouveau seigneur du ballet de la *Somnambule*? Entrer en danseur, s'arrondir les bras comme une poupée mécanique, sur laquelle Husson essaie une redingote nouvelle, porter son chapeau de travers, ne rien sentir, ne penser à rien, le sourire de l'amour-propre satisfait sans cesse sur les lèvres, gesticuler à peu près comme un paillasse, rouler les yeux comme un homme qui a bien déjeûné, regarder les femmes de la pièce aussi effrontément que s'il allait jeter le mouchoir au milieu d'elles: voilà ce que Montjoie appelle représenter un colonel. Du reste, nulle sensibilité, peu d'intelligence, beaucoup de

prétention : jadis Clozel ne jouait pas autrement le rôle d'un danseur ridicule et gonflé d'amour-propre.

MONTESSU (Mme), sœur de Paul, l'enfant chéri de Terpsichore. Aussi mignonne que légère, sémillante d'esprit et de gentillesse, elle n'est pas moins remarquable comme mime que comme danseuse. Il y a dans ses yeux tant de malignité, et dans ses gestes tant de grâce et d'abandon, que l'on regrette toujours en la voyant le mot que sa lèvre murmure, mais que sa physionomie seule nous révèle. Sa danse vive et capricieuse semble peindre son caractère. C'est un papillon que l'œil a peine à suivre et qui vous échappe au moment où l'on croit le saisir ; ses pauses sont si vraies et si abandonnées, elle cabriole, saute, tourbillonne avec tant de souplesse et de vivacité, qu'elle nous ravit et nous enchante avant qu'on ait songé à l'admirer. On dirait, à la voir jouer avec les difficultés de son art, qu'elle n'a jamais eu besoin d'études pour parvenir à tant de perfection, et qu'elle danse aussi naturellement qu'une autre marche; malheureusement, il y a déjà long-temps qu'elle fait les délices de notre Opéra ! En épousant Montessu, elle n'a fait que lui prendre son nom, et l'espèce de célébrité qu'elle lui a donnée n'a rejailli sur lui que pour mettre au grand jour la nullité du personnage. Nul comme danseur, nul (j'allais dire comme mari) comme mime, ses droits d'époux ont fait chez sa femme perdre peu de chose à ceux de l'amour. Les nombreux amans de madame Montessu sont là pour attester qu'elle n'est pas plus avare de ses faveurs que de ses pirouettes. On lui prête quelques aventures piquantes : entre autres, on dit qu'un jour trois galans qui croyaient avoir à se plaindre de ses infidélités, se réunirent pour jouir de l'embarras que lui causerait cette ren-

contre imprévue. C'est l'histoire des rendez-vous bourgeois réalisée; madame Montessu, loin de se déconcerter, sut profiter habilement de la position difficile où la mettait ce triple tête-à-tête, et un petit mensonge fort spirituel la tira de là.

Bonne et généreuse, femme de talent et de plaisir, cette aimable danseuse réunit les qualités et les défauts du véritable artiste.

NOBLET (Mlle Lise) occupe l'une des positions les plus élevées de l'Académie royale de Musique ; elle en est même une des célébrités mimiques et dansantes. Je dois donc à sa réputation un léger examen ; avant d'y venir, permettez-moi une seule précaution oratoire.

Si je suis amené à parler de mes prédécesseurs, les faiseurs de Biographies, les journalistes, gens que je respecte et que je crains, on reconnaîtra du moins que j'y suis forcé. En présence d'une auréole de gloire comme celle de mademoiselle Noblet, par exemple, qui s'est élevée si haut, lorsque son talent est si médiocre, lorsque; comme mime et comme danseuse, elle est si inférieure à plusieurs de ses compagnes, il me faudra bien, en historien curieux, et sans rien affirmer, car j'ignore, je ne sais rien par moi-même, analyser en général les élémens de toute réputation si extraordinaire, quand le talent y entre pour si peu ; tout observer, supposer quelquefois, c'est la critique de l'histoire. Paix et prospérité à toutes les industries ! levez vos dîmes et vos contributions, grands prêtres de la critique; cotez bien vos éloges, que vos épigrammes soient en hausse; mais, de grâce, la vérité au public, rien que pour cette fois!

Mademoiselle Lise Noblet, dont nous cacherons discrètement l'âge, a débuté en l'année 1819 à notre grand Opéra, et s'est vue quelque temps condamnée à végéter dans une

position secondaire. Enfin, les journaux aidant, elle parvint à se faire remarquer, dansa quelques pas, mima quelques rôles avec assez de bonheur. Elle était cependant loin de sa réputation actuelle, quoique son talent n'ait fait que décroître depuis lors. Quand mademoiselle Bigottini se retira, elle laissa un héritage de rôles et de gloire qui tenta l'ambitieuse Lise; mais l'héritage, à son grand déplaisir, passa en d'autres mains.

Comme danseuse, mademoiselle Noblet connaît parfaitement son art; elle a étudié dès l'âge de six ans; elle possède à fond la danse grave, les traditions, les pauses nobles et gracieuses, suivant son professeur, M. Maze; jeune, mademoiselle Noblet joignit à ses connaissances acquises quelque peu d'intelligence et la légèrete de l'âge; il ne lui manquait alors qu'un peu de grâce qui ne fût pas empruntée, un peu de naturel, un peu de cette chaleur qui, dans Albert lui-même, faisait oublier parfois les souvenirs académiques de l'école, et pouvait seule ôter à cette danse si régulière, si précise, tout ce qu'elle a de fatigant et de pédantesque.

Mademoiselle Noblet manquait alors de ces qualités essentielles, surtout chez une femme; aujourd'hui ces absences de bien sont devenues des défauts qui rendent sa danse monotone; aussi le règne de mademoiselle Noblet est-il passé. Reportons-nous encore à l'époque où il commença.

Comme mime, cette danseuse a toujours été ce qu'elle est, froide et guindée; habile à détailler des gestes appris et beaucoup trop multipliés, mais sans chaleur, sans véritable intelligence, sans ame dans le drame, sans grâce et sans esprit dans les sujets légers.

Et pourtant les journaux prônaient mademoiselle Noblet, décriaient parfois ses rivales qui lui étaient bien supérieures. Mesdames Legallois, Julia et Montessu expiaient souvent

ainsi le tort de se trouver sur la route de l'ambitieuse Lise. Les journaux aimaient alors tout ce qui était grave et académique. Ils craignaient peut-être que le public ne finît par vouloir s'amuser *quand même*. J'en sais qui pourraient bien avoir leurs raisons pour redouter une pareille épidémie chez leurs lecteurs. Peut-être aussi n'avaient-ils pas d'autre intérêt pour vanter la danse grave. Vaincue à Paris, malgré ses journaux, malgré l'éloge de sa danse et de ses vertus domestiques, mademoiselle Noblet voulut tenter le destin au-delà de la Manche : elle livra à un paquebot Terpsipchore et sa fortune ; naguère lord Phaeff avait emporté sur les mêmes flots le souvenir de quelques jours d'ivresse, embellis, dit-on, par les premiers amours d'une des gloires naissantes de notre Opéra. Cette circonstance porta bonheur à mademoiselle Noblet ! A Londres elle eut du succès, comme tout ce qui vient de Paris, comme l'éléphant du roi de Siam, comme la poudre du Chatellier qui se vend en ce moment au poids de l'or : elle préserve, dit-on, du choléra-morbus.

Revenue en France, mademoiselle Noblet y trouva ce qui était indispensable alors au succès et à l'élévation d'une danseuse, ce que son ambition enviait à tout ce qu'elle voyait dominer au-dessus d'elle, un protecteur ! mademoiselle Noblet, qui n'est pas belle, quoiqu'en dise le crayon lithographique de Grévedon, attacha à sa fortune l'amitié d'un général fort bien en cour, l'un des juges de Ney, l'un de ces hommes que la restauration accablait de places et de pensions qui payaient des services inconnus ; cet homme, déjà puissant à tant de titres, le devenait encore plus par l'amitié particulière de M. de Martignac, ministre de l'intérieur. Tout s'abaissa alors devant mademoiselle Noblet, tout céda à ses vœux d'élévation et d'ambition.

Tous les journaux renchérirent alors sur l'éloge de mademoiselle Noblet : c'est que sans doute elle était de plus en plus la providence du genre ennuyeux.

Mais, ô fortune ennemie ! au moment où toutes les feuilles dites littéraires entassaient les éloges de mademoiselle Noblet dans leurs chères colonnes, la divinité était au lit souffrante, ne pouvant paraître au théâtre ; qu'importe ? il y a des formules pour toutes les circonstances, les louanges ne tarissaient point ; mais l'ambition de leur héroïne n'était pas satisfaite. Les lauriers de madame Montessu dans la *Somnambule* guérirent mademoiselle Noblet. Dès le lendemain elle se portait à merveille.

On préparait alors la *Muette de Portici*, il fallut à mademoiselle Noblet le rôle de *Fenella* : Si mademoiselle Noblet ne l'eût pas eu, le directeur de l'Opéra était immédiatement remplacé ; mais M. Scribe refusait, mais le chorégraphe ne s'en souciait guère ; qu'importe ? mais mademoiselle Noblet était malade, les répétitions étaient retardées, l'entreprise de l'Opéra languissait, péryclitait ; on attendait avec impatience.

Mais qu'importe, encore une fois ! personne que mademoiselle Noblet ne doit jouer le rôle de *Fenella*. Il faut attendre.

Par précaution, m'a-t-on assuré, on faisait répéter en secret le rôle à mademoiselle Legallois, pour parer à tout évènement. Je me suis même laissé dire par M. Aumer, que mademoiselle Legallois était infiniment supérieure à sa rivale (j'aurais toutefois voulu le voir pour le croire), qu'avec elle le succès de l'ouvrage eût pu être doublé. M. Aumer n'eût pas osé dire cela tout haut !

La pièce jouée, mademoiselle Noblet y fut inimitable.... dans les journaux ; elle ne le crut pas elle-même ; c'est peut-

être une justice à lui rendre, car jamais elle ne permit que l'administration fît jouer son rôle par une autre qu'elle. Malade, fatiguée, elle faisait suspendre la pièce; peut-être tenait-elle compte des recettes; sa gloire serait morte des succès de mademoiselle Legallois dans Fenella.

Dieu lui garde longue vie, loin de l'Opéra et de nos plaisirs!

NOURRIT fils. Bien différent de ces prétendus artistes qui, vigoureusement appuyés à leurs débuts, font en un seul jour tout le bruit qu'ils doivent faire pendant leur vie, Nourrit, à son entrée à l'Opéra, fut à peine remarqué; mais loin de se décourager, il redoubla d'efforts et de travail, et parvint à perfectionner le bel instrument dont il avait hérité de son père. Les amateurs ne tardèrent pas à le distinguer; les sons sourds et secs qui furent long-temps de mode à notre Opéra, n'entrèrent bientôt plus pour rien dans l'heureuse composition des rôles de Nourrit; il s'appliqua à rectifier quelques aspérités dans sa voix, abandonna la vieille et fastidieuse méthode des Massol et des Prévost, et, à partir du *Siége de Corinthe*, il marcha sans broncher de succès en succès.

Comédien non moins distingué que chanteur habile, il fait aujourd'hui les délices de nos *dilettanti*. Un Opéra, sans Nourrit, équivaut presque à un relâche; une longue indisposition de cet artiste met le théâtre aux abois; c'est la roue qui fait mouvoir toute la machine de la rue Lepelletier, et qui, dans son cours de rotation, jette aux pieds de M. Véron de belles et bonnes sommes, que ce haut et puissant protecteur des beaux-arts veut bien se donner la peine de ramasser.

Tout le monde a vu Nourrit sur notre première scène lyrique : *Moïe*, la *Muette*, *Robert le Diabble*, sont là pour

attester la puissance de son talent ; mais il n'y a qu'un petit nombre de privilégiés qui ait eu le bonheur de le voir et de l'entendre sur une scène moins largement proportionnée ; la *Dame blanche* et quelques autres opéras comiques, que nous avons entendus exécuter par Nourrit, nous ont donné une preuve de sa rare intelligence et de la flexibilité de son talent.

En province, il n'est pas toujours facile de monter de grands opéras ; aussi, dans ses tournées départementales, Nourrit consent-il à se charger des rôles de Chollet et de Ponchard, qu'il remplit à ravir. Heureux les honnêtes provinciaux qui se trouvent sur son passage !

On dit que Nourrit répète ses rôles en secret avec madame D..... ; si la chose est vraie, tant mieux ; ces deux grands artistes sont si bien ensemble !

PRÉVOST. Chanteur de la vieille école, et successeur de Dérivis, Prévost ne fera jamais oublier celui dont il tient la place. Avec une méthode qui ne manque pas de goût, mais avec un organe rude et peu flexible, il est aujourd'hui, après avoir rempli les premiers rôles de l'emploi, descendu aux rôles secondaires ; cependant il en a créé, avec une sorte de succès, quelques-uns assez importans dans l'opéra moderne : entre autres *Gessler*, du *Guillaume-Tell* de Rossini. Une qualité rare doit plaider en faveur de cet artiste, c'est la modestie que chacun, même ses camarades, s'accordent tous à lui reconnaître. Quant à son talent de comédien, il suffit de dire que Prévost est arrivé à l'Opéra dans un temps où il suffisait d'avoir une voix passable pour y être admis, et où le reste était chose superflue. Depuis, il a fait peu ou point de progrès.

PRÉVOST (Ferdinand.) Ayez donc des débuts brillans, et jugeons là-dessus l'avenir d'un artiste ! F. Prévost a débuté de la manière la plus remarquable dans *Fernand-Cortez* et dans la *Vestale ;* depuis, on n'a pas entendu parler de lui. La non-continuation de ses succès a pour cause sa méthode surannée qui pouvait convenir aux formes froides de l'ancienne école, mais qui ne va point à l'allure chaude et brillante de la nouvelle. Il est à regretter que ce chanteur n'ait pu réformer ce qu'il avait de mauvais, et gagner ce qui aurait pu lui donner l'occasion de tirer un meilleur parti de sa voix qui se trouve belle en pure perte. Du reste, artiste sans prétention, il remplit bien son devoir, se fait remarquer par son zèle, et double Dabadie.

PERROT. Voici venir un petit danseur, d'un *physique peu avantageux;* ce qui ne l'empêche pas de faire beaucoup parler de lui, et avec avantage. C'est une des dernières acquisitions de l'Opéra, qui n'en a pas toujours fait d'aussi bonnes. La réputation de Perrot a commencé à la *Gaîté*, dont il fut long-temps le *Mazurier*, dans une pantomime intitulée : *Polichinelle dans le ventre de la baleine*, où il obtint un succès prodigieux. Long-temps on ne le crut bon qu'à des tours de force et à des sauts périlleux ; mais Perrot visait à mieux que cela. Passé de la Gaîté à la Porte-Saint-Martin, il se mit sérieusement au travail, et il vient enfin de s'élancer sur les planches de l'Académie royale, dont les connaisseurs ne le placent pas moins haut qu'à côté de mademoiselle Taglioni. C'est dire assez que Perrot est le danseur à la mode. Ses succès sont mérités ; plein d'élégance, de souplesse et de légèreté, sa manière est un peu celle de *Paul*, avec moins de vigueur peut-être, mais plus de grâce et d'expression. Nous souhaitons à ses succès la durée qu'ont obtenue ceux de ce-

lui qu'on a surnommé l'*aérien*. Mais après le danseur, l'homme. Là, il y a un contraste pénible... Le danseur est brillant; emporté par l'amour de son art, il s'anime au bruit des applaudissemens, il plaît, il est beau! Qui croirait que rendu à la vie réelle, l'homme a assez de place dans sa tête ou dans son cœur pour un défaut si peu compatible avec une imagination d'artiste? Dites-moi, quel a été le mobile de tant d'efforts, le but de tant de travaux, le prix de tant d'obstacles surmontés? oh! selon vous, sans doute, avec les bravos et la réputation, qui seuls ne font pas vivre, ce sont les jouissances d'une fortune péniblement acquise, une existence confortable, une vie aisée et élégante, biens si doux après les jours d'attente et de privation; eh bien! non, ici rien de tout cela : Perrot est économe, mais économe au superlatif, et je dis économe, parce que je suis honnête. Perrot gagne vingt mille francs, et vient tous les jours en *Omnibus* à l'Opéra ! !

PERCEVAL (Mlle). Il y aurait beaucoup à dire sur le compte de cette jeune et piquante danseuse, dont les aventures n'ont pas eu seulement l'Opéra et la France pour théâtre : elle jouit aussi d'une grande réputation à l'étranger. Mademoiselle Perceval aime beaucoup Londres, peut-être parce que son talent est mieux apprécié là qu'ailleurs. Comme danseuse, elle n'est pas bonne; comme mime, elle est médiocre ; comme jolie femme, elle a une figure qui a quelque rapport avec celle du singe ; mais sa physionomie est expressive, ses yeux brillent d'un feu lutin ; en un mot, mademoiselle Perceval est gentille et agaçante : cela vaut mieux souvent que le vrai talent pour parvenir... dans le monde. J'oubliais de dire qu'on lui accorde beaucoup d'esprit pour une danseuse.

QUINEY (Mlle). Dans le temps qu'on ne venait à l'Académie royale de Musique que pour voir le ballet, dans le temps où l'on parlait bourse, politique, affaires aux accords de Spontini, et qu'on écoutait avec un silence religieux les pirouettes de ces messieurs et les poses voluptueuses de ces dames, mademoiselle Quiney jouait les premiers rôles et partageait le sceptre du chant avec mademoiselle Grassari. Malgré son peu de réputation, on ne peut nier que mademoiselle Quiney n'eût des dispositions et une sorte de talent. Ce qui a nui à l'avancement de cette cantatrice, qui fut toujours aux médiocres appointemens, c'est, dit-on, sa sagesse. Pour la rareté du fait et pour l'honneur de la morale, cette sagesse eût dû obtenir un plus digne prix; aussi voyez l'effet de l'exemple, il n'est pas une débutante, cantatrice ou danseuse, qui, apprenant la vertu mal récompensée de mademoiselle Quiney, ne jure d'avoir de... l'avancement. Le nom de mademoiselle Quiney a disparu des affiches depuis trois ou quatre ans, mais, pendant qu'elle voyage en Italie, elle figure néanmoins au nombre des pensionnaires de l'Opéra, sur les registres du caissier.

ROLAND (Mlle). Après une excursion en Italie, mademoiselle Roland est venue implanter sa réputation de danseuse dans les coulisses de l'Opéra, et ce n'est pas le repos, prix de la gloire, qui fait l'objet de ses désirs : jamais on ne vit une petite personne plus sautillante, plus agissante, plus pirouettante. Ses camarades l'ont surnommée mademoiselle *Fend-l'Air*. Pleine d'amour-propre, et ne doutant de rien, elle s'élance!! — Garde à vous, divine Taglioni, c'est une rivale! — Mais non, c'est mademoiselle Roland. Sa danse hasardée, ses ronds de jambe ambitieux, ses regards quêteurs de bravos, ont pourtant trouvé des admira-

teurs. Paix et bonheur à vous, bonnes ames. Du reste, une justice à rendre à cette danseuse, c'est qu'elle est animée de la meilleure volonté; enfin la nouvelle administration, qui veut lui faire gagner ses appointemens, la lance et la fait danser tous les jours, et jamais elle ne refuse. Nous le répétons, mademoiselle Roland est une personne très complaisante. Reste à savoir si le public se félicite de cette complaisance.

SIMON. *Tu le fais bien danser*, ô fortune ennemie,
Mais le faire *mimer*, morbleu! je t'en défie!

La nature vous a donné de grandes jambes et un aplomb imperturbable, non seulement de cet aplomb qui brave les murmures et les sifflets d'un parterre qui s'ennuie; mais encore de celui qui vous permet de tourner sur vous-même avec une effrayante rapidité, sans perdre jamais votre centre de gravité ; ajoutez à cela une taille de cinq pieds six pouces, que rien ne vous empêche de regarder comme gracieuse et séductrice. Muni de tant d'avantages, vous vous élancez sur les planches, vous tournez, vous tournez comme un sabot; votre danse est roide, sèche et sans charmes, mais vous avez l'honneur d'être premier sujet. M. Simon est premier sujet, parole d'honneur!

TAGLIONI (Mlle). Il y a de par le monde un brave et honnête homme du nom de Taglioni ; lequel brave et honnête homme s'imagine depuis bon nombre d'années qu'il a le droit de porter le titre de chorégraphe, parce qu'il a monté trois ballets au théâtre de Stuttgard, et réglé deux pas à notre Opéra. Or, ce chorégraphe que personne ne connaît a une fille connue de tout le monde; venue d'Allemagne avec son estimable père, cette fille a débuté à Paris

il y a deux ans, et a produit un effet merveilleux. Jamais artiste n'a excité plus d'enthousiasme et recueilli plus d'éloges. Le jour de son début, la vaste salle de l'Opéra était comble ; de toutes les places, les applaudissemens partaient ensemble comme une fusillade au commandement de : *Feu!* puis ce murmure sourd, plus flatteur encore que le bruit des bravos et du retentissement des mains, puis enfin tout retombait dans un religieux silence, on l'écoutait danser.....

Ce triomphe, il faut le dire, la débutante en était digne. C'était en effet un spectable ravissant de la voir, comme l'a dit fort ingénieusement Figaro, s'élever mollement dans l'air, pour ne plus retomber sur le sol, mais y descendre comme le ferait une plume ou un petit peloton de soie ; c'était plaisir d'admirer ces attitudes décentes et gracieuses qui révélaient tout l'abandon de la volupté.

Mademoiselle Taglioni n'a pas aujourd'hui de rivale; c'est une danseuse à part qui a la cruauté de désespérer toutes ses camarades par un talent inimitable.

Jeune et bien faite, cette excellente danseuse n'est pas jolie à la ville ; son teint pâle a besoin du tampon qui le colore et de l'éclat brillant de la rampe. A part ce léger défaut, c'est bien la plus séduisante des élèves de Terpsichore.

TREVAUX. Voyez-vous le pauvre diable de biographe qui, voulant s'acquitter de sa tâche en conscience, sue sang et eau pour trouver quelque chose à dire sur telle ou telle inutilité : Monsieur un tel, médiocre ; monsienr tel autre, dont le nom même échappe aux plus fidèles habitués du théâtre. Heureusement il n'a pas ce désagrément avec ces dames. A défaut de talent, on se sauve sur la beauté, sur la gentillesse, et c'est jouer de malheur que d'en rencontrer

une qui n'ait ni talent ni jolie figure ; encore trouve-t-on toujours moyen de se retirer par ailleurs ; mais avec un de ces honorables inconnus dont j'ai parlé plus haut, comment faire? — Allez-vous souvent à l'Opéra? — Oui. — Connaissez-vous M. Trevaux? — C'est un petit homme au corps grêle, aux jambes grêles, à la voix grêle, qui nous désespère toutes les fois que ses grêles accens parviennent à nos oreilles. — Merci !

VARTEL. Comme MM. Trevaux, Pouilly, Massol et *tutti quanti*, Vartel a la chargé de représenter les chevaliers de la suite de *Robert-le-Diable*, les conspirateurs de la *Muette de Portici*, et autres accessoires. Il sort du Conservatoire, et de plus que ces messieurs aux noms desquels j'ai accolé le sien, il a une voix qui ne demande qu'une occasion pour se faire entendre et apprécier. Je crois que Vartel fera son chemin ; jusqu'à présent, il n'est que coryphée ; c'est moins qu'il ne mérite, mais il a du temps devant lui : il n'a que vingt-deux ans.

———

Théâtre Italien.

—

DIRECTEUR.

Vous aprendrez de moi qu'il n'y a que les sots qui triomphent.
(*La Mère coupable, acte 2, scène 7.*)

ROBERT. D'origine française, ce directeur des Italiens a passé une partie de sa jeunesse dans la petite bureaucratie. Les minces appointemens qu'il touchait chaque mois au trésor, ne suffisaient pas à son ambition ; il rêvait bien une place de chef de division, mais pour la remplir il faut encore faire preuve de quelque capacité, et nous devons à M. Robert la justice de dire qu'il sut apprécier ses moyens et renonça prudemment à cette carrière. Que faire alors sans place, sans talent et sans fortune ? Le plus sage était de chercher un protecteur puissant, de s'y attacher fortement et de s'assurer, sinon un avenir, du moins un présent qui le mît au-dessus du besoin ; c'est ce qu'il fit, et pour cela il se jeta dans le monde, courut les salons, y fit le galant, l'empressé, joua la comédie en véritable bureaucrate subal-

terne, et se fit constamment remarquer par ses complaisances et ses gaucheries. Ici, nous devons encore un éloge à M. Robert, saisissons l'occasion et soyons justes :

M. Robert se dit : il me faut un protecteur dont le crédit m'élève au rebours de mon mérite, c'est-à-dire haut, vite ; si je m'adresse directement à lui, il voudra me juger, et par conséquent je serai rebuté. Tournons nos vœux ailleurs, faisons l'aimable auprès des dames, ce serait bien le diable si je ne parvenais pas à débiter quelques fadeurs comme tout le monde ; et là-dessus, il fit l'aimable.

Il eut le bon esprit de courtiser madame de Labouillerie, fut aux petits soins auprès d'elle, flatta ses caprices de femme, épuisa toutes les formes de la galanterie, et poussa même, dit-on, la complaisance ou, pour mieux dire, la servilité jusqu'à lui éviter le désagrément de quelques petits soins domestiques; c'était, ma foi, fort adroit ! aussi recueillit-il bientôt le fruit de sa basse conduite. Il fut d'abord nommé inspecteur du théâtre Italien, puis monta bientôt au rang de directeur, qu'il occupe encore aujourd'hui, et qu'il occupera tant qu'il plaira au ciel.

Nous plaignons sincèrement les malheureux artistes soumis à la toute puissance de ce fier autocrate, c'est un de ces hommes à *volonté immuable*, pour qui la plus petite objection devient insulte, et qui prête au silence même un aspect injurieux ; ce qui d'ailleurs se conçoit aisément, car vouloir prouver aux esprits de cette trempe qu'ils peuvent se tromper, ou se taire sur leurs bévues, c'est leur faire embrasser toute l'étendue de leur nullité et le vide effrayant de leur petit cerveau.

Je veux bien être directeur inhabile, se dit sans doute M. Robert, je n'ignore pas que je ne sais rien en musique, mais en revanche je lis et j'écris fort agréablement ; je suis

naturellement envieux, c'est vrai ; j'ai dans le caractère une certaine dose de morgue et de fatuité qui me fait souvent faire des sottises et dire des impertinences, c'est encore vrai; je fais tout cela mieux qu'aucun autre, mais je ne veux pas souffrir que l'on m'arrête à chaque pas pour me prouver ce qui n'a pas besoin de preuve.

Au physique, M. Robert est un homme très-gros, très-gras, très-lourd, et qui porte des lunettes.

ARTISTES.

—

AMIGO (Mlle.) Sous le rapport des qualités physiques, mademoiselle Amigo est très-jolie, et, sous le rapport du talent, moins que médiocre comme cantatrice, nulle comme comédienne. Cette actrice est le pendant de Bordogni, par son afféterie, sa prétention, et sa froideur glaciale surtout. Mademoiselle Amigo est en troisième ligne à l'Opéra-Italien, au dessous de tous les rôles un peu importans qu'elle a voulu aborder. C'est à elle, par exemple, que ce théâtre doit l'insuccès du *Mariage secret*, donné dernièrement, malgré le talent de Lablache. Mademoiselle Amigo est une belle statue qui demande un autre Pygmalion pour l'animer. Elle risque de l'attendre long-temps, si Bordogn continue à jouer les amoureux avec elle. On assure que le cœur de mademoiselle Amigo est sans pitié, sans compassion: c'est un de ses parens très malheureux qui l'assure ! !

AULETTA. — Il y a des acteurs qui se font remarquer par leur zèle quand ils n'ont pas de talent ; à ceux-là, il faut savoir gré de l'abnégation qu'ils font d'eux-mêmes.

Auletta est de ce nombre. Auletta remplit les rôles de *Pédrillo* dans *il Barbiere*, d'*Ali* dans *l'Italiana in Algeri*, et quelques autres de la même importance ; on lui croit une voix de Baryton ; qu'il se garde bien de se compromettre pour si peu : ses lèvres seules sont dans la confidence de la beauté de son organe, car elles seules en font l'office.

BORDOGNI. — Pourriez-vous me dire pourquoi l'on a donné le nom de Bouffes au théâtre qui retentit trois fois par semaine des plaintes amoureuses d'Aménaïde, et des accens jaloux d'Otello ? Rit-on beaucoup à Favart, même les jours d'*Opéra-Buffa*, quand Lablache ne joue pas? Absolument comme à la *Gaîté*, où le drame lugubre prend quotidiennement ses ébats. C'est un contre-sens que nous ne corrigerons pas, mais que nous signalons ; et les exemples à l'appui ne nous manqueraient pas, s'il nous prenait envie de les énumérer.

M. Bordogni, par exemple ! Jamais acteur fit-il mentir d'une plus triste manière le titre d'un théâtre qui nous promet de la joie et des rires ? Voyez-le ! il s'avance, sa démarche est froide ; il parle, son langage est froid ; il chante, son chant est froid. On dirait que c'est de l'eau à température de neige qui coule dans ses veines. Fade chanteur, comédien nul, sans ame, sans expression, sans vie ; enfin, Bordogni n'a pas pensé à ce qu'il faisait en se livrant à la carrière des arts. Coulez-moi donc un amoureux dans ce corps de glace. Rien ne peut lui donner un peu de ce feu sacré par lequel on est artiste ; il chante comme il dînerait, auprès de Malibran, auprès de Pasta. C'est à en désespérer. Néanmoins, comme, avant tout, il faut rendre à chacun ce qui lui appartient, il est juste de dire que M. Bordogni a donné

une fois une grande preuve de talent, et dont les amateurs lui savent un gré infini. Nous le proclamons donc ! c'est aux soins, c'est aux leçons de M. Bordogni que nous devons madame Cinti-Damoreau.

BERRETONI. — Arcangiolo Berretoni, Italien d'origine, débuta à Naples en 1826. Après avoir, pendant quatre ans, chanté à Florence, à Naples, à Vicence, à Venise, à Vienne; après avoir créé plusieurs rôles importans dans les opéras de *Rossini*, de *Bellini* et de *Generali*, il passa en Angleterre sous les auspices de lord Burghersch, ministre anglais en Toscane, qui le chargea de diriger l'exécution de divers opéras composés par lui-même. Berretoni resta quatre mois à Londres, et la nouvelle saison vient de l'amener à l'Opéra-Italien de Paris, où il se rend très-utile. Sa voix est une basse-taille fort belle, dont la flexibilité se prête à plus d'un genre; à Vienne en Autriche, où il demeura deux ans, et où il chanta dans plus de quarante œuvres des grands maîtres, il jouait alternativement les rôles de *Basso Serio, de Buffo, et de Basso cantante*. Berretoni est appelé à de grands succès, s'il veut étudier un peu comme comédien. Son jeu est de beaucoup inférieur à son chant.

CARADORI (Mlle.) — Nos voisins d'outre-mer auraient bien dû garder chez eux cette petite cantatrice prétentieuse, comme la médiocrité dont ils élevaient le talent jusqu'aux nues. Cette nouvelle débarquée, toute chargée de lauriers britanniques, est venue échouer à Paris, dans *il Barbiere di Siviglia*. Sa chûte a été rude; c'est plus qu'il n'en faudrait à toute autre pour se retirer sans attendre d'autres revers; mais Mlle. Caradori a beaucoup d'amour-propre, et elle persiste. Vous con-

naissez ces poupées à ressorts qui se meuvent sans grâce, par mouvemens raides et brisés; vous connaissez alors la favorite des *gentlemen!* ajoutez à cela une voix faible, bonne tout au plus à exécuter parfois d'assez agréables fioritures, un chant généralement sans charme, et une méthode qui manque d'adresse et de goût. En voilà trop certes pour que nous ne désirions pas, avec les dilettanti, que la prochaine saison d'opéra italien conduise partout ailleurs que chez nous mademoiselle Caradori.

DEROSA. — Si M. Derosa allait offrir sa basse-taille à l'Opéra-Comique, on lui répondrait : Nous n'en voulons pas. Si, sans se décourager, il avait le courage de se présenter au théâtre des Nouveautés, là aussi on lui dirait : Passez votre chemin. Voulant éviter ce double affront, M. Derosa reste aux Italiens, qui en veulent, je ne sais pourquoi, et où il joue à merveille la *Statue du commandeur*, de *don Juan*; il est impossible de mettre à un rôle plus de naturel. Le personnage et l'acteur sont de marbre.

DEVRIENT-SCHŒDER (Mme) s'appliqua de bonne heure à la musique, et, confiante en ses moyens, monta sur le théâtre, où elle reçut des encouragemens. Trop jeune encore pour apprécier la valeur des applaudissemens qu'elle recueillit, elle ne chercha point à faire disparaître les nombreux défauts qui ternissaient de belles qualités; et à mesure qu'elle avança dans la carrière, ses défauts devinrent plus saillans : aujourd'hui, disons-le, ils sont insupportables. Heureuse et triomphante, elle parcourut toute l'Allemagne, son pays natal, où, en faveur d'un bel organe et d'une

certaine intelligence musicale, on lui pardonna des cris qui tiennent presque du hurlement, et des gestes faux et prétentieux.

Fidelio a fondé sa réputation.

En 1830, elle vint à Paris, et son début fut heureux. Le public parisien prit-il part à l'enthousiasme qu'elle excita? Non, ce jour-là les compatriotes de madame Devrient s'étaient donné rendez-vous et avaient envahi le théâtre. Nous sommes bien loin d'en vouloir aux honnêtes tailleurs et aux estimables bottiers qui crurent devoir soutenir de toute leur force la cantatrice de leur pays; mais ces messieurs nous permettront de ne pas partager leur frénétique admiration, et de ne pas sacrifier aux dépens du goût sur l'autel chancelant qu'ils ont élevé à leur déesse. Mais, dira-t-on, les journaux sont là; ils ont annoncé, avoué, sanctionné le succès..... les journaux! payez-les, et vous verrez...

En 1832, le théâtre Italien ne sachant comment composer son personnel, se rappela le nom de madame Devrient, et la rappela; mais, cette fois, justice lui fut rendue: elle échoua successivement dans *Anna Bolena*, *don Giovanni* et dans *Desdemona d'Otello*; *il Pirata* l'a présentée sous un jour plus favorable, elle y a même obtenu une sorte de succès. Quoi qu'il en soit, entendre madame Devrient prononcer une phrase italienne, sera toujours une de ces anomalies dont M. Robert seul peut accepter la responsabilité.

FORGAS. — M. Forgas était autrefois tout simplement M. Forgues, et élève du Conservatoire; il a cru, sans doute, obtenir un passe-port de faveur auprès des habitués des Bouffes, en donnant à son nom une désinence ultramon-

taine. Mais ce nom ne fait rien à la chose, M. Forgas n'a pas plus de talent pour cela. Timide, gauche, sans aucune expérience pour diriger une assez belle voix de ténor qu'il possède, ce médiocre chanteur est encore plus mauvais comédien. On peut cependant dire de lui qu'il promet. C'est un jeune écolier qui a le désir d'arriver, et qui pourra y parvenir avec de l'habitude. Jusqu'ici M. Forgas ne compte que pour mémoire au nombre des artistes du théâtre Italien.

GRAZIANI. Depuis près de dix ans, Graziani fait partie de la troupe italienne de Favart, et personne jusqu'ici n'a songé à s'en plaindre. Cet acteur cependant ne jouit pas auprès des dilettanti de toute la faveur qu'il mérite; cela tient sans doute à son emploi, qui n'a rien de brillant. Mais, comédien d'un talent rare chez un chanteur, amusant et gai, Graziani fait des bouffonneries d'un bon goût, et possède une verve comique qui ne le cède qu'à celle de Lablache, et un naturel délicieux. Jamais Bartholo ne fut mieux représenté que par lui. Graziani a la puissance de voix nécessaire à ses rôles; il chante raisonnablement et avec assez de goût pour suppléer habilement à ce qui lui manque dans l'organe de force et d'énergie. Du reste, plein de zèle, et, nous le répétons, l'un des meilleurs comédiens que nous ayons sur nos théâtres chantans. C'est peut-être pour cela que les habitués de Favart ne l'applaudissent que rarement.

LABLACHE. Louis Lablache, âgé de 37 ans, est né à Naples, de Nicolas Lablache, négociant français établi dans cette ville; des malheurs successifs auxquels la révolution Partenopéenne ne fut pas étrangère, le ruinèrent complètement. Joseph Napoléon, voulant réparer les torts de la fortune envers un sujet français, plaça le fils de Nicolas La-

blache, qui annonçait de grandes dispositions pour la musique, au Conservatoire dit *la Pietà dé Turchini,* aujourd'hui *San-Sebastiano*.

Le jeune Lablache étudia à la fois la musique instrumentale et la musique vocale ; il s'essaya sur plusieurs instrumens à corde, et fit preuve dans mille circonstances de sa grande facilité : l'élève qui s'était chargé de jouer de la contre-basse dans un concert, étant tombé malade, Lablache, qui n'avait jamais touché cet instrument, s'offrit pour remplacer son camarade; et, pendant les trois jours qui précédèrent l'examen, il étudia avec tant d'assiduité et d'ardeur, qu'il parvint à exécuter sa partie avec le plus grand succès. Une maladie de quarante deux jours vint lui prouver que trop de zèle est quelquefois nuisible.

Très-jeune encore, Lablache éprouvait le désir de paraître à la scène; cinq fois de suite il s'enfuit du Conservatoire pour essayer de se faire engager sur quelque théâtre de Naples, mais inutilement. Les directeurs des théâtres des Deux-Siciles sont sujets à une amende et condamnés à fermer leur salle, s'ils engagent des jeunes gens qui n'ont pas achevé leur temps au Conservatoire. Les escapades de Lablache profitèrent cependant à ses jeunes camarades, à ses successeurs et à l'art en général : une petite salle fut construite dans l'intérieur de l'établissement, et, là, s'essaient non-seulement les chanteurs, mais les compositeurs qui annoncent des dispositions. Dès cet instant Lablache ne songea plus à fuir.

A dix-sept ans, Lablache sortit du Conservatoire, et fut engagé immédiatement au théâtre *San-Carlino*, pour remplir l'emploi de *Buffo-Napoletano*, qui parle et chante l'idiôme du pays. Cinq mois après, il était marié à une des filles du célèbre comique italien *Pinotti*; par les relations de

sa nouvelle famille, Lablache obtint un engagement de *Buffo* napolitain à Messine, et bientôt, abandonnant son idiôme natal, un emploi de *Buffo cantante* au grand théâtre de Palerme, où il débuta dans l'opéra de Pavesi, *Ser Marco-Antonio*.

Après cinq années de séjour à Palerme, le directeur du théâtre de Milan l'ayant entendu, fut frappé de ce rare talent, et s'empressa de l'engager pour *la Scala*, où il parut bientôt dans le *Dandini* de *Cenerentola*, et dans *l'Elisa e Claudio*, que Mercadante écrivit pour lui. Il parcourut ensuite toutes les villes d'Italie avec un égal succès, et chanta pour la première fois, à Turin, le rôle difficile d'*Uberto*, dans *l'Agnese* de Paër.

En 1824, il se fit entendre sur le grand théâtre de Vienne, et son apparition fut le sujet de toutes les conversations aux réunions de la ville et aux cercles de la cour. Une circonstance servit à prouver toute la puissance et la flexibilité de son talent; il joua, dans quatre soirées successives, *Figaro*, *Assur*, *don Geronimo*, *et Uberto*, personnages d'un caractère tout-à-fait opposé.

L'enthousiasme fut porté au comble : le roi, Ferdinand Ier; le fit appeler le lendemain, et après l'avoir complimenté, le nomma chanteur de la chapelle et de la chambre, et lui accorda une pension sur sa cassette. Une médaille à l'effigie de Lablache fut frappée à Vienne, avec cette inscription composée par le marquis Gargallo, célèbre Sicilien, traducteur d'Horace : *Actione Roscio, Jope cantu comparandus, utraque lauru conserta ambobus major.*

Il quitta Vienne pour se rendre à Naples, qu'il revoyait pour la première fois depuis les débuts de sa jeunesse; il soutint avec éclat, dans son pays natal, la réputation qu'il s'était acquise pendant ses voyages.

En avril 1830, il fut engagé au grand théâtre de Londres, et, après y avoir passé six mois, il vint débuter en octobre de la même année au théâtre Italien de Paris. Les Anglais et les Français ont sanctionné le jugement flatteur que les Italiens et les Allemands ont porté du talent remarquable de Lablache. Son apparition à Paris a surtout fait époque.

Lablache, d'une stature élevée, d'une figure belle et noble, avec des manières aisées, est également bien placé dans l'*opéra Buffa* et dans l'*opéra Séria*. Il est à la fois comédien habile et chanteur excellent. Sa voix, juste, pleine, sonore, est flexible et agréable; elle est surtout extraordinaire par son *re*, qui vibre avec une force surprenante. Lablache est aussi remarquable par l'exactitude qu'il s'attache à mettre dans ses costumes historiques.

Les qualités du comédien n'excluent pas chez Lablache les vertus de l'homme privé. Homme d'esprit, plein de tact, sa vie est remplie de traits de générosité et de grandeur d'ame: jamais un de ses compatriotes malheureux ne s'est adressé à lui sans en avoir été consolé et secouru.

MALIBRAN (Mme). Née du Senor Garciari, en Amérique, elle se maria fort jeune à M. Malibran qu'elle n'aimait pas; ce que nous croyons sans peine, car il est rare de voir une jeune et jolie femme se condamner volontairement à vivre une vie entière avec un barbon. Notre cantatrice avait donc une raison puissante pour consentir à sacrifier ainsi son existence? voici ce que l'on rapporte à ce sujet. Mademoiselle Garciari laissa voir de bonne heure les plus heureuses dispositions et un goût décidé pour le théâtre. Sa famille voulut la détourner de cette vocation, et pour y parvenir, l'abreuva de dégoûts; vains efforts! elle résista

à leurs persécutions, et n'en continua ses études qu'avec plus de zèle. Son père (*infandum !*), séduit par sa grâce et sa gentillesse, conçut, dit-on, l'affreux projet de la retenir auprès de lui, afin de satisfaire une passion qui révolte le cœur. Effrayée des embrassemens de son père, la jeune fille chercha tous les moyens de s'y soustraire. M. Malibran se présenta et devint son époux. Ils partirent alors, et voyagèrent en Espagne et en Angleterre. Madame Malibran libre, reprit avec ardeur ses occupations favorites, et développa les excellens principes de musique qu'elle avait reçus de son père.

A Paris, son succès fut complet, et, qui plus est, fut mérité. Elle partit depuis pour l'Italie, accompagnée d'un violon, jeune homme fort distingué, et à son retour, M. Malibran, dit encore la chronique scandaleuse, eut le plaisir d'embrasser sa femme et un charmant enfant qui n'a de lui que le nom. Si nous étions moins discrets, nous chercherions à percer ce mystère, mais nous nous rappelons à propos le texte de la loi :

(La recherche de la paternité est interdite. Art. 340 du code civil), et nous gardons le silence.

Depuis sa rentrée aux Italiens, madame Malibran n'a pas cessé de faire les délices de nos dilettanti. *La Gazza, il Barbiere, Cenerentola, Semiramide*, ont tour à tour témoigné de la supériorité de son talent ; le rôle d'*Arsace*, de *Tancredi*, et celui d'*Otello*, lui ont été moins favorables ; mais, à part ces demi-succès, elle enlève chaque soir les suffrages, tant par la pureté et la précision de son chant, que par la chaleur et la vérité de son jeu.

Dans le rôle de Rosine, on a comparé madame Malibran à mademoiselle Mars, et l'on est encore à décerner la palme.

NICCOLINI (Philippe). Niccolini était né pour l'art qu'il cultive. Au sein d'une famille riche et noble de Florence, il se fit remarquer de bonne heure par la pureté, l'agrément, la flexibilité de sa voix ; par la sûreté de son goût, cet instinct et cette intelligence de l'art dont l'absence est vivement sentie dans un grand nombre de ceux qui usurpent le titre d'artiste. Toutes ces qualités ne semblaient d'abord destinées qu'à être le délassement d'une vie occupée par les honneurs et les jouissances de la fortune.

Rien ne fut négligé pour l'éducation du jeune Niccolini. Le marquis Léopold de Niccolini, son père, le fit étudier dans les colléges et les universités les plus renommés de la Toscane. Cette brillante éducation était à peine achevée, que le malheur vint changer tout l'avenir de cette jeunesse si pleine d'espérances.

Niccolini eut la douleur de perdre, à un an de distance, son père et sa mère ; il resta ainsi l'aîné de douze orphelins, chargé de gérer une fortune déjà aventurée dans des spéculations imprudentes que son père avait commencées, et qu'il lui était à lui-même impossible de suivre. Son patrimoine y fut absorbé tout entier.

Niccolini avait servi quelque temps dans la garde du grand-duc Ferdinand III. Il crut pouvoir demander un emploi au gouvernement de ce prince; il s'aperçut, comme tant d'autres, qu'il n'y avait plus ni protection, ni souvenir pour le malheur. Les talens auxquels il n'avait demandé jusque-là que de tranquilles plaisirs, et peut-être des consolations, devinrent alors pour lui un noble soulagement à son infortune, une nouvelle source d'espérances. Enhardi par les conseils de plusieurs de ses professeurs, il se décida à suivre la carrière du théâtre, acceptant pour avenir une existence et une renommée d'artiste.

Niccolini, après avoir pris des leçons des meilleurs professeurs de Toscane, et avoir employé ainsi plus d'une année à se perfectionner encore dans un art dont il sentait en artiste toutes les difficultés, débuta au mois d'août 1823 sur le théâtre de *Catania*, en Sicile. Il y obtint, dès son entrée dans la carrière, assez de succès pour avoir un engagement au théâtre Nuovo à Naples, où il parut bientôt après dans le *Nozze in campania*, avec Mme Canonici et le bouffe Gennaro Lazio. La réussite fut complète; pendant une année entière il concourut puissamment au succès du théâtre, et quatre opéras y furent composés pour lui. Nous saisirons cette occasion d'en faire connaître les titres à M. Robert, si savant en musique italienne. Ce sont : la *Cena Frastornata*, *l'Abate Saccarella* de Ricci, *il Morto in apparenza*, de madame Raimondi, et *il Langravio di Turingia*, de madame Gagliardi.

L'année suivante, Dominique Barbaja, directeur des théâtres de Naples, Milan et Vienne, engagea Niccolini pour les théâtres royaux de Saint-Charles et du Fondô, à Naples. Cet artiste y a passé près de deux ans, bien vu du public, constamment applaudi et recherché dans cette troupe qui réunissait David et Lablache, mesdames Pasta et Lalande.

Il pouvait renouveler son engagement ou en accepter un pareil pour Vienne, mais il reçut alors des propositions tellement avantageuses, pour Saint-Pétersbourg, qu'il se décida à partir pour cette lointaine capitale, et à prendre le titre d'artiste de sa majesté le tzar. Il y était depuis quatre ans, et y obtenait un succès toujours croissant, lorsqu'il reçut des offres de la direction du théâtre Italien de Paris.

Le désir de visiter notre capitale, d'ajouter parmi nous un nouveau fleuron à sa renommée d'artiste, le décidèrent facilement. Il accueillit avec plaisir des offres avantageuses,

rompit avec Saint-Pétersbourg, renonça à une position assurée. Il ne pensait guère aux dégoûts qui l'attendaient ici ; lui, le chanteur favori du tzar, que les boyards traitaient avec égards et respect ; il ne songeait pas à la dureté du joug suzerain sous lequel il venait s'engager.

C'était, dans la capitale du monde civilisé, à ce que l'on dit, et chez le peuple le plus poli de la terre, à ce que l'on dit encore, que Niccolini devait rencontrer de ces taquineries d'amour-propre, cette injuste critique, ces intrigues, ces cabales, ces dégoûts sans nombre qui font si chèrement expier aux artistes les momens d'ivresse qu'ils doivent aux succès, et toutes les jouissances de l'enthousiasme.

Niccolini n'a rien perdu de la pureté de sa voix ; sa méthode s'est encore perfectionnée par l'usage ; son chant se distingue toujours par ce bon goût et cette facilité qui en avaient fait un des meilleurs tenor de l'Italie. Je l'ai retrouvé à Paris, et je ne suis pas le seul, tel que je l'avais vu à Naples, où il brillait à côté des mêmes rivaux. Son succès a aussi été le même. D'abord, avec la bienveillance que son aspect et sa tenue inspirent, il a été goûté des amateurs, applaudi du public. Comédien intelligent et chanteur agréable, musicien habile, on a su rendre justice à ses bonnes qualités.

Mais M. Robert dirige le théâtre Italien depuis l'engagement de Niccolini. M. Robert a fait d'autres calculs où sont entrées la prévention, la rivalité, la jalousie peut-être ; et à ces calculs nouveaux, M. Robert immole, sans remords, le bonheur, la renommée, l'avenir, l'état d'un homme qu'il est allé chercher en solliciteur, qu'il a enlevé à une position brillante et assurée. Voilà cependant comme, au nom du public de Paris, on traite les artistes, on encourage les arts. La justice, la bonne foi, je dirai presque la probité, dictent une conduite opposée ; mais M. Robert est altier. Dans un déjeû-

ner, dans un galant tête-à-tête, il a été convenu que Niccolini ne réussirait pas à Paris. Soit! on choisit pour le débutant les rôles où son rival paraît avec le plus d'avantage ; on l'entoure mal ; on change le mot d'ordre au parterre, et les battoirs de la veille sont devenus des gosiers mécaniques qui font par intervalle *chut! chut!* On rédige soi-même des articles de journaux, dont on paie l'insertion : tout cela est fait d'avance.

Et, maintenant, quel est l'artiste qui pourrait résister à l'intrigue ourdie tout à la fois contre son talent et son avenir?

RAIMBAULT (Mme.), fille de madame Gavaudan, étudia de bonne heure sous sa mère, et annonça les plus heureuses dispositions. Une voix douce et bien accentuée, une certaine aisance dans la vocalisation, et une exécution plus sage que puissante, lui firent obtenir de brillans succès dans les salons, où elle passa pour une excellente cantatrice.

Elle épousa M. Raimbault, ancien officier de cavalerie, et partit pour Londres, où, en 1830, elle débuta à *Kings, theatre,* dans l'*Italiana in Algeri.* Elle n'était plus là dans un salon bien fermé dont les angles, frappés de près, répercutent et conservent le son ; la salle était vaste et haute, et la jolie voix de madame Raimbault se perdit dans l'espace. Ce ne fut pas pour elle précisément une chûte, elle recueillit même quelques applaudissemens ; mais elle attendait mieux, et ce fut un désappointement.

Elle fut plus heureuse à Paris dans le même rôle, qui lui servit également de début. Peut-être doit-elle cet accueil bienveillant au souvenir de sa mère, et l'autre à son talent.

Peut-être même la galanterie entra-t-elle pour quelque chose dans cet heureux début. Nous ne savons au juste, mais ce que nous pouvons affirmer, c'est le succès.

Une chose assez singulière, c'est que madame Raimbault, qui a joué successivement au théâtre Italien, l'*Italiana, il Barbiere, Tancredi*, ne sait pas, dit-on, un mot d'italien ; et cependant, elle le prononce fort agréablement. Le fait est exact, c'est un véritable tour de force.

ROSSI (Mme.). — Madame Rossi n'en est plus à ses débuts ni dans le monde, ni au théâtre Elle a, comme on dit, un certain âge, ce qui signifie, comme dit lord Byron, je ne sais où, qu'elle est âgée très certainement. Depuis vingt ans et plus, cette dame use les planches de la scène italienne, et toujours dans le même cercle de rôles, les troisièmes confidentes du drame lyrique, Berthe d'*il Barbiere*, Marceline des *Nozze*, etc. Son ambition, on le voit de reste, est bien petite ; c'est comme son talent. Sa voix ferait un merveilleux effet en qualité de clarinette à l'orchestre des bouffes. Aujourd'hui, madame Rossi jouit d'une santé florissante, de quarante-cinq ans, et d'un *physique* des plus singuliers. On prétend qu'elle était très jolie... quand l'armée française fit son entrée en Italie, sous la république. Je ne l'ai pas vue alors, et je l'ai vue hier : je crois être fort poli en ne faisant que douter.

RUBINI. —Bien loin du talent de Lablache comme comédien, ce chanteur est prodigieux dans les rôles qui ont été écrits pour lui. Admirable dans les autres, il déploie dans les siens propres, dans la *Sonnambula*, par exemple, et

surtout dans *il Pirata,* une puissance de moyens capable de désespérer tous les chanteurs présens et à venir.

Nous croyons inutile de dire que Rubini est l'idole du public parisien.

SANTINI. — Santini est un des bons chanteurs qui ont, depuis la retraite de Pellegrini, abordé sur la scène italienne le rôle de Figaro. De la verve, du mordant, une voix magnifique de basse-taille, sont les qualités qui le distinguent. Avec cela, si le jeune Santini apportait plus de soin et d'attention à son chant, si, négligeant trop une méthode plus suivie, ce meilleur des auxiliaires, il ne se contentait pas d'avoir des saillies délicieuses, des instans admirables où sa voix atteint ce que nous n'avons jamais entendu de plus parfait dans ce genre, il deviendrait, sans contredit, une des premières basses-tailles de l'Europe. Malgré ses défauts, qui tiennent à son âge et à une maladie de poitrine qui l'empêche de se livrer sérieusement à son art, sa place est des plus élevées dans l'estime des dilettanti parisiens, qui lui ont fait un accueil extrêmement flatteur. Si, comme on le dit, il est vrai que Santini, tourmenté par sa maladie, songe à se retirer du théâtre, ce sera une perte véritable, et pour le talent qu'il a déjà, et pour celui bien plus grand qu'il promet d'avoir un jour.

TADOLINI (Mlle.). Il n'y a que la foi qui sauve. Quand on est venu nous vanter le talent de cette jeune cantatrice, nous y avons cru de bonne foi; depuis, nous l'avons entendue, et si notre croyance s'est considérablement affaiblie, nous ne voulons pas dire pour cela que mademoiselle Tado-

lini a tout-à-fait trompé l'idée que nous nous étions faite de sa voix, de sa méthode et de son goût : il est peut-être au balcon et à l'orchestre des Bouffes quelques *dilettanti* qui ont adopté avec un robuste enthousiasme la jeune Italienne; et, dans ce cas, il y aurait à nous de la cruauté à détruire leur illusion, à leur faire voir, par exemple, que la voix de mademoiselle Tadolini n'est rien moins que remarquable; à leur prouver que cette voix manque de force et de sonorité; que cette fraîcheur d'organe n'est point aidée par une méthode aussi sûre et un goût aussi délicat qu'ils le croient; qu'enfin, mademoiselle Tadolini a beaucoup à faire pour être encore loin de cette perfection qu'ils lui prédisent si bénévolement. Oui, certes, il serait cruel de refroidir leur enthousiasme, de changer leur engouement d'un jour en une longue indifférence; aussi nous nous taisons.

Théâtre-Français.

—

COMMISSAIRE DU ROI.

Je te donnerai, dit le roi,
Dix-huit sous par jour, sur ma foi,
Et dans le Nord portant les armes,
Tu seras chef de mes gendarmes.

William de Cloudesley.

C'est un grand homme, quand j'y pense !

Voltaire.

M. TAYLOR (le baron Isidor-Justin-Séverin), est né à Bruxelles de parens français, le 25 août 1789. Ses parens l'envoyèrent à Paris dans un collége pour y faire son éducation, et encouragèrent les heureuses dispositions qu'il manifesta de bonne heure pour la culture des arts. Il se livra tout entier à l'étude du dessin et de la peinture, qu'il affectionnait particulièrement, et dut le développement de ses talens à Suvé, le premier directeur envoyé à Rome par le Directoire, lors-

que le gouvernement de la république, après nos malheureuses dissensions, put enfin s'occuper des beaux-arts, et rétablir l'école française en Italie.

Les essais de M. Taylor furent heureux, et ses premiers dessins annoncèrent, sinon un homme de génie, du moins un homme de talent, et firent dès-lors concevoir les espérances qu'il a depuis réalisées. Dans le même temps, M. Taylor s'attacha à la rédaction de plusieurs journaux consacrés à la littérature et aux beaux-arts.

Une petite comédie intitulée : *Amour et Intrigue*, qu'il fit représenter au théâtre Molière, eut quelque succès. Sous un nom pseudonyme, il fit jouer plusieurs comédies et drames qui obtinrent un grand nombre de représentations ; nous citerons, entre autres, les *Serfs de la Scandinavie*, *Ismaël et Maryam*, le *Délateur* qu'il composa avec Charles Nodier, et surtout *Bertram*.

Dès 1814, il fut appelé comme membre du comité de lecture, membre du conseil, ou administrateur dans différens théâtres. La Gaîté et le Panorama-Dramatique lui ont dû de fort jolies décorations.

Malgré les succès éphémères qu'obtinrent ses premiers écrits, et les preuves de talent qu'il donna dans les honorables fonctions qu'il eût à remplir, M. Taylor serait aujourd'hui un homme fort ordinaire et tout-à-fait ignoré, s'il n'avait d'autres droits à l'estime publique.

Mais ce qui a fixé sur lui l'attention générale et lui a mérité la reconnaissance des savans et des antiquaires, et la place qu'il occupe dans le monde littéraire, c'est l'ouvrage précieux qu'il a composé avec Charles Nodier et Alphonse de Cailleux, sur les antiquités de la France, dont les plans et les dessins datent de 1812. Cet ouvrage, qui forme seize volumes in-folio, ornés de trois mille lythographies exécutées

d'après les dessins de M. Taylor, est un monument gigantesque élevé à l'histoire archéologique de notre pays, et dont le succès immense doit dédommager son auteur des recherches pénibles et des vingt-quatre années de travaux qu'il lui a coûtées.

En 1813, M. Taylor avait déjà commencé ses voyages dans l'intérieur de la France, quand les tristes évènemens de l'invasion étrangère le forcèrent à suspendre quelque temps ses études. Appelé, comme tous les Français en état de porter les armes, à la défense de la patrie, il sut se faire remarquer dans cette nouvelle carrière, et parvint successivement aux grades de sous-lieutenant, lieutenant d'artillerie, aide-de-camp et capitaine d'état-major. Quand Louis XVIII, pour la seconde fois, fut obligé de quitter la France, M. Taylor, soit par dévoûment au malheur, soit par crainte de s'être compromis, s'exila volontairement et fit, comme tant d'autres, le fâmeux voyage de Gand. La fortune nous fut encore infidèle; la France fut de nouveau vaincue, et la sainte-alliance, vaillamment secondée par la trahison, resta victorieuse. M. Taylor, fort heureusement pour lui, et grâce aux malheurs de sa patrie, rentra en France avec tous les triomphateurs qui avaient suivi le royal exilé. La paix que l'Europe nous avait présentée au bout de cinq cent mille bayonnettes, permit à M. Taylor de quitter la carrière militaire qu'il n'avait suivie qu'avec regret, et de reprendre avec une nouvelle ardeur ses travaux qu'il n'aurait jamais dû quitter. Il en profita pour parcourir toute l'Europe et plusieurs parties de l'Afrique, la côte de Barbarie, l'Egypte et la Nubie. Quelques années après il visita la Grèce, l'Asie mineure, la Palestine et la Judée. C'est dans ces voyages que M. Taylor se prit de passion pour les mœurs orientales; aussi a-t-il adopté dans son intérieur tous les usages asiatiques; il ne porte pas chez lui

d'autre costume que celui des Mahométans, et l'on prétend qu'il a conçu depuis long-temps l'idée d'établir chez lui un joli petit sérail. Ses longues et pénibles recherches, les documens précieux qu'il a recueillis pendant ses voyages, lui ont valu l'honneur d'être nommé membre d'un grand nombre de commissions scientifiques et de plusieurs académies savantes, et d'être envoyé en mission par le gouvernement pour aller recueillir plusieurs objets d'arts à l'étranger. C'est lui qui fut nommé, vers la fin de l'année 1829, commissaire du roi en Orient, pour obtenir du pacha d'Egypte, outre quelques antiquités de prix, les deux obélisques de Luxor à Thèbes, et l'aiguille de Cléopâtre à Alexandrie.

Dans cette dernière mission, il obtint pour la France ces trois monumens qui doivent un jour orner nos places publiques, et qui égalent au moins en beauté ceux qui embellissent, à Rome, la superbe place du Vatican.

Tels sont les titres de M. Taylor à l'attention publique. Le brevet de chevalier de la légion d'honneur, qu'il reçut en 1822, et la place de commissaire du roi près le Théâtre-Français, qu'il fut appelé à occuper dès le commencement de 1825, furent les justes et dignes récompenses accordées à ses travaux.

ALBERT. Vous avez vu M. Albert à l'Odéon, jouant les premiers amoureux, tandis que sa femme y chantait les petits rôles d'opéra. Depuis, madame Albert est parvenue à une réputation méritée de talent dramatique, et monsieur son mari est arrivé au Théâtre-Français. Il a fait long-temps partie de la troupe des Nouveautés, où il était médiocre. Froid, raisonnable, cet acteur a une vanité qui va très-loin; tel que vous le voyez, si vous l'allez voir, je

parie que M. Albert a la prétention de succéder à Armand.

Un auteur, homme d'esprit, montait une pièce aux Nouveautés, et l'un de ses amis qui connaissait l'ouvrage, lui demandait quel acteur jouerait tel personnage qu'il cita.
—Mon Dieu! répondit l'auteur, je ne saurais trop vous dire son nom... vous savez... ce monsieur.... cet acteur..... dont la femme a tant de talent... j'y suis... le mari de madame Albert!

Ce mot dit tout.

ALEXANDRE est un joli garçon qui ne dit pas mal, qui ne manque pas d'une certaine chaleur, et qui, avec du travail, arrivera à bien. C'est un des nouveaux pensionnaires de la Comédie-Française, où il a débuté par l'emploi des premiers rôles avec un succès négatif; il joue aujourd'hui les utilités, les bouche-trous; il sortira bientôt de là : il mérite mieux que cela.

ANAIS-AUBERT (Mlle) a passé, je crois, sa jeunesse dans un village aux environs d'Orléans. Il y a quelques années que, voyageur inconnu et curieux, parcourant ces riantes et fécondes contrées, recherchant les chemins de traverse plutôt que les grandes routes, les hameaux plutôt que les villes populaires (c'est mon goût ainsi), je me trouvai surpris, au milieu d'un cimetière de village, par une tombe qui me rappela le souvenir de la charmante artiste que j'avais tant applaudie au théâtre de mon faubourg Saint-Germain; c'était la tombe d'une dame Aubert, simple, mais décente, élevée au-dessus des tertres où dorment les générations du village; mais sans faste, sans orgueil, remarquable seulement par les traces d'un souvenir pieux : c'était un der-

nier hommage de tendresse, de respect, payé à la mémoire d'une tante, par mademoiselle Anaïs-Aubert. Ce souvenir du pays latin, ce contraste entre la charmante Betty, des *Deux Anglais*, et la pieuse nièce que me rappelait cette tombe : cette pensée fut pour moi un heureux évènement, une source d'émotions, de rapprochemens délicieux. Jamais mademoiselle Aubert ne m'a fait autant de plaisir, même au théâtre. Point n'ai besoin de dire que je parlai d'elle dans le village, que je recueillis dans toutes les bouches l'éloge, non pas d'un talent inconnu, mais d'une bonté dont les preuves se renouvelaient à intervalles peu éloignés; d'ailleurs cela n'est pas mon affaire : le talent des artistes, leur vie de théâtre, voilà tout mon lot; je suis sorti de mes attributions, pardon, charmante Betty!

Dès ses premiers pas sur le Théâtre-Français, où elle débuta, mademoiselle Anaïs eut trop de succès pour y être engagée; elle alla passer une saison à Londres, d'où elle revint à Paris, pour rester environ deux mois au Gymnase. Sa gentillesse, le charme de son talent, l'esprit, le goût qu'elle sait mettre dans toutes ses créations, la firent rechercher et considérer comme une des futures gloires de ce théâtre; mais le Gymnase, destiné à être une pépinière dramatique pour tous les genres, voulut avoir une spécialité. M. Scribe aidant, il choisit le vaudeville. Mademoiselle Anaïs, à qui le défaut d'habitude rendait fort difficile la partie chantée d'un vaudeville, quitta le boulevart Bonne-Nouvelle pour l'Odéon.

Ses débuts y furent brillans dans l'ancien et le nouveau répertoires; bientôt elle créa des rôles où elle est restée inimitable. Le premier fut celui de Misaël, dans les *Macchabées*; son succès égala celui de mademoiselle Georges. Je n'ai pas besoin de

rappeler les *Deux Anglais*, la *Première Affaire*, l'*Homme habile*, les *Éphémères*, où mademoiselle Anaïs était si jolie, mettait tant d'esprit, de charme, tant de grâce, tant de bon goût, qu'elle faisait pardonner à la faiblesse de son entourage. Le talent de mademoiselle Anaïs a gravé dans mon souvenir, et d'une manière ineffaçable, une mauvaise pièce, la *Bossue;* il était impossible de mettre plus de finesse, plus de gaîté, plus de malice bienveillante dans un rôle de ce genre. Mademoiselle Anaïs était encore à l'Odéon l'unique soutien de l'ancien répertoire. Dans Marianne de *Tartuffe*, dans Henriette des *Femmes savantes*, elle rappelait, sans l'imiter, la perfection de mademoiselle Mars.

Comme toutes nos comédiennes, il lui a fallu sacrifier au goût des auteurs et du public, et pleurer le drame. J'ai vu la Thalie du Théâtre-Français, dans l'*Intrigue et l'Amour*, et j'ai toujours regretté qu'elle eût consenti à lutter ainsi contre les triomphes du mélodrame; ce n'était point le mélodrame, mais le drame simple, pathétiqne, passionné sans emphase, que jouait mademoiselle Anaïs; aussi, et notamment dans *Amour et Intrigue* de M. Wailly, elle m'a fait verser des larmes, à moi vieil habitué de spectacle, familier avec les coulisses, à moi que son souvenir n'avait pas attendri jusque là près de la tombe de sa tante. Elle a eu le même succès dans l'*Homme du monde;* elle a étonné les admirateurs de son talent dans *Roméo et Juliette*, où elle s'élevait à la hauteur d'une profonde et habile tragédienne, sans s'écarter du naturel et de la vérité qu'exige toujours le drame.

La place de mademoiselle Anaïs était à la Comédie-Française. Après s'être long-temps attachée volontairement et avec courage au sort malheureux de ses camarades du théâtre de l'Odéon, victimes de trois ou quatre impérities directoriales, elle revint enfin sur la scène de ses débuts, et sa

rentrée a été l'une des heureuses circonstances qui ont rendu un public à notre premier théâtre.

Mademoiselle Anaïs y a joué avec succès tout l'ancien répertoire ; dans la *Fille d'honneur*, dans Victorine du *Philosophe sans le savoir*, elle a rappelé sans désavantage son immortelle devancière ; elle a été applaudie dans le *Secret du ménage*, et dans un grand nombre d'autres pièces. Elle n'est point sociétaire, et n'obtient pas tous les rôles nouveaux qui lui conviendraient. Elle a cependant créé celui de Denise dans *Dominique le possédé*, celui de Louison dans les *Préventions*, et elle a été d'un comique parfait, sans cesser d'être un modèle d'esprit et de goût. Elle a réussi également dans le *Bachelier* et le *Théologien*, où elle jouait le Drame.

Long-temps encore mademoiselle Anaïs sera jeune pour le théâtre ; elle est dans toute la force de son talent, et la Comédie-Française ne pourrait s'attacher de sociétaire plus utile ; on assure qu'elle jouira de cette qualité l'année prochaine. La rentrée de mademoiselle Mars ne saurait lui nuire, et seule, elle peut éviter que la retraite définitive de cette célèbre comédienne ne soit point trop funeste au Théâtre-Français.

BEAUVALLET débuta chez les frères Séveste, où il fut accueilli avec une sorte d'enthousiasme. Le public des barrières, étonné d'entendre sortir d'un si petit corps un organe si plein et si sonore, témoigna son admiration par des bravos unanimes, et décerna à l'artiste le titre de *Talma* de la banlieue. Heureux de ses triomphes, mais faiblement rétribué, et accablé de fatigues et d'études, Beauvallet résolut de perdre la qualité d'artiste nomade pour se fixer sur un théâtre de la capitale. L'Odéon lui ouvrit ses portes, et là, comme

extra-muros, son succès fut complet. Le rôle de *Perkins Warbec*, qu'il créa à ce théâtre, lui fit honneur, et fit concevoir de lui plus que des espérances. L'Odéon ferma, et Beauvallet offrit ses services à l'Ambigu, qui les accepta. *Le Fou*, *Caïn*, et plusieurs autres mélodrames, lui valurent les suffrages d'un nouveau public : mais, disons-le, l'artiste de qui l'on attendait quelque chose, ne réalisa pas la prévision, et resta toujours le même.

Trop intelligent et trop sage pour jamais s'écarter d'une donnée rationnelle, Beauvallet ne prendra pas un rôle à contre-sens ; ce qu'il fera de son personnage sera bien fait ; c'est-à-dire que tant qu'il ne cherchera pas des effets de voix, il sera dans le ton et les manières convenables, mais il ne donnera pas le cachet original que les grands acteurs seuls savent imprimer à leurs créations. Beauvallet a trop étudié l'art, et pas assez le cœur de l'homme.

De l'Ambigu, il passa au Théâtre-Français, où il tient une place honorable. *Hamlet* fut son rôle de début. Il y avait peut-être de l'ambition dans ce choix, mais le succès, qui justifie tout, fait tomber notre observation.

Parlerons-nous de Beauvallet comme auteur dramatique? Non. Le public sait à quoi s'en tenir sur ses ouvrages.

BROCARD (M[lle]). Sœur des Brocard de l'Opéra, dont l'une est plus connue par le nombre de ses amans que par son talent de danseuse, l'ingénue des Français commença sa réputation à l'Odéon. Les amateurs se rappellent avec plaisir le rôle de la jeune prêtresse du *Paria*, que créa cette jolie actrice. Dans ce temps-là les déclarations arrivaient en foule chez la portière du théâtre ; et si M. Casimir de la Vigne n'eut pas à se repentir d'avoir confié son rôle à

mademoiselle Brocard, de son côté, l'actrice doit à l'auteur de grandes obligations; car, outre le succès qu'il lui fit obtenir sur la scène, il ne contribua pas peu à son bien-être dans le monde. Il faut le dire aussi : elle était si jolie, si séduisante sous ce costume diaphane!

Aux Français, mademoiselle Brocard est fort bien dans son emploi. C'est une actrice qui a mis à profit tous ses moyens, et qui, de médiocre d'abord, est parvenue, à force d'étude, à tenir un rang distingué. Elle est aimée du public, et mérite de l'être. Pourquoi était-elle plus chaleureuse quand elle jouait avec Michelot, que quand elle joue avec un autre de ses camarades? Il y a certainement quelque chose là-dessous. M. Mazères aime à lui confier des rôles, et ceux-là, elle les rend à ravir. Est-ce qu'il y aurait encore quelque raison puissante?...

BOUCHET (Adolphe) a vingt-sept ans. C'est une des célébrités que la province nous a envoyées. Long-temps il a suivi Talma et mademoiselle Georges dans leurs tournées départementales, et avait, même auprès d'eux, obtenu de notables succès, lorsqu'en juin 1828, il vint débuter à la Comédie-Française, qui se hâta de se l'attacher comme pensionnaire. Depuis ce temps, Bouchet joue tous les genres, comédie, tragédie et drame, avec chaleur et intelligence. Nous l'avons vu doubler avec bonheur Firmin et David. Nous ne savons pourquoi l'on donne à Bouchet des rôles indignes de son talent; mais c'est la coutume des sociétaires de la Comédie-Française; ils craignent tant de trouver plus fort qu'eux! et ils ont raison, car ce n'est pas difficile. Bouchet a de plus un zèle rare chez les artistes des théâtres royaux, qui se garderaient bien de se presser, de se donner de la peine, et qui restent médiocres par dignité.

CHARTON (Mlle) a trente-six ans, cinq pieds trois pouces, un teint brun, une noire chevelure, un œil vif encore, une belle tête et de médiocres moyens. Tour à tour la favorite de la province, qu'elle parcourait à la suite de Victor, pensionnaire de la Comédie-Française, actrice de l'Odéon, attachée à la troupe de l'Ambigu-Comique, cette demoiselle est entrée au Théâtre-Français, où elle remplit, concurremment avec madame Tousez, l'emploi des confidentes. Quelquefois cependant mademoiselle Charton fait des excursions dans les rôles élevés, et ces excursions ne sont pas heureuses. Avec un physique dramatique, elle est froide, languissante, sans âme. Mademoiselle Charton a, dit-on, un cœur excellent.

HISTOIRE.

Un jeune homme épris d'une actrice se ruine pour elle; il est mis à Sainte-Pélagie. L'actrice, à cette nouvelle, ne perd pas de temps, vend tout, colliers, diamans, cachemires, et retire son amant de prison, où sans elle il serait resté les cinq ans voulus par la loi. Ce trait est d'autant plus beau, qu'il est rare. Qu'on dise donc, après cela, qu'il n'y a pas d'amour désintéressé dans les coulisses!

COLSON. Après avoir long-temps joué à l'Odéon, dont le parterre quelque peu turbulent avait plus qu'aujourd'hui ses caprices, ses antipathies et ses amitiés, Colson vint un jour à remplacer Perrier, qui passait au Théâtre-Français, et le parterre adopta Colson. Néanmoins, cet acteur quitta Paris pour la province, où il resta quatre ans environ; après lesquels le voilà de retour. La Comédie-Française l'a reçu dans son sein, et n'a pas fait une trop mauvaise acquisition.

Colson a fait des progrès sensibles; il a de la grâce, un jeu décent, de la chaleur, de l'intelligence; à notre avis, la comédie ou le drame lui vont mieux que la tragédie, et le nouveau répertoire mieux que l'ancien.

DAILLY (Armand). Voici un acteur comme il y en a peu; ennemi des intrigues de coulisses, ne voulant rien devoir qu'à son talent, et négligeant la faveur accordée si souvent par le tripot comique à l'importunité, il s'éloigna du Théâtre-Français, où il avait débuté avec succès en 1808, au mois de juin. Après avoir parcouru les principales villes de France, il fut engagé à l'Odéon, où il passa deux ans, et puis il se retira. Il y revint en 1822, après l'incendie. Il a aussi fait partie de la troupe du Gymnase, et M. Scribe lui doit le succès de plus d'un de ses jolis ouvrages, entre autres, du *Menteur véridique*, où il créa le rôle de *Lolive*, joué depuis par Perlet et Numa. Armand Dailly a de la verve, du naturel et du mordant; nul mieux que lui ne joue les Crispins. Sa place était aux Français, où on ne tire pourtant pas de son talent tout le parti possible; il y est sociétaire depuis cinq ou six ans. Au talent d'acteur, Dailly joint des qualités qui font honneur à son caractère d'homme privé: nous connaissons de lui des traits de charité et de bienfaisance que sa modestie cache avec le plus grand soin, et que les philantropes par métier prendraient volontiers pour leur compte, si la publicité n'était là pour rendre à chacun ce qui lui revient. Bravo donc à l'acteur, pour sa verve comique! honneur à l'homme pour sa bienfaisance sans fracas!

DAVID, jeune acteur plein de chaleur et d'entraîne-

ment, a établi sa réputation à l'Odéon par le rôle de Victor des *Comédiens*, dans lequel il a laissé de grands souvenirs, et que personne depuis n'a joué avec autant de verve et de mordant. Cet artiste, généralement aimé du public, est soigneux et zélé. Peut-être devons-nous lui reprocher un peu d'uniformité; puis nous dirons qu'il est ordinairement trop en dehors, ce qui tient sans doute à l'extrême chaleur de sa diction; mais il ne devrait pas oublier qu'il n'est pas moins essentiel de *composer* un rôle que de l'accentuer. Du reste, David est un artiste de bon ton, et qui tiendra long-temps encore sa place de jeune premier.

· David ne joue pas les amoureux seulement au théâtre; il remplit aussi à merveille cet emploi dans le monde, et il est particulièrement applaudi des dames.

DUPUIS (Mlle Rose) débuta en 1808 Son talent lui attira la haine de ses rivales; aussi fut-elle long-temps victime de l'intrigue et des persécutions. Lors des débuts de mademoiselle Mante, mademoiselle Dupuis fut totalement abandonnée de la Comédie-Française; sa brillante émule éblouit quelque temps le parterre, et fit oublier à la masse celle dont le souvenir resta cependant dans la mémoire des véritables amateurs. Les triomphes de l'une furent de courte durée, et l'autre rentra dans la carrière, forte de ses avantages, et confiante dans les suffrages qu'elle avait déjà mérités. L'espèce de retraite dans laquelle elle vécut, loin de lui faire perdre aucune de ses qualités, ne fit que leur donner un nouvel éclat. Elle reparut et sut prouver au public, qui la reçut comme on reçoit une amie après une longue absence, qu'elle avait mis à profit le temps de son inactivité, et que l'étude de son art avait rempli ses loisirs et adouci ses cha-

grins. Mademoiselle Dupuis est une actrice intelligente et de bon ton. C'est à la comédie moderne qu'elle est redevable de ses plus beaux succès. MM. Empis, Mazères et Bonjour ont plus d'une fois fait peser sur elle la responsabilité d'un ouvrage, et leur confiance n'a jamais été trompée.

DUPUIS (Mlle Eulalie), fille de mademoiselle Rose Dupuis, a une jolie figure et peu de moyens. A l'Odéon, où elle a débuté il y a deux ans, elle était presque inconnue. Au Théâtre-Français, elle joue les soubrettes et les jeunes premières avec une égale médiocrité. Mademoiselle Eulalie est très-jeune et excessivement timide; on devine cependant en elle assez d'intelligence. S'il suffit de bonnes leçons pour donner du talent, mademoiselle Eulalie se fera remarquer; elle est à bonne école auprès de sa mère.

DESMOUSSEAUX. — M. Desmousseaux est de l'école de Baptiste aîné, dont il est gendre; mais son talent, si l'on peut appeler talent les qualités que possède M. Desmousseaux, se borne à détailler avec art un rôle, à ne point faire trop de contre-sens, et à prouver du zèle et de la mémoire. Mais de la vie, de l'intelligence, de la chaleur, ne lui en demandez point. M. Desmousseaux joue également comédie, drame et tragédie; on a remarqué que, dans sa bouche, les alexandrins ont vingt-quatre pieds, et qu'il double de longueur une tirade de prose. Froid et emphatique, ampoulé, raide dans ses gestes, M. Desmousseaux est sociétaire, ce qui veut dire que tant qu'il le sera, la place de Baptiste aîné sera vacante.

Nota. M. Desmousseaux fait sonner la césure avec un

retentissement prolongé, et donne d'excellentes consultations en matière administrative et processive.

DESMOUSSEAUX (Mme), l'une de nos meilleures duègues. Soit par défiance, soit par injustice, la Comédie-Française resta long-temps sans vouloir confier à madame Desmousseaux des rôles dignes de son talent et en harmonie avec ses moyens. Elle joua long-temps les confidentes tragiques, qui ne vont ni à sa tournure ni à sa voix ; mais avec de l'intelligence et du tact, on parvient, malgré toutes disproportions physiques, à se rendre supportable là où tout autre plus convenablement organisé, se ferait impitoyablement siffler. Madame Desmousseaux n'obtint donc aucun succès dans ces sortes de rôles, et ne fit qu'y paraître sans *désagrément*. En conscience, elle ne pouvait rien espérer de plus. Aussitôt que l'emploi des duègues lui échut, elle prit une brillante revanche et fit repentir la Comédie-Française de ne pas l'avoir devinée plus tôt. Le *Chevalier à la mode* lui fournit l'occasion de déployer toute la finesse et le mordant de son esprit ; elle y fut vivement applaudie, et depuis, elle a fourni sa carrière avec le même succès. Nous citerons comme monument de son triomphe, le *Jeune Mari*, pièce dans laquelle madame Desmousseaux a pris rang parmi nos meilleures comédiennes.

DUMILATRE. Talma avait une grande affection pour Dumilâtre ; il le forma, et l'on ne peut dire ici : Tel maître, tel élève. Dumilâtre veut quelquefois s'élever jusqu'aux premiers rôles tragiques ; mais, hélas! il retombe lourdement à sa hauteur véritable, celle de confident, dont il remplit l'emploi de la manière la plus remarquable. Beaucoup d'acteurs, bien supérieurs à lui, échoueraient là où il excelle, à don-

ner la réplique. C'est un tact profond, qu'il possède au suprême degré. L'intelligence de Dumilâtre se borne là ; c'est peu, mais cela vaut mieux que rien.

DUPONT (Mlle.) Née en 1793, débuta en 1811, dans l'emploi des soubrettes, qu'elle n'a pas quitté depuis, et dans lequel elle a fait son chemin. Grande et bien faite, mademoiselle Dupont avait tout ce qu'il faut pour réussir : un œil vif et brillant, un sourire malin et un air agaçant : aussi a-t-elle tiré parti de ces qualités. Elle porte à merveille le tablier de Lisette et la Cornette de Marton. Le petit ton effronté de ces demoiselles lui sied à ravir, et donne à sa personne quelque chose d'original et de piquant qui charme et qui séduit. Les *Jeux de l'amour et du hasard* ont fait sa fortune. Vivement applaudie dans cette pièce par le parterre, les loges et le balcon lui réservaient quelque chose de mieux que le vain bruit des bravos. Un protecteur puissant descendit de l'avant-scène pour se mettre aux pieds de Lisette, et lui offrir son hommage ; Lisette releva le protecteur et accepta ce qu'on lui offrit. Depuis, elle a rencontré bon nombre d'adorateurs ; mais en femme prudente et sage, avant de s'attacher, elle a toujours eu soin d'étudier la capacité et la position sociale des aspirans à ses faveurs. Heureux privilégiés des grâces et de la beauté, banquiers millionnaires, et vous agens de change sans titres, sans honneurs, vous avez frappé vainement à la porte de notre soubrette : votre or ne l'a pas éblouie, vos hôtels, vos chevaux, vos petits soupers si fins, si délicats, n'ont flatté ni son goût ni ses désirs. Il faut à mademoiselle Dupont des princes, des ducs, ou pour le moins des marquis ; c'est là son amour-propre, c'est presqu'une passion chez elle. Elle aime à citer le prince de.... parce qu'alors elle se croit princesse elle-même.

« *Mon pair de France*, disait-elle un jour, ne soutiendra pas le ministère : je lui ai fait sa leçon là-dessus, et s'il me trompe il ira chercher fortune ailleurs. » A part ce petit travers, mademoiselle Dupont est la meilleure femme du monde.

FAURE. Députés de la France, qui voulez abolir les cumuls, je vous signale M. Faure, double et bouche-trou ! c'est trop de deux, direz-vous. — Un instant...... mille écus d'appointemens..... en vérité, ce n'est pas trop... Respect donc à ce cumulard économique ! M. Faure excelle à porter les lettres, et porte lui-même une face assez plaisante, qui compose à elle seule tout son bagage de comique. Ses invalides sont fixées d'avance à la direction des postes. Allez en paix, ô vous qui ne serez jamais sociétaire !

GEFFROY est une des dernières acquisitions du Théâtre-Français, qui a su tirer de la province ce jeune acteur plein d'expérience. Un bel organe, un physique convenable, de l'intelligence, sont les qualités qui le distinguent. Ses débuts furent assez remarquables, et, ce qui vaut mieux pour lui, il n'en est pas resté à ses débuts. Depuis un temps assez rapproché, Geffroy a créé un très-grand nombre de rôles, entre autres celui de *Fouquier-Thinville* dans le drame de *Camille Desmoulins*, et celui de *Courville* dans la *Famille de Lusigny*.

Mais à côté de l'éloge mérité, la critique méritée. Geffroy est quelquefois roide ; son geste est carré, sans charme et sans grâce ; il déclame quelque peu ; pourtant, comme ce sont là des défauts de Conservatoire, que cet acteur est

jeune et qu'il travaille beaucoup, nul doute qu'il se déféra de ces défauts, et les changera en qualités. Geffroy est une des espérances de la Thalie moderne.

GUIAUD. Comme nous avons un Théâtre-Français où l'on ne devrait représenter que les gloires classiques de notre scène, c'est ainsi du moins que l'entendent Messieurs les exclusifs amateurs du genre, de même aussi il est bon, sans doute, suivant ces mêmes amateurs, qu'il y ait à ce théâtre le plus grand nombre possible d'artistes excellens dans le vieux genre, quittes à être détestables dans le genre moderne. Mais ne vaudrait-il pas mieux jouer bien l'un et l'autre? ces messieurs diront : non ! je crois que beaucoup répondraient : Oui ! Ainsi faisons-nous....

Ce qui précède, du reste, ne s'accorde qu'indirectement à l'artiste qui nous accupe en ce moment. M. Guiaud n'est détestable nulle part, et joue assez bien quelques rôles de l'ancienne comédie : il est parfait dans l'*Avare* et dans *Orgon* du *Tartuffe*. Guiaud est un bon grime. Il a pris une partie de l'héritage de Devigny, qu'il n'a pas grand'-peine à faire oublier. Guiaud a du zèle et de l'intelligence; il est fâcheux que les rôles de la comédie nouvelle, qui demandent à être créés sans l'aide de la tradition, ne se trouvent pas aller si bien à sa taille.

GRANVILLE a commencé à prendre rang parmi les comiques, sur le théâtre de Rouen. Cet acteur était fort aimé des Rouennais, assez mauvais juges d'ailleurs en fait d'art théâtral. En revanche, ils comprennent parfaitement le calicot, et analysent à merveille une pièce de toile. Chacun son affaire.

Lorsque Granville quitta la capitale de la Normandie, il fut vivement regretté. A Paris, ses débuts, sans être brillans,

ne laissèrent pas d'être fort satisfaisans pour lui ; car, notez bien ceci, Granville n'a pas d'amour-propre, et il est comédien !... Doué par la nature d'une physionomie heureusement appropriée à son emploi (*les grimes*), il seconde très convenablement cette physionomie de la voix et du geste, mais sans prétention, comme sans originalité. C'est un acteur qui a son public à lui ; inaperçu d'une partie de la salle, il déride le front des vieux habitués de l'orchestre, chez lesquels il rappelle le souvenir de Grandménil ! « Voilà de la bonne tradition, s'écrient ces bonnes têtes à perruques blanches et poudrées ; laissez faire nos jeunes fous, leur folie passera, ils en reviendront au bon temps, et Granville sera regretté plus tard. » En attendant la prédiction, nous conseillons à l'artiste de se défaire insensiblement de quelques charges de mauvais goût qui égayent tant ces messieurs, et de suivre un peu moins les règles de la tradition, et un peu plus celle du naturel.

HERVEY (Mme). Quel est l'habitué du Vaudeville qui ne se souvient d'avoir applaudi madame Hervey dans maint et maint ouvrage ? Le théâtre de la rue de Chartres n'a point remplacé cette actrice, et le Théâtre-Français, qui la lui a enlevée n'a pas su profiter de cette acquisition. Madame Hervey joue rarement, et la plupart du temps des rôles indignes d'elle ; des remplissages, des bouche-trous. Est-ce là l'avenir que vous deviez attendre, ô madame Hervey, quand vous brilliez d'un si vif éclat sur une scène voisine de celle qui vous a appelée et perdue ? Que ces maudits sociétaires vous ont joué là un mauvais tour, et à nous aussi, qui vous aimions tant ! que n'avez-vous préféré *être la première*

là-bas, qu'ici la seconde, quand vous avez à un degré vraiment remarquable toutes les qualités nécessaires pour faire une des meilleures duègnes que possèdent les théâtres de Paris ! Oh ! madame Hervey, que nous vous en voulons !

JOANNY est aujourd'hui le premier tragédien de France. Forcé par les intrigues et les jalouses prétentions de quelques sociétaires de la Comédie-Française, à qui ses qualités supérieures portaient ombrage, de parcourir la province pour y exploiter son talent, Joanny y fit une ample moisson d'argent et de lauriers ; mais, obligé pour son intérêt de sacrifier souvent au mauvais goût, il contracta dans ses voyages des habitudes vicieuses que, par malheur, il ne parviendra jamais à secouer entièrement. Dans nos départemens, son nom était aussi beau que celui de Talma, et plus d'une fois la ville qui venait d'applaudir à la gloire de la scène française, accueillait le lendemain Joanny avec le même enthousiasme. L'Odéon rendit justice à ce tragédien, et le mit au nombre de ses pensionnaires. Le public le reçut selon son mérite, c'est-à-dire que ses écarts, sans être traités avec sévérité, étaient marqués du plus profond silence; il nous souvient même qu'il eut à subir quelquefois l'affront de ce murmure, qui n'est pas moins sensible à l'artiste que le sifflet ; mais ses momens de chaleur et d'énergie effaçaient bientôt ces pénibles impressions, et la salle tout entière retentissait alors d'applaudissemens et de bravos.

On se rappelle la belle tête de Joanny dans le rôle de *Procida*, des *Vêpres siciliennes*. Cette espèce de mystère dont il s'était entouré, cette prudence active de conspirateur si habilement combinée, et l'énergie de ce caractère si profondément sentie et déployée avec tant d'art et de vigueur, suffiraient pour établir la réputation d'un artiste. Dans

l'ancien répertoire, Joanny obtint souvent les plus brillans succès, et depuis long-temps, dans l'opinion publique, il avait marqué sa place à côté de Talma ; de Talma qu'il eût égalé peut-être, si, comme ce grand acteur, versé dès sa jeunesse dans tout ce que Paris renferme d'hommes de lettres, de savans et d'artistes distingués dans tous les genres, il avait pu profiter de leur commerce, s'éclairer de leurs lumières, et présenter à l'esprit des gens qui l'auraient compris et guidé, des pensées sur son art, et des moyens de les exécuter.

Dans toute sa carrière dramatique, Joanny n'a jamais eu d'autre maître que lui-même ; ce qu'il est, il se le doit à lui : aussi ne ressemble-t-il à personne ; avantage dont peu d'acteurs peuvent se glorifier.

Quand Melpomène eut à pleurer la perte de Talma, il fut appelé à recueillir une partie de l'héritage de cet homme extraordinaire, et nul mieux que lui n'était digne de cet honneur. Il soutint le fardeau de la gloire de *l'autre*, comme disait M. Lafont, en homme fort et habile ; et dans les créations nouvelles, nous demanderons à ces Messieurs de la Comédie-Française, qui refusent du génie à Joanny, quel est celui d'entre eux qui eût composé le rôle de *don Gomez*, *d'Hernani*, aussi heureusement que lui.

LIGIER. Si le tragédien se mesurait au mètre, certes Ligier serait bien loin de compte pour obtenir une des premières places parmi les prêtres de Melpomène ; heureusement pour lui, il n'en est pas ainsi. Connu, long-temps avant de débuter à Paris, par des succès obtenus en province, cet acteur, doué d'un organe magnifique, eut l'excessif amour-propre de se porter habile à succéder à Talma. Servile imitateur de ce grand comédien, dans *Iphigénie*, dans *Othello*, dans *Hamlet*, il reproduit exactement ses poses, ses gestes et

jusqu'à ses inflexions de voix. Il ne se doute pas, l'imprudent, qu'il réveille un souvenir qui l'écrase, et que ce calque, que peu d'acteurs d'ailleurs feraient aussi fidèlement, témoigne seulement de sa mémoire et de son impuissance. C'est l'acteur obligé des tragédies de M. Casimir de Lavigne. Là où il n'y a que des vers à dire, où il ne s'agit que de parler à l'oreille, de faire sentir la richesse d'une rime et la coupe monotone d'une césure, Ligier est parfaitement à sa place. Sans originalité aucune, sans génie, la composition d'un rôle dramatique est au-dessus de ses forces. Nous sommes même tentés de croire que cet acteur manque d'intelligence et tout-à-fait du feu sacré, car, à part sa petite taille, avec autant de moyens de bien faire, avec cette habitude du costume et de la planche qu'il possède parfaitement, avec un organe si plein, si sonore, avec une physionomie si belle et si expressive, nous cherchons en vain un rôle que Ligier ait empreint d'un cachet de sublimité. Citons pourtant à son honneur, mais sans pour cela qu'il en tire vanité, car tout autre à sa place aurait sans doute fait tout aussi bien, *Santinelli*, de *Christine à Fontainebleau*, *Kernox le Fou*, *l'Homme au masque de fer*, et tout récemment *Louis XI*, qu'il semble avoir compris.

LEVERD (Mlle) débuta en 1808, et fut long-temps rivale de Mlle Mars, qu'elle n'égala jamais. Ces deux dames se disputaient si vivement le pas et avec tant de persévérance, qu'il ne fallut rien moins, pour les mettre d'accord, qu'un décret de l'empereur, daté de Moscou. La querelle appaisée, les parties songèrent chacune de leur côté à mériter l'estime et l'admiration du public. Mlle Leverd céda bientôt à sa rivale l'emploi des grandes coquettes, et consentit à se charger

des rôles secondaires à côté de celle qu'elle prétendait éclipser, et bien lui en prit; car c'est précisément depuis cette époque qu'elle a fondé sa réputation. Comédienne très-distinguée et non moins remarquable par sa grâce que par sa beauté, elle eut en 1825, le désagrément d'être attaquée de la petite vérole, ce qui l'éloigna de la scène pendant quelque temps. Son absence fut vivement sentie des nombreux admirateurs de son talent; aussi, Mlle Mante, qui pendant cette retraite momentanée était chargée de la remplacer, fut bientôt oubliée à son retour. La comédie moderne, celle surtout qu'on appelle *de genre*, doit beaucoup à madamoiselle Leverd. Une société de coulissiers qui s'occupe en ce moment de recueillir les bons mots, les saillies heureuses, les calembourgs et les niaiseries débités chaque soir derrière la toile de fond, se propose de consacrer à cette spirituelle actrice un article de trois colonnes. Si ces messieurs sont bien instruits, ce cadre ne suffira pas pour contenir les jolis traits échappés à mademoiselle Leverd.

MANGIN (Charles) était un aigle en province, où cependant les excursions de nos premiers talens devraient donner le goût de ce qui est vraiment bien. Mal en a pris à cepremier rôle de venir débuter au Théâtre-Francais, où il n'a fait qu'enfler la liste des médiocrités. Ses débuts avaient été annoncés avec un fracas qui a rendu sa chûte plus rude et plus retentissante. M. Charles Mangin joue l'emploi de Michelot; s'il pouvait lui prendre la moitié de son talent!

MANTE (Mlle). *Sic transit gloria mundi!*

En 1822, mademoiselle Mante débute au Théâtre-Fran-

çais dans les *Femmes savantes*, son succès est prodigieux. Une jolie figure, l'intrigue, la protection d'un maréchal de France, fameux par sa mort, la portent à une réputation immense; les journaux la prônent, la louent, l'exaltent, c'est à qui l'encensera; il ne s'agit de rien moins que de celle qui va éclipser mademoiselle Mars; mais après, les éloges baissent, la critique remplace la louange, le blâme arrive, d'autant plus vif, plus mordant, que l'engouement a été plus exagéré. Enfin, un beau jour mademoiselle Mante est déclarée détestable. Ces deux jugemens si divers sont faux autant l'un que l'autre; mademoiselle Mante ne méritait

Ni cet excès d'honneur, ni cette indignité.

Mademoiselle Mante a aujourd'hui vingt-sept ans, une belle tête, quoique un peu forte, beaucoup d'embonpoint, de la grâce, une excellente tenue, un grassaiement désagréable, une diction prétentieuse, et un amour-propre fortement constitué.

MARS (Mlle). On a tout dit sur cette comédienne. Les journaux, depuis vingt ans, ont épuisé toutes les formes d'éloges. Mademoiselle Mars est sublime dans telle pièce, elle est admirable dans telle autre, inimitable dans celle-ci, prodigieuse dans celle-là, etc. Telles sont ordinairement les phrases qui terminent chaque feuilleton dramatique de nos grands journaux, et chaque colonne de nos aristarques in-4°.

Si jusqu'ici mademoiselle Mars n'avait pas conservé toute la grâce et le brillant de la jeunesse, nous nous garderions bien de donner à nos lecteurs l'époque de sa naissance, celle de ses débuts; mais comme cette révélation n'a rien que d'apologétique et de galant, nous dirons qu'elle est née en

1778, et qu'elle débuta en 1793. Pendant quelques années, mademoiselle Mars n'eut d'autre titre à l'admiration du public, que de passer pour l'une des plus jolies femmes de France; mais elle ne tarda pas à se faire une réputation comme comédienne. L'étude seconda parfaitement tous les avantages physiques que possédait cette belle comédienne, et sa haute intelligence développa bientôt le plus beau talent qui ait jamais paru sur la scène française.

Dans la comédie, mademoiselle Mars est arrivée à un point de perfection qui désespère toutes les actrices présentes et à venir. Nous ne citerons aucun des rôles qui lui ont valu l'admiration et l'ont faite l'idole du public, parce qu'il nous faudrait transcrire presque tout le répertoire de la Comédie-Française; aussi, nous contenterons-nous de dire que Molière et les contemporains, comme les auteurs du jour, n'auront peut-être pas dans un siècle une interprète qui les comprenne, les sente et les fasse sentir aussi puissamment qu'elle. Pour ce qui regarde les accessoires, mademoiselle Mars, qui ne néglige rien de son art, y porte la plus scrupuleuse attention. On n'est pas mise avec plus de goût, personne n'a meilleur ton, ne se tient avec plus de grâce, ne marche avec plus d'aisance et d'abandon; et, notez bien ceci, la coquetterie, ce sentiment si cher aux femmes, et qui leur sied si bien, se tait chez mademoiselle Mars quand son rôle le demande; son costume alors est simple et vrai, comme sa diction, comme son geste, comme toute sa personne; elle est, en un mot le personnage qu'elle représente, ou pauvre fille, ou grande dame, ou femme qui trompe son mari, ou fille qui idolâtre son amant, et tout cela avec la même supériorité de talent. C'est étourdissant, c'est à en mourir de plaisir.

Mademoiselle Mars, depuis quelque temps, s'est essayée dans le drame, et y a réussi, par cette raison qu'une artiste

de son talent ne peut pas mal faire. Mais ce qui suffirait à l'illustration d'une autre, passe inaperçu pour elle, et malgré les éclairs de génie et les momens terribles qui dans quelques ouvrages modernes, et principalement dans *Hernani*, lui ont valu les applaudissemens de tout Paris, et les suffrages des connaisseurs, nous aimons mieux la revoir vingt fois de suite dans *Elmire*, dans *Valérie*, dans *l'École des Vieillards* : Son organe est si doux, si suave, qu'il y a presque du sacrilège à le mettre en contact avec le drame, qui le force trop souvent, et nous fait craindre de le voir perdre de sa fraîcheur et de son velouté.

MONROSE, excellent comique, le meilleur peut-être s'il voulait moins le paraître. Plein de chaleur, de verve et d'originalité; il manque quelquefois de naturel; il ne consent pas assez à se mettre à la place de son personnage; en voulant trop viser à l'effet, il manque le but, et au lieu d'un caractère original et plaisant, on ne trouve plus qu'un acteur qui veut, bon gré mal gré, vous prouver qu'il a de l'esprit. Bon dieu! M. Monrose, nous le savons de reste, mais il y a des gens qui travaillent pour vous qui n'en sont pas non plus tout-à-fait dépourvus : contentez-vous donc de reproduire fidèlement leurs bons mots, et faites-en de votre côté, mais dans la coulisse, dans votre loge, chez vous ou derrière la toile de fond. A part l'exagération que Monrose met quelquefois dans sa diction et dans ses gestes, nous l'avons dit, c'est un excellent comédien : les *Scapins*, les *Hector*, les *Crispins* n'ont jamais été plus spirituels, plus souples et plus fourbes que lorsqu'il leur a prêté l'appui de son talent. Quand Regnard fit son *Légataire*, il ne pensait sans doute pas trouver un honnête coquin dont la figure pût reproduire si heureusement l'original dont il avait tracé le portrait. Et toi,

Beaumarchais, eus-tu jamais un plus digne interprète? Jamais ton Figaro fut-il plus sémillant, plus adroit, plus mordant? Il te fallait Monrose pour rendre toute la finesse, toute la vivacité de cette belle création.

Dans *l'Étourdi*, dans *l'Avare*, dans *les Originaux*, et beaucoup d'autres pièces de l'ancien répertoire, Monrose a trouvé les plus heureuses inspirations. La comédie moderne n'a fait qu'ajouter à sa réputation; il a particulièrement obtenu les plus beaux succès dans les *Trois Quartiers*, d'Empis et Mazères, et tout Paris a voulu le voir dans le *Possédé*, la plus jolie comédie de M. d'Epagny.

MARIUS. Voilà l'un des exemples les plus frappans du mauvais système qui régit MM. les sociétaires du Théâtre-Français, ce système absurde et injuste, aussi désastreux pour la prospérité financière du théâtre que pour les progrès de l'art. Peu d'artistes ont eu, comme Marius, le bonheur et le talent de rester après leurs débuts à la hauteur où la renommée les avait placés auparavant. Un organe magnifique, un physique remarquablement tragique, l'ont fait distinguer parmi cette foule d'acteurs que chaque année voit passer inaperçue sur les planches de notre premier théâtre (j'entends premier par ordre d'affiches, et aussi d'années peut-être); Marius a créé avec talent, dans le *Marino Falièro* de Casimir De la Vigne, un rôle important; et pourtant Marius se repose ou joue les rôles de *Lajeunesse* du Barbier, de *Doublemain* des *Noces de Figaro*, et quelques autres *ejusdem farinæ*. Ainsi le veut le bon plaisir de ces messieurs de la société, qui craignent le talent d'un nouvel arrivant. Ces gens-là pourtant sont payés pour conserver *les bonnes doctrines*.

MENJAUD. Long-temps cet acteur fut inconnu dans la rue de Richelieu ; cependant il possède une grande partie des qualités qui font un bon amoureux : de la chaleur, de l'intelligence, une jolie tournure, avec cela il devait nécessairement triompher de l'espèce de prévention qui s'attachait à lui au commencement de sa carrière dramatique ; et aujourd'hui c'est un de nos meilleurs amoureux. Le rôle de *Malherbe*, qu'il a créé dernièrement dans la *Famille de Lusigny*, lui a fait beaucoup d'honneur.

Menjaud a le grand défaut d'être en scène guindé, mal à l'aise, comme si les entournures de ses habits le forçaient à avoir les bras arrondis. Il manque enfin d'originalité. Manjaud est un parfait honnête homme, dont nous pourrions citer plus d'un trait de bienfaisance et de bonté.

MENJAUD (Mme). Le talent et la réputation de cette actrice sont une preuve que quelquefois au moins un zèle infatigable et des études laborieuses peuvent venir à bout de triompher de l'indifférence du public. Madame Menjaud est aujourd'hui une de nos bonnes jeunes premières ; elle excelle dans les ingénues. Madame Menjaud a le malheur d'avoir trente-cinq ans et un nez vraiment prodigieux, qui fait projeter une ombre dont elle a souvent peur. Malgré ce désavantage, que cette comédienne sait bien vite faire oublier par sa rare intelligence, son jeu spirituel et la profondeur de ses intentions, elle est devenue une des favorites des vrais connaisseurs et du public sans coterie, et chaque jour la fait monter plus haut encore dans l'estime de ceux qui suivent avec intérêt les progrès qu'elle ne doit qu'à elle-même.

MIRECOURT. Jeune, joli garçon, de l'élégance dans la tournure, un peu d'intelligence ; voilà M. Mirecourt qui minaude, qui se rit à lui-même, qui s'*adonise*, comme dirait Odry ; M. Mirecourt est nouvellement débarqué, arrivant de je ne sais où, sur la scène de la rue Richelieu. Nous croyons qu'il s'est trompé de route. Le théâtre de la rue de Chartres ou celui du boulevart Bonne-Nouvelle lui convenait mieux. Il eût bien fait d'y aller frapper ; mais il en est temps encore ; c'est un avis que nous donnons à M. Mirecourt, s'il a de la voix ; en le faisant, peut-être il nous sera un jour redevable d'une jolie réputation.

PARADOL (Mme) a été chanteuse à l'Opéra, on s'en aperçoit encore à son accent. Ses débuts au Théâtre-Français ont eu une espèce de succès. Madame Paradol est une belle et superbe reine tragique ; vous avez bien devant les yeux Médée, Clytemnestre, Phèdre et Athalie, quant au physique. Pour ce qui est de l'ame, de l'expression, de la sensibilité et de l'intelligence de ces rôles, c'est une autre affaire. Madame Paradol s'occupe bien de cela : elle est belle. Ces quelques dispositions qu'elle montra à ses premiers pas dans la carrière tragique, que sont-elles devenues, ou, pour mieux dire, d'où vient qu'elles restent dans un *statu quo* désespérant ? Madame Paradol y prend peu garde ; il s'agit bien de talent, ma foi : elle est belle !

L'avenir de cette actrice est perdu complètement : loin d'étudier un peu pour rendre quelques services au drame moderne, elle ne sort pas de la vieille tragédie, et Dieu sait et nous aussi, comme le règne de la tragédie est passé, même au Théâtre-Français, où on joue devant les banquettes les chef-d'œuvres de Racine, de Voltaire, voire même de

Corneille. Madame Paradol a trente-deux ans, et ne paraît qu'à de rares intervalles. Que la tombe de la retraite lui soit légère !

PERRIER a long-temps joué la comédie en province; on nous a même assuré qu'il y a chanté l'opéra-comique avec quelque succès; nous n'en croyons rien. Assez bien reçu dans les villes de France qu'il a parcourues, il crut devoir se rapprocher de Paris, et, pour cela, vint débuter à l'Odéon. Ses succès ne firent pas grand bruit dans la capitale; cependant quelques journaux assurèrent qu'il était fort bien dans une petite comédie de Wafflard et Fulgence, le *Célibataire et l'Homme marié*, et quelques personnes se décidèrent à faire le voyage. En effet, Perrier était à sa place dans ce joli ouvrage, et le rôle qu'il créa fut, et est encore, un de ceux qui lui font le plus d'honneur. Au Théâtre-Français, cet acteur joue un peu de tout, et sans être ni mauvais ni bon, il s'acquitte de son affaire comme un employé de la sienne, c'est-à-dire qu'il fait juste ce que l'on attend de lui. Et cependant, si Perrier avait travaillé, il eût sans doute été plus loin, car il possède de véritables qualités : il a de la chaleur et une grande habitude des planches; nous lui croyons même de l'intelligence, mais la grâce lui manque totalement; puis à sa diction pénible et saccadée, et surtout à cette manie de gesticuler sans cesse, de mobiliser sa physionomie à tout propos, et de pirouetter sans raison, le tout pour arriver à un effet qu'il manque presque toujours, on se croit tout à coup transporté de la rue de Richelieu à Quimper ou à Pontoise. Pour tout dire, Perrier est un homme qui n'a pas voulu être artiste.

REGNIER. Nous avons vu les débuts de ce jeune acteur au théâtre du Palais-Royal, où il joua dans les pièces d'ouverture, et dans plusieurs autres. Une tenue distinguée, une diction juste, une grande habitude de la scène, le rendaient alors un sujet précieux, et maintenant encore, sur une scène plus élevée, le jeune Régnier donne de grandes espérances. Régnier sort des troupes hors barrières, des frères Séveste; le voilà à sa véritable place, auprès de sa mère, madame Tousez; espérons qu'il s'y maintiendra dignement, et qu'il ne restera pas au-dessous de l'avenir que les amateurs lui ont prédit à ses débuts.

SAINT-AULAIRE. Encore un des appuis du vieux genre; il est vrai de dire que froid et roide comme il est, M. Saint-Aulaire ne pourrait pas en sortir : il est confiné par la nécessité. Il est vraiment dommage que chez cet acteur l'exécution reste si au-dessous de la science de l'art du comédien; il en connaît toutes les finesses, toutes les routines; c'est un des meilleurs professeurs de Paris. Allons, chaud, chaud, M. Saint-Aulaire, évertuez-vous un peu; modulez, si vous pouvez, les sons de votre voix grave et sonore, que votre physionomie régulière prenne un peu cette mobilité dont elle manque; passionnez-vous quelquefois, enfin, ne fût-ce que trois jours sur sept, et vous surpasserez M. Desmousseaux.

SAMSON. Il était fort bien placé à l'Odéon : les jolies comédies de Wafflard et Fulgence lui ont été d'un grand secours pour sa réputation. Les rôles comiques de ces compositions sont toujours spirituels, mais un peu froids, et

Samson, qui est un garçon de beaucoup d'esprit, mais qui manque entièrement de chaleur, se trouvait tout-à-fait dans sa sphère. Un défaut insupportable chez cet acteur, mais dont nous ne lui ferons pas un crime, parce qu'il est indépendant de sa volonté, et que l'étude ne le ferait pas disparaître, c'est ce ton nazillard qui, dans certains rôles, semble lui faire prendre les choses à contre-sens, et qui, presque toujours l'empêche de nuancer son jeu. Arrivé aux Français, Samson n'y fit rien. La rivalité de ses camarades et le choix des auteurs mirent sans cesse obstacle à ce qu'il abordât quelques rôles importans. Cette situation d'un artiste qui n'est pas sans mérite, le dégoûta de sa nouvelle société, et il résolut de chercher fortune ailleurs. Le théâtre du Palais-Royal lui ouvrit ses portes; il n'avait qu'un saut à faire; il le fit. Là, il créa plusieurs rôles avec distinction; ainsi il n'a pas peu contribué aux succès du *Philtre*, de *Rabelais*, et de quelques autres jolis vaudevilles; mais la Comédie-Française, jalouse de ses triomphes, cita Samson devant les tribunaux comme réfractaire, et notre comique fut condamné à rentrer à la rue de Richelieu, et à payer un dédit à l'un et à l'autre théâtres. Avec les dettes dont il est déjà chargé, ce pauvre diable ne doit pas toucher ses appointemens dans toute leur intégrité.

La *Belle-Mère et le Gendre* est une jolie petite composition que nous devons à l'esprit de Samson. En somme, c'est un acteur intelligent et dont on pourrait tirer un parti avantageux, si l'on savait le placer convenablement.

THÉNARD (Mlle) est sœur du Thénard de l'Odéon et des Nouveautés, connu vulgairement sous le nom de *Coco*. Mlle Thénard joue les soubrettes. Comment? allez le demander à mademoiselle Dupont, qui est très-satisfaite du talent

de sa camarade ; quant à nous, nous sommes polis avant tout.

TOUSEZ (Mme) est aux Français depuis long-temps, et son ambition est loin d'avoir augmenté avec les années ; elle s'est toujours bornée à l'emploi des confidentes de tragédie, qu'elle remplit à la satisfaction générale, et à celui des duègnes comiques, qu'elle joue de manière à satisfaire les plus difficiles. Madame Tousez serait remarquée si elle n'avait pour chef d'emploi madame Desmousseaux.

VALMONZEY (Mlle). De la beauté, une taille majestueuse, des bras magnifiques, une voix harmonieuse, une diction pure, d'heureuses dispositions pour l'art tragique, telle était l'organisation de mademoiselle Valmonzey, quand elle fit ses premiers débuts à la Comédie-Française ; aussi, fut-elle bien accueillie du public et fort mal des puissances du lieu. La reine en eut la migraine pendant huit jours, et toutes les dames d'honneur en pleurèrent de rage. L'intrigue et la cabale s'en mêlèrent ; peu s'en fallut que la guerre civile ne s'allumât au sein de la république de la rue de Richelieu. Les mortifications et les dégoûts de toute espèce furent prodigués à la nouvelle venue. Elle parlait mal, elle avait les bras gros, les pieds trop longs, la démarche embarrassée, la tournure gauche, enfin c'était Vénus apparaissant dans l'Olympe, et vous savez ce qu'en pensèrent les déesses ? La jalousie que montrèrent ses rivales est peut-être la meilleure preuve du talent de mademoiselle Valmonzey. Un seul sociétaire eut le courage de la défendre, c'était Talma. Il fallut néanmoins céder à l'orage et quitter l'Empyrée. Mademoiselle Valmonzey

s'exila en province, où elle obtint les plus éclatans succès; mais, malheureusement, elle se négligea. Trop supérieure à ceux qui l'entouraient pour s'apercevoir de ses défauts, elle ne trouva pas dans une heureuse rivalité cette ardeur si nécessaire au développement du talent. Talma l'affectionnait beaucoup. Il avait reconnu en elle toutes les qualités qui distinguent l'artiste tragique, et qu'il possédait à un degré si éminent; il se fit accompagner plusieurs fois par elle dans les visites annuelles qu'il rendait à la province, particulièrement à Rouen. Elle le seconda dignement, et parmi les couronnes qu'il recueillit, il se trouva quelques roses justement destinées à la tragédienne. Il faut enfin que justice se fasse, quand même! Les sociétaires finirent par la rappeler, et la capitale, que cette petite guerre de coulisses avait privée de son talent, put enfin la juger. Elle justifia les espérances qu'elle avait fait concevoir au public, et les craintes qu'elle avait données à ses rivales. Le talent qu'elle a déployé dans *Catherine de Suède* et dans *Françoise de Rumini*, a marqué sa place parmi nos meilleures tragédiennes.

Opéra-Comique.

—

DIRECTEUR.

Je vois des gens qui s'effarouchent des obstacles; je crois que ceux qui savent les affronter et les vaincre, sont comme les gens qui ont de grands bras, ils atteignent plus loin.

Montesquieu.

LAURENT (Émile). Dans sa jeunesse, M. Laurent étudia la médecine avec l'espoir de pratiquer un jour le bel art des Bichat et des Dubois. Les évènemens s'opposèrent à ses désirs, et la carrière des armes qu'il fut obligé d'embrasser, donna tout à coup une nouvelle direction à ses idées. A seize ans il avait endossé l'uniforme des braves, et la lance au poing, manœuvrait dans le Champ-de-Mars avec son escadron. Homme de cœur, il sut se plier aux circonstances, et fit plusieurs campagnes sous l'empire; le grade d'officier fut la digne récompense de son courage et de son mérite militaire. Rentré dans l'ordre civil, il épousa une jeune personne d'origine anglaise, et se fixa dans la Grande-Bretagne, où il ne s'occupa plus que d'objets d'art. Co-proprié-

taire du journal anglais *Galigliani's*, il mit tous ses soins à faire réussir cette entreprise, et fut assez heureux pour n'avoir à regretter ni ses peines, ni ses travaux. Plus tard, il prit à Londres la direction du Théâtre-italien, puis eut l'heureuse idée d'ouvrir dans cette ville un théâtre français, sur lequel brillèrent à la fois Armand des Français et notre grande comédienne, mademoiselle Mars. C'est à lui que nous devons à Paris la présence des acteurs anglais et allemands : le Théâtre-Italien, qu'il a dirigé avec tant de succès, a été augmenté par ses soins de plusieurs artistes distingués, parmi lesquels nous citerons madame Malibran. Homme d'esprit, de goût et persévérant dans ses entreprises, M. Laurent n'abandonne jamais un projet sans le pousser à bout, sans en tirer tous les avantages possibles; plus l'entreprise est difficile, plus il y apporte de soins et d'activité, et s'il ne réussit pas, il est plus que douteux qu'un autre à sa place eût mieux fait. La triste situation des affaires de l'Opéra-Comique, la chûte si pressée des différens directeurs qui se sont succédés, ne l'ont point effrayé : il a pris hardiment les rènes de cette administration, et quoique courbé sous les charges qui l'accablaient, il a marché d'un pied ferme dans une voie déjà meilleure; son avènement a été signalé par plusieurs succès. Mais le ministère, qui lui avait promis des secours pécuniaires, et qui n'a pas tenu sa promesse; mais des évènemens contre lesquels toute entreprise de ce genre échouerait, l'ont obligé à abandonner la direction de ce malheureux théâtre, après toutefois avoir perdu, durant sa gestion, 40,000 fr. à peu près.

On assure que le ministre de l'intérieur, pour dédommager M. Laurent de cette perte, vient de lui accorder le privilége d'ouvrir un théâtre champêtre à Tivoli.

—

ARTISTES.

ALFRED. C'est un de ces honnêtes comédiens dont le public ignore même le nom. Or, comme notre livre est spécialement destiné à révéler l'existence théâtrale de tous les artistes de la capitale, nous nous faisons un devoir d'apprendre à nos lecteurs que M. Alfred fait partie de la troupe chantante de l'Opéra-Comique. Bien mieux, et qu'on ne prenne pas ceci pour une plaisanterie, nous l'avons vu et entendu dans le *Grand prix ;* il a même abordé le rôle de *Colin* dans le *Nouveau Seigneur*, et s'est tiré de là comme un jeune homme qui sort du Conservatoire, c'est-à-dire qui ne sait rien, et n'a d'autre avantage que d'avoir appris comment il faut s'y prendre pour travailler. Que M. Alfred se mette donc à l'ouvrage, et dans quelques années, nous aimons à croire qu'il saura quelque chose.

BOULLARD débuta sur le théâtre de Rouen, où il obtint beaucoup de succès. Sa réputation parvint jusqu'aux oreilles de M. Sauvage, alors directeur de l'Odéon, qui le fit venir à Paris, et l'engagea. Sans faire sensation au faubourg Saint-Germain, Boullard fut entendu avec plaisir, et dès que l'Opéra fut exilé de l'Odéon, il passa à Feydeau. Le rôle de *Gaveston de la Dame blanche*, qu'il créa avec distinction, le fit remarquer du public. C'est un chanteur qui ne manque ni de moyens, ni d'intelligence; s'il voulait s'appliquer à rectifier quelques notes un peu rudes dans sa voix, qui d'ailleurs a de la flexibilité et de l'étendue, il occuperait dans l'emploi des basses une place fort distinguée. La manière ferme et chaleureuse avec laquelle il a attaqué ses rôles dans le *Livre de l'Ermite* et *Jean de Pa-*

ris, a prouvé qu'il y avait de l'étoffe chez cet artiste. Négligé pendant quelque temps par les auteurs ordinaires de l'Opéra-Comique, il paraît avoir voulu leur prouver qu'il méritait quelqu'attention. C'est un amour-propre bien placé, c'est se venger d'une injustice en véritable artiste.

L'épouse de Boullard parcourt la même carrière que lui. Inconnue encore à Paris, elle a fait ses premières armes en province, et n'est pas, dit-on, sans talent. Espérons qu'un jour le même théâtre réunira les deux époux ; car, à la place de Boullard, je ne sais pas trop si la pensée de savoir que ma femme joue la comédie à quarante ou cinquante lieues loin de moi, et par conséquent exposée chaque jour à mille séductions, me sourirait beaucoup, surtout si ma femme était jolie, comme on dit être celle de cet artiste.

On a prétendu que Boullard était homme d'esprit, nous ne lui contesterons pas cette qualité : l'esprit aujourd'hui court les rues ; mais on ajoute qu'il est auteur de plusieurs drames fort remarquables, et reçus à différens théâtres; on cite, entre autres, un *Faust* et une *Marie-Stuart*. Qu'il ait travaillé sur ces sujets, rien de mieux, il est libre d'employer ses loisirs comme bon lui semble; mais qu'un théâtre les ait acceptés, nous nions le fait.

BOULANGER (Mme) débuta en 1811, et obtint du public l'accueil le plus favorable. Depuis les succès obtenus par madame Saint-Aubin, on n'avait pas vu la foule se porter avec plus d'empressement aux portes de Feydeau. Son nom fit long-temps recette ; aussi pas un opéra comique n'était monté dans ce temps-là sans que madame Boulanger n'y eût un rôle important; c'est qu'alors le chant n'était pas le même qu'aujourd'hui ; car, pour nous, elle n'est qu'une

excellente comédienne, et rien de plus. Mais s'il ne s'agit que de chanter quelques ariettes ou une partie de duo écrite sans prétention, elle s'en tire toujours fort agréablement, car elle est loin de manquer de goût; et quoiqu'elle ne soit regardée que comme une cantatrice du second ordre, elle n'en est pas moins indispensable à l'Opéra-Comique. Otez madame Boulanger, et une grande partie des jolies pièces de l'ancien répertoire rentre dans les cartons; c'est une soubrette si piquante et si vive! il y a dans sa physionomie quelque chose de si gracieux et de si malin!

Au théâtre, elle est connue sous le nom de *mère* Boulanger, comme à la porte Saint-Martin, les camarades de madame Saint-Amand ne l'appellent jamais que *mère Saint-Amand*. Ce n'est pas, comme ont voulu le faire croire quelques vipères de coulisses, parce que madame Boulanger affecte des airs de jeunesse ou de mépris pour le talent de ses jeunes rivales; au contraire, c'est une excellente camarade, et le titre de *mère* Boulanger, qu'elle se plaît à répéter elle-même, est bien moins, de la part de ceux qui le lui ont donné, une marque de sarcasme, qu'une preuve d'attachement et de familiarité.

Madame Boulanger est sœur de mademoiselle Alignez, aujourd'hui madame Frédéric Lemaître, que nous avons vue, il y a quelques années, paraître avec assez de succès sur le théâtre de l'Ambigu-Comique.

BELNIE est resté long-temps ignoré dans la foule des choristes de Feydeau, d'où il est sorti pour paraître au Gymnase. De là, comme tous les acteurs qui ne débutent pas heureusement à Paris, il est allé faire un petit séjour en province pour prendre vis-à-vis d'un public moins imposant l'éloquence, l'aplomb qui lui manquait, et qu'il a depuis

changé en une aisance et une familiarité dignes d'un bon comédien. A son retour des départemens, il revint à son berceau et se montra dans quelques bouts de rôles dont il s'acquitta avec intelligence. Aujourd'hui Belnie, sans avoir le droit d'aspirer au titre d'homme de talent, passe pour un comédien agréable. Comme chanteur, quoiqu'il soit jeune encore, nous doutons qu'il s'élève jamais au-delà du médiocre. Il est, dit-on, Grec d'origine, et a porté les armes avant de faire partie des chœurs de notre Opéra-Comique.

BULTEL, jeune actrice sortie des chœurs. Elle est jolie et fait preuve de bonne volonté. Ses débuts ont été heureux, et les encouragemens qu'elle a reçus du public doivent l'engager à s'occuper sérieusement de son art. Sa voix, quoique faible, est pleine de fraîcheur et de charme, et elle la dirige quelquefois avec goût ; mais comme comédienne, elle a beaucoup à faire : ses gestes sont gauches, sa démarche est gênée, et elle manque totalement de cette aisance, de cet abandon gracieux et décent qui distinguent nos bonnes actrices. Heureusement, avec de l'étude, cela s'apprend, et il n'y a rien encore de désespéré. Qu'elle prenne leçon de madame Pradher, c'est un excellent modèle à suivre ; qu'elle travaille donc, car nous serions désespérés de voir s'évanouir l'avenir de cette jeune personne, qui promet à l'Opéra-Comique un sujet distingué.

CHOLLET. Qui ne connaît Chollet ? Tous les amateurs de musique ont voulu l'entendre. Il possède une voix délicieuse, mais cela ne suffit pas toujours pour se faire une réputation, et Chollet chanterait peut-être encore dans les chœurs de l'Opéra, si quelque aimable protectrice n'eût deviné les brillantes qualités qu'il possédait. A quoi tiennent

cependant les destinées d'un *grand homme !* Chollet lui-même ne se doutait peut-être pas du sort qui l'attendait quand mademoiselle Wenzel, qu'il aima beaucoup, s'avisa de le tirer de son obscurité. C'est souvent par les femmes que l'on avance dans le monde, et notre chanteur sut profiter des bonnes dispositions de sa protectrice. Sous les auspices de son aimable mentor, il se mit en campagne, et, nouveau *Frontin*, fit pendant long-temps les délices des petites provinces. Enfin, il arriva à Bruxelles, séjour de toutes les célébrités du second ordre, et ce fut alors qu'il commença à se faire connaître. Mais qui le croirait? se sentant assez fort pour voler de ses propres ailes, il abandonna celle qui l'avait pour ainsi dire élevé et qui avait pourvu avec bonté aux frais de son éducation musicale. A la vérité, la protectrice avait elle-même un protecteur, mais qu'importe? ce qu'elle faisait pour Chollet n'en était pas moins pour cela une preuve d'amour assez puissante pour mériter quelque reconnaissance. L'ingrat fit ce qu'un artiste devait bien moins faire que tout autre homme, il se maria avec une comédienne qu'il avait rencontrée dans ses voyages; aussi il ne tarda pas à se repentir de son inconstance; mais la sottise était faite, il n'y avait plus à s'en dédire, et puis il y a tant d'honnêtes gens.... Enfin, disons-le à sa louange, il eut le bon esprit de se taire, persuadé, comme le bon Lafontaine, que quand on le sait, c'est peu de chose; quand on l'ignore, ce n'est rien. *Chacun de son côté;* c'est l'histoire de bien des gens. Chollet comprit l'adage et le mit en pratique. Alors il recommença à chanter de plus belle, et se consola avec Plutus des rigueurs de l'hymen. Le dépit, peut-être aussi la reconnaissance, le ramenèrent plus tard vers la bonne protectrice à laquelle il devait tant; mais elle aussi s'était vengée de l'inconstance de son élève. Une femme jolie et spirituelle, et surtout une femme outragée, résiste si diffici-

lement aux consolations! Mademoiselle Wenzel aimait donc à son tour, et, dit la chronique, elle ne put offrir à son protégé repentant que de l'amitié à la place de l'amour qu'il avait dédaigné.

Madame Chollet a donné le jour à une très-jolie demoiselle, qui doit, dit-on, bientôt débuter sur quelque théâtre chantant de Paris. Elle est l'élève de son père et de mademoiselle Prévost. C'est d'un heureux augure pour la jeune débutante.

Enfin, aujourd'hui Chollet trouve auprès de mademoiselle Prévost l'oubli de toutes les tribulations d'un mariage antipathique et discordant, et partage avec elle les suffrages des connaisseurs et les applaudissemens unanimes d'un public qu'il enchante.

CAMOIN (Mlle). C'est en province qu'elle a fait son noviciat sous les auspices de son père et de sa mère, que nous avons vus long-temps à l'Odéon. Mais qu'apprend-on en province? Rien ou fort peu de chose. Mademoiselle Camoin, douée d'une assez jolie voix, parvint à se faire une réputation... de province. Enfin, chargée de lauriers et d'amour-propre, elle vint à Paris, mais il fallut bien rabattre de ses hautes prétentions: le petit phœnix se trouvait entièrement éclipsé, et il lui fallait, pour devenir chanteuse, apprendre d'abord à chanter et quitter ensuite ses habitudes de mauvais goût qu'on applaudissait dans les départemens avec une sorte d'enthousiasme. Mademoiselle Camoin sentit enfin ce qu'elle valait, mais pour cela ne perdit pas courage; elle s'appliqua à l'étude avec ardeur; à force de travail elle parvint à assouplir et diriger sa jolie voix, et bientôt ses heureux efforts la mirent en état de paraître sur un théâtre de la capitale. A cette époque, le directeur des Nou-

veautés, pour prolonger l'agonie de son malheureux théâtre, faisait des efforts incroyables pour rivaliser avec l'Opéra-Comique. Damoreau était engagé dans la nouvelle troupe, et le talent naissant dont mademoiselle Camoin avait déjà donné des preuves, déterminèrent le directeur de cette nouvelle entreprise à l'engager, et le succès qu'obtint dans le commencement cette tentative désespérée, fit un moment trembler l'administration, déja bien pauvre, du théâtre de l'Opéra-Comique. Mademoiselle Camoin chanta d'abord dans le *Barbier de Séville* castilblasé, et s'y fit applaudir. Les *Sybarites de Florence* furent pour elle une nouvelle occasion de se faire connaître avantageusement, et dès-lors on put croire qu'elle réaliserait les espérances qu'elle avait fait concevoir. A la chûte des Nouveautés, mademoiselle Camoin fut obligée d'aller chercher fortune ailleurs. Le travail assidu auquel elle s'était livrée, sa jolie voix et ses succès, lui donnèrent le droit de se présenter à la salle Ventadour, où elle fut acceptée. Ses débuts dans la *Dame blanche* ont prouvé qu'elle pouvait y tenir sa place fort convenablement, mais en même temps, qu'elle avait encore beaucoup à faire pour devenir comédienne.

On peut prévoir un bel avenir pour cette jeune artiste, si elle veut continuer le cours de ses études. On la dit fort sage, et c'est un mérite au théâtre.

CLARA-MARGUERON (Mme). Il y a souvent, quoi qu'on en dise, de fort jolies choses en province. C'est une mine dont la capitale exploite les richesses à son profit : témoin madame Clara-Margueron. Pendant long-temps elle a fait l'admiration des *dilettanti* des petites villes, et il faut savoir gré à ces messieurs de leur bon goût. Douée d'une jolie figure et d'une voix douce et flexible, cette chanteuse

avait des droits incontestables aux suffrages de ses admirateurs. C'est dans le cours de ses voyages que mademoiselle Margueron a rencontré M. Clara, devenu en légitime lien son mentor, ou, pour mieux dire, son gardien. Malheur à l'étourdi qui, séduit par les beaux yeux de la dame, chercherait à lui glisser un mot d'amour? l'Argus est là, toujours là, prêt à défendre ou à venger l'honneur de sa belle, comme si les belles ne savaient pas bien se défendre ou s'attendrir quand même!...

Madame Clara-Margueron, poussée par une juste ambition, est enfin arrivée à Paris avec ses couronnes de province et son jaloux. Malgré ses défauts, car elle en a, malgré ses éclats de voix à effets et sa méthode tant soit peu défectueuse, elle a débuté avec succès à l'Opéra-Comique par le rôle de *Camille* de *Zampa*, et l'accueil flatteur qu'elle a reçu a dû lui prouver que l'on appréciait les avantages dont la nature l'a pourvue. C'est de son travail que dépend maintenant son avenir; qu'elle embrasse donc sérieusement son art, et nous lui promettons qu'elle trouvera toujours le public disposé à tenir compte de ses efforts.

DESVIGNES (Mlle) a la prétention de remplacer madame Lemonnier, qui, comme on sait, était assez mauvaise chanteuse, mais qui du moins jouait la comédie fort agréablement. Celle qui aspire à sa succession est à peu près de même force pour la partie du chant; nous la croyons même un degré au-dessous. Comme comédienne, elle est d'une belle nullité. On nous a dit qu'à Lyon, dont elle arrive, elle avait obtenu quelque succès. Pourquoi pas? Il y a troupe et troupe, et celle qui était alors à Lyon devait être très-remarquable.

ERNEST. Fils d'un musicien de l'Opéra-Comique, ce jeune homme reçut de son père les premiers principes de son éducation musicale. Il entra au Conservatoire, dont il sortit pour débuter à la rue Ventadour, où il fut engagé et où il tient aujourd'hui l'emploi des *Frontin*. Son apparition sur cette scène lyrique fut à peine remarquée. Quoique M. Ernest soit un assez joli garçon, et que sa petite voix ne manque pas de justesse et d'une sorte de fraîcheur, cet acteur ne s'élèvera guère plus haut qu'il ne s'est placé dès le jour de ses débuts. Un amour-propre démesuré qui le rend rebelle à tous sages conseils, et insensible aux traits d'une critique éclairée, s'opposera toujours au développement de ses moyens, qui d'ailleurs ne sont pas assez larges pour jamais exciter les regrets des amateurs. Du reste, M. Ernest prétend qu'il chante et joue bien plus pour sa satisfaction personnelle que pour celle du public. Nous le croyons aisément, car il a toujours l'air fort content de lui ; il s'admire, il s'écoute chanter, et pendant ce temps, les causeries vont leur train dans les loges, et le parterre se permet parfois le petit coup de sifflet : il est si impoli, si mal élevé, le parterre !

FERRAND (Mlle). Jeune élève du Conservatoire, qui possède une assez jolie voix, mais qui manque totalement de tenue, nous dirions presque de décence ; ce qui tient sans doute à la longue habitude que cette demoiselle a eue de courir les coulisses du théâtre avant de débuter. Cependant elle n'est pas sans moyens, et avec du travail elle parviendra sans doute à remplacer mademoiselle Éléonore Colon, qu'elle est encore loin de valoir. Il y a de par le monde littéraire un grand jeune homme qui passe pour l'un de ses admirateurs. Selon lui, mademoiselle Ferrand est jeune et jolie ; nous

partageons volontiers son opinion sur ce point : mais il ajoute que c'est un des sujets les plus remarquables de notre Opéra-Comique, et qu'il y a vingt fois plus d'avenir chez elle qu'il n'y a encore d'acquis chez mademoiselle Prévost. O amour! que de bêtises tu nous fais dire!

FÉRÉOL eut l'intention d'embrasser la carrière des armes, et s'attacha pour cet effet à l'école de Saint-Cyr, dont il fut élève distingué. L'armée doit regretter en lui un bel officier; mais la partie civile de la population, et nous en faisons partie, le félicite d'avoir abandonné cette pensée de jeune homme pour se livrer aux arts, dans lesquels il se distingue aujourd'hui d'une manière fort avantageuse. Marié à la fille de Batiste cadet, il a dû mettre plus d'une fois à profit les conseils de son beau-père; il a peu de voix, mais il s'en sert avec goût. Sa réputation au théâtre tient moins à son chant qu'à la manière originale avec laquelle il compose un rôle; il est souvent d'un comique parfait, et nous citerons ici plusieurs ouvrages dans lesquels il excelle, les *Rendez-Vous bourgeois*, par exemple, *Fiorella*, *Fra-Diavolo*, et quelques autres. Féréol ne se contente pas des applaudissemens du public, il a, comme on dit, plusieurs cordes à son arc. Il manie le pinceau, et son talent dans ce genre égale presque son mérite de comédien. Nous avons à l'exposition quelques petits tableaux de genre que beaucoup de nos meilleurs artistes ne désavoueraient pas.

Ses co-habitans aux Batignolles, en souvenir de ses premières études militaires, l'ont nommé officier de la garde nationale; et, le croirait-on? Féréol n'en est pas plus fier pour cela : il se promène à pied dans la foule comme un simple particulier, étudie et cultive ses arts chéris comme au-

paravant, et n'endosse son brillant uniforme que les jours seulement où le service l'appelle au poste.

FARGUEIL a débuté à la Porte-Saint-Martin, et de là est passé aux Variétés, où il a été accueilli par une grêle de sifflets. Néanmoins il y avait chez Fargueil, au milieu de tout son mauvais goût et de sa diction lâche et nazillarde, quelques étincelles de talent. Il eut le bon esprit de prendre les sifflets du public pour de justes avertissemens, se défit insensiblement d'une partie de ses défauts, cultiva avec soin les qualités qu'il s'était reconnues, et finit par devenir comédien. Il s'engagea, on ne sait trop pourquoi, à l'Opéra-Comique; car il nous semble que pour faire partie de ce théâtre, il n'est pas sans nécessité de savoir chanter, et Fargueil est bien le plus détestable chanteur que nous connaissions. Quand le théâtre des Variétés a voulu essayer de l'opéra comique, pourquoi Fargueil ne s'est-il pas mêlé à cette troupe? il était de force à rivaliser avec les premiers rôles. L'insensé! il a préféré rester à Feydeau! il eût pourtant été bien flatteur pour lui de s'entendre dire : « Ah! Monsieur est artiste des Nouveautés! très-bien, je vous fais mon compliment sincère sur la stoïque impassibilité avec laquelle vous supportez le sifflet; on n'a pas, en vérité, plus de courage : effet de l'habitude, n'est-ce pas? » et autres galanteries de même agrément.

Aujourd'hui Fargueil, qui a beaucoup travaillé, est vu avec plaisir; il ne s'élèvera jamais au pemier rang, mais il tiendra long-temps sa place de comédien *ordinaire*... du roi et d'artiste plein de zèle, et non sans intelligence. Le rôle du *Dilettanti d'Avignon* lui fait honneur.

GÉNOT. En vérité, il y a des gens bien singuliers, et

M. Génot en est du nombre. Il est marié à madame Génot du Gymnase, qui est bien la femme du monde la plus sage. Eh bien! son tyrannique époux l'observe, l'épie, la surveille avec une attention... On dirait qu'il ne sera content que lorsqu'ennuyée de se voir ainsi victime de faux soupçons, sa femme prendra un jour la ferme résolution... Vraiment, c'est qu'il le mérite, et à la place de madame Génot, ma foi, je crois que je lui aurais déjà fait payer sa sévérité conjugale, d'autant plus que le rigide prêcheur des lois matrimoniales se permet, dit-on, très-facilement certains écarts... mais nous avons promis d'être discrets!

Le nom de M. Génot est passé en proverbe au théâtre: on dit nul comme Génot; et cependant cet acteur est presque indispensable à l'Opéra-Comique; soit dit pour souvenir, il exerce l'emploi de deuxième chef de chant; il est indispensable, disons-nous, en ce qu'il est doué d'une mémoire prodigieuse; il apprend un rôle, quel qu'il soit, dans le court espace de vingt-quatre heures; aussi c'est le double de toute la troupe. Il a une excellente méthode, et cependant il chante à faire pouffer de rire. Comme comédien, il est unique; il aime à raconter ses voyages en Russie, en Écosse, en Italie... car il tient beaucoup à ce que l'on sache qu'il a déchanté dans les quatre parties du monde.

HENRY. Sorti des chœurs de l'Opéra-Comique, il tient aujourd'hui à ce théâtre l'emploi des basses-tailles, et n'est pas vu sans plaisir, quoique sa voix rude et sauvage manque parfois d'harmonie et d'accord. Il a l'habitude de la scène, et joue généralement avec assez d'intelligence; sa physionomie a quelque chose d'ignoble et de repoussant; on dirait que M. Henry est dévoré de chagrin et d'ennui. Sombre et inquiet, il doit rouler depuis long-temps quelques pensées

sinistres, ou plutôt nous le croyons rongé de remords; et en cela, nous le félicitons : car on n'a pas une femme légitime et un enfant issu de mariage, sans éprouver quelque chose de poignant, au sortir des bras d'une figurante qui nous a séduit, et dont notre esprit n'est pas assez fort pour se débarrasser. S'il n'agit pas convenablement, M. Henry paraît du moins sentir en honnête homme.

JULIET. C'est le fils du vieux Juliet, ancien sociétaire du théâtre Feydeau. Malheureusement il n'a pas hérité du talent du son père. Il a tenu pendant quelque temps l'emploi des *Trials* à Bruxelles, qu'il n'aurait pas dû quitter, puisqu'il y était supporté. Il a débuté deux fois à Paris, deux fois il a eu à se plaindre du public. Cependant, par considération pour son père, sans doute, l'Opéra-Comique se l'est attaché. Il double Fargueil, mais quelle doublure, bon Dieu ! Froid, maniéré, commun et prétentieusement ridicule, tel est Juliet.

LÉONIE MANTEAU (Mlle). Fille d'une choriste de l'Opéra-Comique, elle a commencé par tenir l'emploi de sa mère, qu'elle exerçait aux Variétés. Protégée par dix hommes de lettres et autant de musiciens, elle a reçu des leçons dont elle a su profiter, et est sortie un beau jour de son misérable emploi pour monter tout à coup au rang d'actrice. Le théâtre des Variétés nous l'a montrée dans le rôle d'*Agathe* des *Enragés*, qu'elle a chanté à merveille. Nous ne savons pourquoi elle ne s'est pas fixée sur cette scène qui convenait parfaitement à ses moyens, et sur laquelle elle semblait appelée

à obtenir de véritables succès. Aux Nouveautés, où elle a passé quelque temps, elle s'est encore trouvée entourée de nombreux protecteurs qui l'ont poussée de leur mieux; mais elle avait l'ambition de se montrer avec gloire sur le théâtre même où sa mère avait vécu obscure et ignorée. Mlle Léonie Manteau résolut donc de tenter l'épreuve d'un début à l'Opéra-Comique; elle se présenta hardiment, et eut le bonheur de réussir. Le rôle de *Babet* du *Nouveau Seigneur*, fut celui qu'elle choisit pour ce début. C'est dommage que cette jeune chanteuse ne soit pas du tout comédienne, car sa voix est fraîche et bien accentuée, ses modulations sont justes et de bon goût, et si elle voulait consentir à être un peu moins femme de plaisir et un peu plus amoureuse de son art, on pourrait espérer la voir un jour tenir un rang distingué parmi nos bonnes actrices de l'Opéra-Comique.

LOUVET. Pour mémoire.

LESTAGE (Mlle). Jolie petite actrice qui, un beau jour, quitta les chœurs dont elle faisait partie, et s'avisa de chanter juste. Qu'elle travaille, il y a de l'avenir chez elle. Sa sœur Maria.... fait sensation en province. Est-ce qu'il y aurait par la suite, véritable talent dans la famille? Pourquoi pas!

LEMONNIER a commencé sa carrière dramatique aux Jeunes Artistes à Paris, et, à la clôture de ce théâtre, est allé à Rouen prendre l'emploi des Jocrisses dans lequel il fut souvent ridicule, mais jamais plaisant. De là, il s'avisa de jouer les *Colin* à Bruxelles, et ne fut pas plus heureux. Cependant, comme il s'était mis en tête de vivre du théâtre, il changea

d'emploi une troisième fois, et prit les amoureux qu'il n'a pas quitté depuis. M. Regnault, qui voulut bien le prendre sous sa protection, le fit débuter à Paris en 1817. Il fut reçu froidement; mais le théâtre avait besoin d'un amoureux, on l'engagea. Comédien détestable, il n'a jamais compris un rôle de sa vie, et ne s'est fait remarquer que par ses gaucheries et sa fatuité. Il chante à peu près de la même manière qu'il joue, c'est-à-dire sans intelligence et sans goût. On le dit homme à bonnes fortunes; tant mieux, cela prouve du moins qu'il est bon à quelque chose.

Les deux pièces dans lesquelles il est à peu près supportable, sont la *Vieille* et les *Deux Mousquetaires*.

LEMESLE (Mlle) a long-temps parcouru la province; elle fut attachée pendant quelques années au théâtre de Bruxelles, et obtint de véritables succès dans l'emploi des Dugazon et des premières chanteuses. Elle ne craignit pas d'aborder le grand opéra; mais cette tentative ne lui fut pas favorable, elle échoua complètement. Aujourd'hui elle tient bien sa place à l'Opéra-Comique, dans l'emploi des duègnes. On nous a raconté sur son compte certaine petite aventure galante.... Mais alors elle était jeune et, dit-on, fort jolie.... Nous lui conseillons de lire attentivement le chapitre de Brillat-Savarin, sur les causes de l'obésité; elle peut en tirer profit.

MOREAU-SAINTI, le premier sujet de l'Opéra-Comique, du moins à ce qu'il dit, a joué au Gymnase à l'ouverture de ce théâtre; mais son talent n'a pas été apprécié, et comme il tenait à vivre avec des gens capables de le com-

prendre, il quitta Paris pour chercher en province un public digne de lui. Heureusement pour lui, le bruit de sa chûte au Gymnase n'avait pas franchi les barrières; on le reçut comme un élève qui montre quelques dispositions et une certaine envie de bien faire; on l'encouragea. Flatté de ce bon accueil, il étudia quelque peu, et devint moins mauvais; il finit même par se faire une sorte de réputation. Lyon eut le bonheur de le posséder quelque temps, et dès qu'il se crut tout-à-fait oublié à Paris, il voulut tenter un second début. Cette fois il fut plus heureux, et le public parisien rendit enfin justice à son mérite. *Adolphe et Clara*, et *Jean de Paris*, furent les deux pièces auxquelles il dut le succès qu'il attendait.

Malgré la bonne opinion que M. Moreau-Sainti a conçue de lui, et le titre de premier chanteur de l'Opéra-Comique, dont il a l'extrême complaisance de se gratifier, nous nous permettrons de dire ici que cet acteur, qui ne manque pas d'une certaine aisance, qui pourrait parfois passer pour de l'effronterie, possède pourtant ce que l'on appelle du *métier;* mais c'est bien un des plus mauvais chanteurs que nous connaissions, sans méthode, sans goût, sans aucune espèce d'intelligence musicale.

C'est, d'ailleurs, un assez joli homme; on cite plus ses conquêtes que ses succès dramatiques. Pourtant, il a toujours fallu nous tenir à quatre pour ne pas pouffer de rire en le voyant à la ville, promener son lorgnon d'objets en objets, avec une importance, une gravité.... De grâce, M. Moreau-Sainti, ne soyez pas si plaisant, il y a des gens qui seraient capables de se moquer de vous.

M. Moreau-Sainti est le mari d'une actrice du même nom, que nous avons vue à l'Odéon, au Théâtre-Français, puis enfin à l'Opéra-Comique, dans *Térèsa*. Elle possède les

mêmes qualités que son cher époux comme comédienne. C'est une fort belle et fort jolie femme. Elle a cependant la ridicule prétention de remplacer l'inimitable mademoiselle Mars. Son mari seulement est de son opinion.

MARTINET (Mme). Epouse d'un brave et honnête militaire, madame Martinet se destina de bonne heure à suivre la carrière théâtrale. Comme la plupart de nos artistes, elle s'essaya d'abord sur les théâtres de province. Après avoir obtenu de nombreux succès au théâtre de la *Scala*, à Milan, et qu'elle se crut assez sûre d'elle, elle vint à Paris et débuta à l'Opéra-Comique, sous l'administration de M. Lubbert. Le public parisien lui fit un fort bon accueil, et depuis, elle n'a pas démenti les espérances que son début avait fait concevoir. La voix de cette dame est pure et d'une belle étendue; peut-être a-t-elle besoin de travailler les cordes hautes qui ont quelque chose de rude et disgracieux; mais c'est l'affaire de quelques mois. Ce qu'elle ne saisira pas aussi vite, et qui ne lui est pas moins nécessaire, c'est l'art de nuancer son jeu, qui est souvent monotone et sans expression. Heureusement madame Martinet a déjà d'excellentes qualités comme comédienne, de l'intelligence et une bonne tenue; nous lui connaissons avec cela du zèle et de l'application. Elle arrivera.

PRÉVOST (Mlle) n'a jamais paru sur aucun théâtre que sur celui où elle brille aujourd'hui avec tant d'éclat. Dès les premiers débuts de cette jeune et jolie actrice, il était facile de deviner ce qu'elle pouvait être un jour. Quoique mal assurée et de peu d'étendue, sa voix était fraîche et douce, son jeu décent et facile. Le rôle de *Marie* est le premier qui, écrit

pour elle, mit au jour tous ses moyens. Elle y déploya une intelligence et un goût qui répondirent parfaitement à ce qu'on attendait d'elle; aussi obtint-elle un succès complet. C'est aujourd'hui une des actrices de l'Opéra-Comique que le public voit avec le plus de plaisir. Elle a beaucoup travaillé depuis ses débuts, et par cela même beaucoup acquis. Chollet s'est, dit-on, fait un plaisir de cultiver les heureuses qualités de Mlle Prévost; nous l'en félicitons, et nous sommes satisfaits de les savoir bien ensemble: ils ne peuvent pas perdre à cet accord, et nous ne pouvons qu'y gagner. Les mauvaises langues prétendent que Lafeuillade a rendu quelques soins à cette agréable chanteuse; nous ne croyons qu'à demi ces bruits malicieux que nous ne donnons ici que pour ce qu'ils valent, et comme nous les avons recueillis, vaguement et dans la coulisse.

Mlle Prévost n'est pas seulement une charmante actrice, c'est aussi dans le monde une femme citée pour sa politesse et son bon ton. Elle tient à une grande famille, sur laquelle son talent jette un éclat de plus.

Depuis deux ans, elle prend un embonpoint désespérant. Est-ce qu'il n'y aurait pas quelque moyen, outre l'abstinence des céréales, des pâtes, et l'emploi fréquent d'exercice, de s'opposer à ce fâcheux état d'obésité? Chollet, qui s'est chargé de nous faire une actrice parfaite en tout point, devrait s'occuper sérieusement de cette affaire-là.

PRADHER (Mme). Aujourd'hui femme du compositeur dont elle porte le nom, Mlle More débuta en 1816, et, dès son apparition, fixa l'attention publique. Les amateurs vinrent applaudir aux heureuses dispositions de la jeune comédienne, et les jeunes gens, à son regard si doux, à sa beauté si sé-

duisante. La voix de Mme Pradher, d'ailleurs fort agréable, n'a peut-être pas aujourd'hui assez d'étendue pour rendre toute l'accentuation de la musique moderne; mais ce qu'elle ne peut pas atteindre, elle l'évite avec un art infini, et je dirai presque qu'il y a du plaisir à prévoir le moment où elle passera sur la difficulté. Comme comédienne, Mme Pradher est l'une de nos meilleures artistes. Nous lui reprocherons un peu de froideur : on dirait quelquefois qu'elle craint de sentir trop vivement, de peur de faire perdre à son jeu de son charme et de sa décence. C'est encore la plus jolie actrice de l'Opéra-Comique ; elle a fait tourner bien des têtes, mais Mme Pradher tient rigueur à ses nombreux adorateurs ; pour tout au monde elle ne ternirait pas la pureté du lien conjugal. Ainsi, séducteurs de tout rang et de toute espèce, vous voilà bien et dûment avertis; croyez-nous, contentez-vous d'admirer Mme Pradher, et qu'il ne vous vienne pas à l'esprit d'aller plus loin, ce serait perdre inutilement vos peines et votre temps.

SALLARD (Mme) a été quelque temps pensionnaire du grand théâtre des Célestins, à Lyon, où elle était aimée du public. C'est l'épouse de M. Sallard, qui dirigea avec quelque bonheur, plusieurs théâtres de province, et fit partie de l'ex-théâtre des Nouveautés, où il remplissait l'emploi de basse-taille. A l'Opéra-Comique, madame Sallard ne fait pas grand bruit, mais le public la voit, c'est-à-dire l'entend sans désagrément, car de quelque manière qu'elle compose sa coiffure, sa tête a toujours le malheur de ressembler à une tête chinoise; et cependant sans être une beauté, cette actrice, si elle pouvait trouver le moyen de dissimuler cette maudite ressemblance avec les filles de la grande muraille, serait une femme comme il

y en a tant, ni belle ni laide. Elle a peu de voix, mais elle en tire tout le parti possible, et joue avec beaucoup d'intelligence : en somme, c'est une actrice d'une grande utilité. Les déchireurs de réputation se sont occupés d'elle, mais sans succès. M. Sallard peut dormir tranquille.

THÉNARD a joué long-temps à Versailles, et s'y est fait une réputation; mais quoique les succès forment une partie de la vie d'un artiste, il n'est pas moins vrai qu'ils ne la constituent pas entièrement. Or, Thénard était fort applaudi dans le département de Seine-et-Oise, mais il était fort mal payé, et comme il avait, ce que nous avons tous, l'habitude de dîner une fois par jour, il crut devoir quitter son estimable directeur, et vint à Paris avec sa réputation et un excellent appétit. Il débuta au Vaudeville, et y réussit. Le théâtre des Nouveautés, qui recrutait des chanteurs pour former sa troupe soi-disant lyrique, engagea Thénard, qui fut payé là à peu près comme à Versailles; mais alors il pouvait attendre patiemment et se contenter des applaudissemens du public, son dîner était assuré. Un enfant, qu'il avait eu d'une femme que l'on disait fort jolie, mourut (la mère l'avait précédé), et lui laissa une très-honnête fortune. A quelque chose malheur est bon.

A l'Opéra-Comique, Thénard n'est pas un prodige, mais c'est un chanteur fort agréable, et qui, comme comédien, ne manque ni de tenue, ni d'intelligence. Thénard est le mari de madame Thénard, jeune actrice pleine de grâce et de gentillesse, que nous applaudissons chaque soir au Vaudeville.

CASIMIR (Mme) fait-elle aujourd'hui partie du personnel de l'Opéra-Comique, ou a-t-elle augmenté la troupe du Théâtre-Italien? Nous n'avons encore rien de positif sur la situation de cette dame; seulement nous nous sommes laissé dire que son engagement à Favart était encore fort douteux, et que les avances de M. Robert envers cette jolie personne, commençaient à se ralentir; et cependant elle a réussi! Il y a là-dessous quelque chose que nous ne comprenons pas bien, et que nous laisserons deviner à nos lecteurs. S'ils touchent juste, tant mieux, nous les en félicitons. Nous avons bien aussi notre pensée secrète, notre petit système d'interprétation; mais, comme nous ne voulons rien appuyer que sur des faits, nous préférons garder le silence.

Quand madame Casimir a débuté à l'Opéra-Comique, elle était loin de valoir Madame Rigault, qu'elle se croyait destinée à éclipser tout d'un coup. Elle fut même assez rudement traitée par le parterre. Piquée de cet outrage, elle quitta le théâtre pour quelque temps, et mena, comme on dit, joyeuse vie, sous les yeux de son honnête mari, qui depuis s'est fait impitoyablement siffler sur le théâtre même où sa femme avait si malheureusement échoué. Cependant madame Casimir ne se tint pas pour battue, elle se mit sérieusement à l'étude, et reparut à l'Opéra-Comique pleine de grâces, et brillante de véritables qualités. Cette fois elle obtint un succès complet. Plusieurs créations fortes et merveilleusement senties lui ont attiré les éloges de nos aristarques, et l'admiration du public; c'était justice. A la retraite de M. Lubbert, madame Casimir a parcouru les départemens, mais sans produire grand effet. Appelée aujourd'hui au Théâtre-Italien, elle a débuté par le rôle de *Ninetta* de la *Gazza Ladra*. Son émotion a d'abord para-

lysé une partie de ses moyens, mais elle s'est remise peu à peu, a fort bien chanté sa cavatine, et a reçu, des habitués des Bouffes, plus que des encouragemens.

Si M. Robert, en appelant à lui madame Casimir, qui, comme on sait, est fort jolie, n'a pas eu d'autre intention que celle de réunir à sa troupe une nationalité de plus, c'est très-bien; mais nous croyons si peu à une idée heureuse de la part de M. Robert, que nous soupçonnons tout autre chose.

Porte-Saint-Martin.

—

DIRECTEUR.

Médiocre et...
Figaro.

HAREL. Pour un homme qui a mené une vie quelque peu reprochable, mais qui sait encore rougir, ce doit être une chose presque effroyable qu'une biographie. Ce genre de publication, qui ne laisse pas que d'avoir son intérêt, déplaît assez généralement à messieurs les artistes, et cela se conçoit: leurs intrigues, leurs petites guerres de coulisses, leurs ruses pour écarter un rival qui s'annonce avec du talent, leurs cabales pour rester seuls maîtres des planches, se trouvent là couchées tout au long, et il arrive souvent que le public, une fois éclairé, renverse d'un seul coup l'échafaudage sur lequel

est bâtie leur réputation. Ici, c'est un acteur médiocre qu'on applaudit, parce qu'on a pu voir ou entendre son rival ; là, c'est un directeur dont on admire les talens administratifs, parce qu'il a été plus adroit, plus heureux, et quelquefois plus habile que ses prédécesseurs. Les faits sont expliqués, commentés, et le public juge. Chacun veut connaître l'acteur qu'il affectionne, et chaque artiste cherche avidement l'article qui le concerne pour savoir si l'auteur l'a traité favorablement ou non. Nous ne pensons pas que M. Harel s'inquiète beaucoup de ce qu'on peut dire sur son compte, dans les coulisses de son théâtre; pourquoi s'inquiéterait-il davantage, après avoir lu le matin, entre sa côtelette et son verre de vieux Bordeaux, un exposé de ses faits et gestes enregistrés dans un élégant volume in-8°? Commençons donc et rendons pleine et entière justice.

M. Harel est né à Rouen en 1790. Son plus beau titre à nos yeux est celui d'être neveu de Luce de Lancival. Piron avait un frère. Il y a des gens qui partent de bas et savent, par leurs talens, se placer au premier rang; il en est d'autres qui descendent si rapidement qu'ils tombent du même bond sur le carreau, et s'y traînent à plat ventre.

Nous ne voulons pas dire que M. Harel soit de ces gens-là ! Dieu nous en garde ! Que le lecteur ait donc la bonté de prendre cela pour une simple réflexion.

Poussé par ses connaissances, et soutenu par la réputation de son oncle, M. Harel était à vingt ans auditeur au conseil d'état, puis a travaillé quelque temps au ministère du commerce; mais il ne pouvait rester dans l'heureuse médiocrité des bureaux. Le *Nain-Jaune* parut ; ce fut un journal vert, hardi, courageux, fils et ennemi de l'invasion qui le tua. Citons avec honneur le nom patriotique de M. Cauchois-Lemaire; M. Harel s'y attacha. Incapable de rien produire de bon, s'attaquant avec adresse aux plus belles renommées,

recueillant toutes les anecdotes scandaleuses, il répandait du fiel et du mépris sur tout le monde, et tout cela à son profit. Il était là dans sa sphère : il devait être heureux !... L'opinion publique a prononcé son double jugement sur le *Nain-Jaune*, et fait la part de ses divers rédacteurs.

N'est pas célèbre qui veut, et il est de ces illustrations qu'on achète souvent fort cher. M. Harel, dit-on, en fit la cruelle expérience, et il porte encore sur son visage les marques irrécusables de sa félonie et du juste châtiment qu'y a imprimé la canne de certain artiste des Français. Paré de ses nobles cicatrices, il sut obtenir un emploi qui l'attachait à la personne du général Valence, et à force d'intrigue, il parvint à se faire nommer commissaire extraordinaire dans la sixième division militaire, puis sous-préfet à Soissons. Pauvres administrés, il était temps pour vous que la restauration vînt renverser M. Harel ! mais comme tôt où tard le mérite a toujours sa récompense, M. Harel reparut en 1815 plus brillant qu'il ne l'avait jamais été, et reçut avec le titre de préfet des Landes, le ruban de la légion d'honneur, en mémoire de ses bons et loyaux services. Le triomphe fut de courte durée, et bientôt M. le préfet fut obligé de se réfugier à l'étranger. Pendant quatre ans, le malheureux exilé se traîna en Belgique et en Allemagne, où il sut mettre à profit ses petits talens industriels et littéraires. C'est à cette époque qu'il travailla à la *Minerve française*, sous le titre de correspondant d'Allemagne. Telle est à peu de chose près toute la vie politique de M. le directeur du théâtre Saint-Martin.

Les amours de M. Harel n'ont pas été stériles, et ses liaisons avec mademoiselle Duchesnois l'ont rendu père d'une fille que l'on dit fort aimable ; elle se nomme Rosa. Pendant son exil, sa bonne maîtresse vint plusieurs fois à son secours, et sans sa douce bienfaisance, il eût alors passé un temps

bien difficile. Accepter des soulagemens dans le malheur, rien de mieux; mais fallait-il payer plus tard de la plus noire ingratitude la pitié d'une bonne âme! Non content d'avoir reçu de mademoiselle Duchesnois les plus grandes preuves d'intérêt, M. Harel ne se fit pas scrupule, par la suite, de profiter de ses bonnes dispositions à son égard, pour lui faire payer, dit-on, des sommes qu'il avait perdues à la bourse. Vers ce temps-là (1820 et 1821), quelques personnes dont il avait gagné la confiance, se réunirent pour le faire nommer agent de change. Pourquoi la compagnie s'employa-t-elle tout entière pour qu'il ne fût pas admis dans son sein? nous l'ignorons. Le jeu lui fut quelquefois favorable, et il gagna à la bourse jusqu'à 80,000 francs; mais il eut bientôt fait de reperdre le tout. Pendant trois ou quatre ans la fortune le traita avec rigueur, et il fut obligé de reprendre la plume pour se créer des moyens d'existence. Il publia alors sur les députés un pamphlet biographique, dans lequel il déversa sur eux les injures les plus grossières; mais le mépris public fit prompte et bonne justice de ce libelle. MM. Jouy et Arnault, qui furent ses amis, eurent aussi à se repentir de la confiance qu'ils lui avaient accordée, et des services qu'ils lui rendirent. Sa conduite envers eux est connue de tout le monde littéraire. L'amour, dont il avait déjà tiré si bon parti, vint encore une fois le mettre hors de l'ornière. Il avait un goût décidé pour les grandes tragédiennes; il s'adressa donc à mademoiselle Georges, et eut le bonheur de réussir. Il sentit bien qu'il y avait quelque chose à tirer des nombreux et puissans adorateurs de cette grande et belle actrice; aussi se mit-il en devoir d'exploiter la mine féconde qu'il avait découverte, et fit si bien, qu'il se glissa jusque dans le cabinet du ministre Martignac, qui lui accorda pour sa maî-

tresse un privilége largement étendu, et l'autorisation de jouer la comédie en province. L'actrice récoltait force lauriers et, ce qui valait mieux pour son chevalier, bon nombre d'écus, dont il se chargeait en qualité de caissier. Enfin ses intrigues le portèrent à la direction de l'Odéon, qu'il vient d'échanger contre celle du théâtre Saint-Martin. Les Pairs de France, touchés du déplorable état du théâtre de l'Odéon, et voulant contribuer de tout leur pouvoir à sa prospérité, lui accordèrent gratuitement la jouissance de la salle. M. Harel leur prouva sa reconnaissance en faisant jouer le *Napoléon* de M. Alexandre Dumas, qui contenait envers la pairie les outrages les plus sanglans.

Que fera aujourd'hui le directeur du théâtre Saint-Martin? Le temps nous l'apprendra.

ARTISTES.

ADOLPHE (Mme), femme de M. Adolphe le musicien, dont le caractère s'accordait fort peu avec celui de cette comédienne. Elle crut un beau jour devoir quitter le domicile conjugal pour répondre plus aisément aux soins que lui prodiguait M. Dubois, l'un des directeurs de la Gaîté; mais l'ingrat lui fit payer son imprudence. Il la traita fort mal, et dans ses beaux jours, dans ses jours de galanterie, il lui faisait la grâce de la mener dîner avec lui, non pas chez Véfour, mais au modeste restaurant à *vingt-deux sous;* afin disait-il, que la femme à laquelle il avait eu la bonté de s'intéresser, prît sous sa direction des habitudes d'économie, et put s'assurer par la suite un bel avenir. En vérité, monsieur Dubois, on a dû vous savoir gré de vos bonnes intentions!

A la Gaîté, madame Adolphe faisait les délices des habitués; elle a eu un immense succès dans *Barbe-Bleue;* elle a débuté fort heureusement au théâtre Saint-Martin,

dans le *Bigame*. Depuis, elle a joué quelques bouts de rôles avec talent; elle ne manque ni de naturel ni de gaîté, mais son talent ne ressemble pas mal à ces machines qui, une fois montées, se déroulent toujours dans le même sens et avec les mêmes proportions; c'est-à-dire que sa vivacité, son abandon, se retrouvent dans tous ses rôles, mais sous la même forme. C'est une comédienne agréable, une fois. Il nous semble pourtant qu'il y a de l'intelligence chez elle, et qu'elle pourrait donner à son jeu plus de variété. Si c'est mauvaise volonté, elle est bien coupable!

AUGUSTE est venu de la province; il a joué long-temps la tragédie à l'Odéon. C'est un acteur froid (Mlle Milen elle-même s'en est plaint plus d'une fois); cependant si Auguste voulait consentir à ne pas crier si fort, parce que cela prouve tout simplement qu'il a d'excellens poumons, à composer ses rôles avec plus de soin, et à ne pas chercher des effets presque toujours en opposition avec l'esprit du personnage qu'il représente, il serait certainement plus applaudi qu'il ne l'est, et finirait sans doute par fixer l'attention du public. Il est fort bien placé dans une pièce de M. Merville, *la Première Affaire;* nous doutons qu'un autre acteur, même avec plus de talent, eût mieux joué le rôle dont il était chargé. Puisqu'il a rencontré juste une fois, pourquoi n'aurait-il pas encore le même bonheur? qu'il travaille donc sérieusement, tout n'est pas désespéré; surtout qu'il oublie la tragédie : les souvenirs de l'hémistiche et de la tirade lui nuisent singulièrement. Quand il aura désappris ce qu'il sait trop bien, les traditions du Conservatoire, il pourra penser à obtenir quelque succès.

CHILLY, petit volume d'amoureux qui n'ira jamais loin,

il est gauche, porte mal l'habit de ville, et dit sans aucune espèce de goût et d'intelligence. A l'Odéon, le parterre ne lui épargnait pas les coups de sifflet. Quoiqu'ennemis jurés de ce cruel instrument, nous sommes forcés d'avouer que le parterre avait souvent raison d'en user, pour faire sentir à M. Chilly qu'il était parfois fort ridicule. A la Porte-Saint-Martin, il est plus heureux, on le souffre sans rien dire; c'est une complaisance dont il doit savoir gré au public, car nous ne pensons pas qu'il ait la prétention de s'entendre applaudir.

M. Chilly, quoique fort mince, est assez bien fait; seulement on s'aperçoit trop qu'il a le nez au milieu du visage.

DORVAL (Mme), née en 1792, faisait en 1811 l'admiration de la garnison de Bayonne, qui l'avait surnommée la petite *Boulotte*, probablement parce qu'elle tournait alors à l'obésité. Un maréchal de France en devint éperdûment amoureux et l'enleva; elle passa six mois de bonheur dans les terres de son ravisseur, et fut après ce temps rendue à elle-même.

Les commencemens de la carrière dramatique de Mme Dorval ne furent pas heureux, et le sifflet la poursuivit long-temps. Douée d'une âme ardente et passionnée pour son art, elle ne se rebuta pas, et résolut, à force de travail, de fatiguer ses détracteurs et de les forcer à avouer ses progrès. Les encouragemens qu'elle reçut du public ne firent qu'augmenter son zèle pour l'étude, et elle ne tarda pas à déployer la plus haute intelligence. Une extrême sensibilité, de belles inspirations, des mouvemens souvent admirables, qui ne sentent en rien l'étude, mais qui n'en sont pas moins pour cela le fruit de longues observations, telles sont les qualités qui distinguent Madame Dorval, et qui l'ont placée si haut dans l'es-

prit des amis de l'art dramatique. On a dit que cette grande comédienne avait beaucoup profité du séjour de miss Smithson à Paris, qu'elle avait pris de ses gestes, de ses inflexions, de ses poses. Que madame Dorval ait étudié miss Smithson, rien de mieux; mais qu'elle ait emprunté à cette tragédienne d'outre-mer les beautés qu'elle a déployées, notamment dans le *Joueur*, dans la *Fiancée de Lammermoor*, dans *Beaumarchais à Madrid*, dans *Antony*, nous ne le croyons pas; on n'est pas sublime d'après les autres; le génie ne s'apprend pas par l'imitation : il faut qu'il soit en nous et sorte de nous; et chaque fois que madame Dorval s'est élevée à une grande hauteur, elle n'a imité personne, elle a été elle-même, et, entraînée par la passion, elle nous a communiqué ses propres sensations avec la chaleur de l'âme qui se répand au dehors, et l'accent du pathétique qui meut et fait bondir le cœur.

Depuis quelques années madame Dorval a épousé M. Merle, dont le nom est inscrit parmi ceux de nos plus spirituels vaudevillistes. Ils vivent, dit-on, en fort bonne intelligence, surtout depuis que notre comédienne a renoncé aux plaisirs de la terre, pour s'occuper sérieusement du salut de son âme. Oui, lecteurs, madame Dorval est citée aujourd'hui pour sa dévotion, et peu s'en est fallu qu'elle ne quittât le théâtre pour entrer au couvent. Que voulez-vous, quand le diable se fait vieux.....

DUBOURJAL (Mme), épouse séparée de l'acteur du même nom. Cette dame, sœur aînée de mademoiselle Jawureck, de l'Opéra, est restée long-temps au théâtre de l'Ambigu, où elle n'était pas déplacée; nous l'avons vue ensuite aux Nou-

veautés, puis elle s'est engagée à la Porte-Saint-Martin. Elle a paru aussi un instant à Molière. C'est une comédienne fort ordinaire, et qui, malgré le nombre de ses amans, n'a pas même le mérite d'être jolie. Elle a doublé quelques rôles de mademoiselle *Mélanie*, et est restée bien au-dessous de son chef d'emploi. Sa voix aigre et dure fait mal à l'oreille; il y a dans sa prononciation quelque chose de lourd et de gêné, qui nuit singulièrement à l'expression qu'elle a sans doute l'intention de donner à certains rôles. Dans celui du Page, par exemple (*Mariage de Figaro*), que nous lui avons vu jouer plusieurs fois, elle a bien quelques intentions, mais les moyens d'exécution lui manquent totalement; aussi y est-elle d'une médiocrité désespérante.

Madame Dubourjal semble avoir pris pour modèle mademoiselle Déjazet ; mais elle n'a guère de cette dernière que les défauts, et n'atteindra jamais à une seule de ses qualités.

DELAFOSSE a fait ses premiers débuts sur la scène de la rue Richelieu, et y a obtenu quelques succès; M. Harel crut deviner en lui un excellent comédien, et l'attacha à l'Odéon, où il est resté bien en arrière de ce qu'il promettait. Presque toujours faux et maniéré, cet acteur, qui d'ailleurs ne manque pas de bonne volonté, possède une des qualités distinctives de son emploi, celle de se costumer avec goût ; mais, en revanche, il a toujours dans ses manières quelque chose de lourd et de prétentieux qui nuit singulièrement au développement de ses moyens, car il a de la chaleur, et fait quelquefois preuve d'intelligence.

A part sa triste position d'artiste, Delafosse est un excellent homme, et mérite tout l'intérêt que M. Harel lui a té-

moigné, en renouvelant son engagement au théâtre de la Porte-Saint-Martin; il y tiendra toujours la place de comédien utile, et fournira sans gloire, mais avec honneur, une carrière que d'autres se sont chargés d'illustrer à ses côtés.

FRÉDÉRICK-LEMAITRE est né au Hâvre, en juillet 1800. Les commencemens de la carrière dramatique de ce comédien, si célèbre aujourd'hui, ont été rudes et difficiles. Il a tenu pendant quelque temps à l'Odéon l'emploi des confidens de tragédie; et sans laisser apercevoir ce qu'il deviendrait un jour, il s'acquittait de son devoir en homme plein d'exactitude et de zèle. Quelques biographes ont prétendu qu'à cette époque, Frédérick

Trouvait à le siffler des bouches toujours prêtes.

Comme le fait est faux, nous nous faisons un plaisir de le rectifier. Si Frédérick a jamais subi l'outrage du sifflet, certes ce n'est pas à l'Odéon. Nous nous rappelons même fort bien que Joanny a plus d'une fois refusé de jouer certains rôles, parce que son confident lui manquait.

De l'Odéon, Frédérick passa à l'Ambigu, où il ne tarda pas à faire preuve de sa supériorité. On se rappelle qu'il fit courir tout Paris à ce théâtre, pendant plusieurs années, avec des pièces telles que *Cartouche*, le *Cocher de fiacre*, la *Nuit des noces* et tant d'autres de même force. De là, il s'élança sur la scène de la Porte-Saint-Martin, où il créa d'une manière si brillante les rôles du *Joueur*, de *l'Ecrivain public*, de *Méphistophèlés*, et surtout celui d'*Edgard*, de la *Fiancée de Lammermoor*, dans lequel il s'est élevé si haut que l'on regrette tous les jours de ne pas le lui voir reprendre.

Les amateurs le nomment à juste titre le Garrick-Français. En effet, rien n'est plus dramatique, plus large et plus varié que le talent de cet artiste. Après l'avoir vu jouer le fameux voleur de l'*Auberge des Adrets*, cette création si originale, ce personnage si bouffon, si gai, si audacieux, et pourtant si vrai, l'esprit se refuse à accueillir les souvenirs d'Edgard de Rawenswood, si noble, si simple, si pathétique.

Frédérick est sans contredit l'acteur de l'époque, et celui peut-être à qui nous devons l'élévation des théâtres secondaires au rang des théâtres royaux.

L'Odéon, qui le reçut pour la seconde fois, a retenti l'année dernière des applaudissemens que le public lui prodiguait dans les *Vêpres Siciliennes*, dans *Othello*, dans le *Moine*, dans la *Mère et la Fille*, l'un des ouvrages les plus remarquables de l'époque. Sa rentrée à la Porte-Saint-Martin a été signalée par de nouveaux succès, dans le rôle de *sir Richard Darlington*. On voit par cette esquisse que peu d'acteurs ont à présenter un répertoire aussi riche et aussi étendu.

Malgré le nombre de ses succès, Frédérick est loin d'être sans défauts; il manque quelquefois le but en voulant l'atteindre trop vite; quelquefois aussi, en visant à l'originalité, il touche à la bizarrerie; mais avec son âme ardente, sa vaste entente de la scène, et sa passion pour son art, si les cabales et les tracasseries qui s'attachent toujours aux grands artistes, ne viennent point l'arrêter dans sa course, nul doute que la France ne possède dans quelques années un grand comédien, qui ne laissera aucun regret du passé.

GEORGES-WEIMER (Mlle), née en 1787, a débuté en 1803. Cette tragédienne laissa, dès ses premiers pas dans l'art dramatique, deviner le rang qu'elle devait occuper par

la suite; sa place qui, du jour de ses débuts, était marquée en première ligne à la Comédie-Française, fut bientôt effacée par la rivalité : mademoiselle Duchesnois, qui tenait alors le sceptre de toutes les reines et impératrices grecques ou romaines, s'opposa de tout son pouvoir à la réception de mademoiselle Georges, qui vint réclamer au second théâtre Français la justice que lui refusait le sénat d'autocrates de la rue Richelieu. Il y eut alors scission dans le public; le parti de mademoiselle Duchesnois s'éleva de toutes ses forces contre l'incontestable talent de sa rivale, dont il signala les défauts avec acharnement. A leur tour, les admirateurs de mademoiselle Georges analysèrent scrupuleusement le jeu de la haute et puissante déesse du premier temple de Melpomène; on fit des comparaisons; on loua outre mesure, on blâma de même, et l'art tira parti de cette querelle de primauté; car toutes deux travaillèrent à l'envi pour réunir les suffrages, et toutes deux parvinrent à un nouveau degré de talent. Dans les tournées départementales, mademoiselle Georges fit l'admiration d'une partie de la France, et loin de suivre l'exemple de ces comédiens ordinaires, qui contractent en province des habitudes vicieuses, elle nous revint avec des qualités qu'elle ne possédait pas lors de son départ. Ainsi le reproche quelque peu fondé, qu'on lui adressait autrefois, de manquer de sensibilité, est depuis long-temps dénué de fondement. *Mérope*, *Clytemnestre*, *Sémiramis*, l'ont vue tour à tour épancher son âme et répondre victorieusement à ses délateurs. Le drame moderne lui est aussi redevable de quelques beaux succès : *Christine à Fontainebleau*, et la *Maréchale d'Ancre*, lui ont fourni l'occasion de déployer l'énergie et la profondeur d'une diction simple et forte comme celle de Talma et l'admirable jeu de cette physionomie si belle et si passionnée. Nous reprocherons seulement à mademoiselle Georges quelques airs de mauvais goût, et la malheureuse

habitude de forcer sa respiration ; ce qui d'ailleurs doit être aussi pénible pour elle que pour le spectateur.

Si les anecdotes galantes concernant mademoiselle Georges, n'étaient pas déjà consignées dans une vingtaine de volumes, nous en aurions rapporté ici quelques-unes ; mais nos lecteurs les connaissent aussi bien que nous, et nous les prions de terminer eux-mêmes cet article, en interrogeant leur mémoire.

GEORGES cadette (Mlle), tenait à l'Odéon l'emploi des jeunes premières, dans lequel elle était vue sans déplaisir. Son jeu, quoique plein de décence, est froid et maniéré. Elle s'habille ordinairement avec beaucoup de goût, mais on dirait que tous ses costumes la gênent et nuisent à ses mouvemens : est-ce timidité, est-ce maladresse? Nous n'affirmerons rien ; seulement nous l'engageons à profiter de notre observation, parce que nous croyons sincèrement qu'il y a de l'avenir chez elle, et que l'étude seule peut développer ses moyens.

GOBERT a joué long-temps les amoureux à l'Ambigu, d'où il passa au Vaudeville. Là, ses débuts ne furent pas heureux, aussi abandonna-t-il bientôt ce théâtre pour contracter un engagement avec la Porte-Saint-Martin. Il fut mieux reçu par les habitués du boulevard, avec lesquels il renouvelait connaissance, que par ceux de la rue de Chartres qui le traitèrent un peu rudement. Encouragé par le succès, Gobert se mit sérieusement à l'étude, et ne tarda pas à se faire une réputation. Le mélodrame du *Commissionnaire* fut le premier ouvrage dans lequel il fit preuve d'un véritable talent. Le public l'accueillit dans cette pièce avec une

sorte d'enthousiasme, et, à dire vrai, il y était fort bien placé. Il créa encore vers cette époque quelques rôles dans le vaudeville, qu'il laissa bientôt de côté pour s'occuper uniquement du drame.

Quand vint le bon temps des grands voleurs ; quand Frédérick-Lemaitre, sous les traits de *Cartouche*, faisait courir tout Paris à l'ancien Ambigu, *Mandrin* apparut à son tour à la Porte-Saint-Martin, et le rôle de cet insigne brigand fut confié à Gobert, qui n'en tira aucun parti ; *Furet*, son compagnon, son serviteur fidèle, était bien au-dessus de lui ; plus tard, il se releva d'une manière brillante par le rôle de *Wilkins*, dans *Rochester*, où il déploya une énergie et une sensibilité qui lui valurent tous les suffrages. Puis vint *Marino Falièro*, drame dans lequel il était parfait, sous le manteau d'Israël Bertuccio. *Napoléon* qu'il a joué l'un des premiers, avec un immense succès, semble avoir beaucoup nui à cet artiste, qui porte maintenant dans tous ses rôles les gestes et la diction brusques qui le servaient si bien sous le costume du grand homme. Gobert a totalement échoué dans *Marion Delorme*, et il a besoin d'un rôle brillant pour se relever. Nous n'avons rien dit de son séjour de quelques mois aux Nouveautés, où il joua Raphaël sans succès. Cet artiste est généralement aimé de ses camarades, c'est-à-dire de ceux dont il n'a à craindre aucune rivalité. Il a été souvent en guerre avec ses différens directeurs ; c'est un pensionnaire difficile à vivre, et qui se montre parfois d'une exigence peu commune. Demandez plutôt à M. Crosnier.

HERET. C'est un honnête citoyen qui a eu le tort de ne pas s'attacher à une branche d'industrie, dans laquelle il eût pu déployer ses moyens. On le dit fort adroit ; mal-

heureusement le public ne peut pas apprécier son talent, parce qu'il n'a jamais eu l'occasion de le voir ailleurs que sur la scène. Nous sommes persuadés qu'Héret, dans un atelier ou à la tête d'une manufacture, obtiendrait un grand succès. A la Porte-Saint-Martin, il est utile, et se charge avec la meilleure grâce du monde des rôles nuls, dont il se tire toujours sans trop de désagrément. Il dit, il chante, il mime, il danserait même s'il le fallait; car la danse est un des arts que M. Héret professe à la ville, et qui ne contribue pas peu à donner à ses minces appointemens un peu plus de solidité. C'est d'ailleurs un acteur plein de zèle et de bonne volonté, à qui il ne manque, pour se faire remarquer, que de l'intelligence et une organisation dramatique.

JULIETTE (Mlle). Une jolie tête, de belles épaules, une taille svelte et élancée, ont attiré, lors des débuts de cette jeune actrice à la Porte-Saint-Martin, les regards des habitués des avant-scènes et des loges. Reconnaissante de la bienveillance du public, qui se montre rarement sévère envers une jolie femme (témoin madame Mazurier elle-même, qui reçut un accueil flatteur), mademoiselle Juliette remercia de leur indulgence, les jeunes gens par un coup d'œil, les vieilles têtes par un sourire, les claqueurs par de belles et bonnes pièces d'or, et le lendemain elle signa son engagement. Il y a certes quelque chose de bon chez cette jeune personne, mais il faut avouer aussi qu'il lui reste encore beaucoup à faire pour se distinguer dans la comédie. Elle dit assez bien, mais avec trop d'afféterie; son organe qui n'est pas sans charme, manque de flexibilité; sa démarche est pleine de décence, mais elle se regarde trop marcher, ce qui tient sans doute à la coquetterie, car ma-

demoiselle Juliette est toujours fort élégament costumée, et comme on n'est pas jolie sans le savoir, il est tout simple qu'elle prenne plaisir à détailler elle-même ses agrémens pour s'assurer de l'effet qu'elle doit produire. C'est une satisfaction personnelle qui nuit pourtant singulièrement au développement de ses moyens ; mais aussi, c'est une si jolie chose que la coquetterie ! Nous reprocherons encore à mademoiselle Juliette, la répétition trop fréquente des mêmes gestes, qui donne presque toujours à son jeu une physionomie trop égale, et partant monotone. Du reste, elle a souvent de la grâce, et a plus d'une fois montré qu'elle ne manquait pas d'une véritable chaleur. Les rôles qu'elle a créés dans *Shaylok*, à la Porte-Saint-Martin, et dans le *Moine*, à l'Odéon, ont fait concevoir d'elle des espérances qu'elle réalisera sans doute.

Faite comme elle est, le teint rafraîchi par le rouge, la taille habilement dessinée par le costumier, et toute brillante de l'éclat de la rampe, mademoiselle Juliette devait nécessairement faire tomber à ses pieds toute une cour d'adorateurs. Auteurs, directeurs, agens de change, seigneurs russes, et jusqu'à certain préfet de police, se pressaient sur ses pas, comme autrefois les dieux à l'apparition de la belle déesse. Ce serait ici le cas de rapporter quelques petites anecdotes fort curieuses, mais mademoiselle Juliette nous donnerait peut-être au diable, et nous tenons beaucoup à être de ses amis. La langue nous démange pourtant, et la plume frémit entre nos doigts ; avec cela, le public est si curieux, que c'est le voler que de lui taire certaines choses... Si nous lui faisions seulement part d'une seule ? celle, par exemple, que nous pourrions justement intituler : *A quelque chose malheur est bon* ? mais non, au diable notre langue et notre plume, nous nous tairons.

LOCKROI est marié à mademoiselle Gorenflot, qu'on a vue, il ya quelques années, à l'Odéon. Cet acteur a quitté la Porte-St.-Martin pour l'Odéon, puis l'Odéon pour la Porte-Saint-Martin. Le Gymnase l'a possédé quelque temps. C'est un comédien utile, mais qui est loin, comme l'ont pensé certains directeurs, d'être indispensable à la prospérité d'une administration théâtrale. Lockroi entend assez bien la scène, et prépare adroitement ce qu'il appelle ses effets; il a de la chaleur, de l'entraînement, et fait souvent preuve d'intelligence, de vérité; il ignore l'art difficile de nuancer son jeu; chez lui, la passion ne reçoit aucune modification; il s'est tracé une ligne dont il craint de dévier; c'est toujours le même homme sous l'habit de ville comme sous le manteau de gentilhomme. Sa diction, qu'il a su accommoder une fois à un rôle, jette partout les mêmes inflexions, les mêmes sons; il conserve toujours les mêmes poses. Ainsi, Lockroi serait très bien dans l'*Homme au masque de fer*, si l'on ne l'avait vu auparavant dans *Christine*, et il ferait le plus grand plaisir dans *Catherine II*, s'il n'avait pas joué précédemment dans le *Masque de fer*. Cet acteur a eu l'idée de laisser croître ses moustaches, il y tient; il ne veut plus s'en défaire; il lui faut à toute force des rôles à moustaches, il les poserait, je crois, sur la lèvre d'un Américain; c'est que probablement Lockroi veut de l'uniformité dans toute sa personne. Chacun son goût.

Lockroi écrit pour le théâtre; il est, avec MM. Scribe et Chabot de Bouin, l'un des auteurs de la *Marraine*, fort joli vaudeville représenté au Gymnase. Il est aussi le père d'*un duel sous Richelieu*, drame.

LAISNÉ (Mlle), jeune et jolie personne qui remplissait à l'Odéon les rôles de soubrette. Elle a quelque désir de bien

faire, mais ses occupations de ville la détournent trop souvent de l'étude. Elle est froide et maniérée au théâtre. Cependant son petit minois attrayant lui fait trouver grâce devant le public, qui veut bien se persuader qu'elle a quelquefois de la gentillesse et du mordant, Mademoiselle Laisné ne se rappelle pas assez le genre de rôle qu'elle a choisi, car avec un physique si heureusement approprié à son emploi, depuis quelques années que nous la connaissons, elle n'a pas fait un pas en avant. Heureusement elle n'a encore que dix-huit ans, et tout espoir n'est pas perdu.

On dit que M. J. J. a été quelque temps son protecteur; c'est la seule gloire que mademoiselle Laisné ait acquise au théâtre.

MÉLANIE (Mlle), une des actrices les plus agréables du théâtre de la Porte-Saint-Martin, commença sa carrière dramatique aux Variétés, où elle joua pendant quelques années les rôles d'enfans. Elle passa ensuite en Angleterre avec madame Fusil, alors directrice du théâtre français à Londres, et joua sous les auspices de cette dame pendant trois ou quatre ans. A son retour, mademoiselle Mélanie rentra aux Variétés, qu'elle quitta bientôt pour se diriger vers Bordeaux.

C'est dans cette ville que cette jeune actrice fut à même de déployer les heureuses dispositions dont la nature l'avait douée; elle y recueillit pendant deux années les applaudissemens d'un public qui est rarement indulgent.

En 1828, elle contracta un engagement avec la Porte-Saint-Martin, et y remplaça mademoiselle Elisa Jacops avec succès. Ses débuts dans la capitale furent fort heureux, et les progrès qu'elle a faits depuis, lui assurent une place parmi les premiers sujets de ce théâtre. Les pièces dans lesquelles elle s'est surtout fait remarquer, sont *Victorine*, *la Caricature*, *les Danaïdes*, *les Dix Francs de Jeannette* et le *Petit Souper*.

Mademoiselle Mélanie possède une fort jolie voix, une prononciation très-pure, un physique gracieux, une intelligence qui sait se ployer aux différens rôles qu'on lui confie. Nul doute que dans un théâtre où le vaudeville tiendrait la première place, mademoiselle Mélanie ne se fasse une belle réputation. Les amoureuses sont rares, et dans les théâtres de ce genre, nous voyons beaucoup d'actrices qui sont loin de la valoir.

MOESSARD a été à Naples acteur de Murat ; il dit avoir obtenu dans ce temps-là de très beaux succès ; pourquoi pas ? Moëssard a de l'intelligence et beaucoup d'esprit, et puis à la Porte-Saint-Martin même, n'a-t-il pas joué autrefois *ses soldats* avec distinction ! c'est un acteur plein de zèle et de bonne volonté, qui rappelle encore aujourd'hui d'agréables souvenirs. Si les auteurs ne s'effrayaient pas tant de sa rotondité, il est homme à leur rendre de véritables services, et il l'a prouvé dans *le Joueur*. Le rôle de *M. de Germany*, que l'on craignait de lui confier, lui a concilié les

suffrages unanimes du public. Moëssard, à part les rôles dans lesquels il est condamné à chanter, ne gâte jamais rien ; c'est une vieille connaissance que l'on est bien aise de revoir. Régisseur du théâtre auquel il est attaché, il s'acquitte de ses devoirs avec zèle et exactitude. Si Moëssard quitte jamais la Porte-Saint-Martin, comme acteur ou même comme régisseur, nous ne lui donnons pas huit jours à vivre.

MONVAL a débuté au Cirque, est passé à l'Ambigu, puis enfin est tombé à la Porte-Saint-Martin. C'est un mauvais comédien, que nous avons vu une fois bien placé dans *Encore un préjugé*. Les succès obtenus par ses camarades lui font mal ; il étouffe d'envie, il mourra d'amour-propre.

NOBLET (Mlle) a paru pour la première fois sur la scène de la rue Richelieu, mais elle n'y resta pas, sans doute, parce que le public lui fit un bon accueil, et qu'elle eut le tort impardonnable d'annoncer les plus heureuses dispositions. Engagée à l'Odéon, elle se livra tout entière à l'étude de son art, et ne tarda pas à tenir tout ce qu'elle promettait. Quoiqu'elle ne soit âgée que de vingt ans seulement, cette jeune actrice s'est déjà fait une réputation dans le drame, et son nom a été plus d'une fois justement cité avec honneur dans *Christine*, dans *Roméo et Juliette*, dans *la Mère et la Fille*, dans *Richard Darlington* ; elle s'est rendue digne des suffrages des amateurs ; aussi a-t-elle recueilli, dans ces différens ouvrages, de justes et nombreux applaudissemens.

L'ingénuité, qui semble être avant tout le partage de mademoiselle Noblet, lui sied à merveille. Jeune, avec un or-

gane doux, un petit air timide et des mouvemens pleins de grâce et de décence; c'est bien là la jeune fille qui craint d'attacher un trop long regard sur le jeune homme qui lui plaît; puis, quand la situation le demande, elle s'anime tout d'un coup, elle est forte de ses droits de femme, et tire de leur développement une accentuation ferme et énergique. Nous reprocherons seulement à cette agréable comédienne, le tort de faire trop sentir au public le calcul de ses élans; c'est sans doute une très-bonne chose, c'est même une chose indispensable pour un artiste que d'étudier; mais nous ne voulons nous apercevoir au théâtre, ni du travail ni de l'étude.

La Porte-Saint-Martin a été sur le point de perdre mademoiselle Noblet, mais, grâce à un petit tour d'adresse de M. Harel, elle a signé un nouvel engagement. Nous en félicitons l'artiste et le directeur.

OUDRY (Mlle). Il y a à la Porte-Saint-Martin une jeune personne de ce nom. Nous prions le public de s'en apercevoir.

PROVOST. Le *Corsaire* a fait la réputation de son nez, qui certes méritait bien qu'on s'occupât de lui. A l'Odéon, Provost a joué les confidens tragiques; mais malgré sa manière juste, trop juste de réciter le vers, il a senti que cet emploi ne lui convenait pas; son physique d'ailleurs s'opposait entièrement à ce qu'il revêtit la robe prétorienne et chaussât le cothurne; aussi a-t-il abandonné le tragique pour la comédie de genre, dans laquelle il a rencontré plusieurs rôles qui l'ont montré sous un jour plus favorable. A la Porte-Saint-Martin, il partage avec Serres l'emploi des comiques,

malheureusement Provost ne chante pas, et le vaudeville est de fondation à ce théâtre. Du reste, c'est un acteur rempli d'intelligence, et que l'on trouve rarement déplacé; mais il est froid et manque d'originalité.

Provost est professeur au Conservatoire; ce n'est pas toujours une place occupée par le talent.

PAUL (SAINT-) (M. et Mme.) L'un a été régisseur à l'ex-théâtre de l'Odéon, et remplissait en même temps quelques bouts de rôles; l'autre (madame) a suivi son mari à la Porte-Saint-Martin, où elle joue inaperçue et sans autre prétention que celle de remplir fidèlement son devoir, et d'exécuter les termes de son engagement. M. Saint-Paul est un excellent citoyen, et son épouse une très honnête femme. Ils sont tous deux fort aimés (nous allions dire du public), de leurs camarades, qui ont été plus d'une fois à même d'apprécier leurs bonnes qualités.

SERRES, fils d'un chirurgien renommé à Belleville, n'était pas destiné par son père à devenir comédien. Il suivit quelque temps les cours de l'école de médecine, qu'il abandonna bientôt pour étudier le droit, puis entra dans une étude d'avoué, puis enfin dans un magasin de soieries. Un goût décidé pour le théâtre l'empêcha de s'arrêter à aucune de ces professions. Il oublia donc la lancette, le code, les jugemens et l'aune du marchand de soieries, et se fit entendre au Conservatoire, où il fut admis. Peu de temps après il partit pour la province, et revint à Paris lors de l'ouverture du Panorama-Dramatique, théâtre qui était alors une pépi-

nière de jeunes acteurs, et auquel nous devons plusieurs comédiens de mérite. C'est de cette époque que datent les premiers succès de Serres. Il contracta bientôt un nouvel engagement pour la province, et laissa les plus agréables souvenirs à Orléans, à Bordeaux, et surtout à Liège.

Le désir de se fixer dans la capitale lui fit refuser les offres de ses directeurs, et il revint débuter à la Porte-Saint-Martin, dans la *Pie Voleuse*, par le rôle du bailli, et fut, dit-on, engagé le soir de son début derrière la toile de fond. Depuis, les progrès qu'il n'a cessé de faire lui ont assuré une place parmi les premiers comiques de l'époque. *Furet* de *Mandrin*; *Thomas*, du *Ménage du Savetier*; *Rossignol*, dans l'*Homme du Peuple*; *Léonard*, dans les *Dix francs de Jeannette*, lui ont fourni l'occasion de déployer une verve et une gaîté qui lui ont mérité tous les suffrages. A la fermeture de ce théâtre, Serres passa à l'Ambigu; il s'y fit remarquer dans le rôle de *Stanislas*, de la *suite de Michel et Christine*, et surtout dans le rôle de *Bertrand*, de l'*Auberge des Adrets*, auquel il imprima un cachet d'originalité qui a éclipsé tous ses devanciers. Il signala sa rentrée à la Porte-Saint-Martin par la création du rôle d'*Alexandre*, dans *Victorine*, qui lui a fait le plus grand honneur. Variété, naturel, originalité, tout ce qui distingue le bon comédien, il l'a déployé dans ce rôle. Citons encore les personnages du *Dey d'Alger*, et de *Fanfan* dans *la Caricature*, et la reprise de cette *Auberge des Adrets*, où il a su être si plaisant à côté de Frédérick, qui était sublime. Serres a une spécialité qui lui est propre : il ne copie personne, et possède à un haut degré le naturel des mœurs populaires; c'est le type de l'ouvrier parisien. Des offres avantageuses lui ont déjà été faites par les Variétés et le Palais-Royal, mais son engagement avec la Porte-Saint-

Martin ne lui a pas permis de les accepter. Espérons que cet obstacle n'existera pas long-temps, et que nous pourrons bientôt l'applaudir sur une scène où son genre est exploité avec plus d'avantage. Dans un théâtre de vaudeville, Serres doit s'élever au premier rang.

SEVRIN. C'est un petit jeune homme qui a l'envie de bien faire. Peut-être trouverons-nous un jour l'occasion de signaler ses succès. Jusqu'à présent il a fait preuve de bonne volonté ; c'est quelque chose sans doute, mais c'est encore trop peu. Nous ne dirons pas qu'il est gauche, embarrassé, maladroit, parce que ce serait le décourager. Contentons-nous donc d'affirmer qu'il n'a pas l'habitude de la scène, qu'il est mal à son aise en présence du public, mais qu'il y a chez lui de quoi faire un acteur, peut-être même un acteur distingué, pourquoi pas?

SIMON (Mme). L'une des plus mauvaises duègnes de Paris. C'est elle qui, malheureusement, est destinée à remplacer madame Saint-Amand, que M. Harel a eu le grand tort de ne pas réengager. Madame Simon n'entend absolument rien à son emploi. Elle va, elle va..... elle vous jette un rôle à la tête avec un aplomb, pour ne pas dire quelque chose de plus, qui fait pitié ; elle se trémousse, elle se remue avec les mêmes gestes : on dirait une machine que l'on a montée dans la coulisse pour qu'elle se déroule sur la scène. Pour Dieu, madame Simon, ne faites pas tant de bruit, vous nous étourdissez; ce n'est pas ainsi que l'on joue la comédie. Si c'est chez nos voisins d'outre-mer que vous avez contracté de si mauvaises habitudes, eh bien ! retournez

à Londres, mais faites-nous grâce de vos évolutions dramatiques.

Madame Simon est mariée à M. Daudel des Variétés.

VISSOT, sous-régisseur. Acteur utile, il est de presque toutes les pièces, sans que pour cela le public sache son nom.

Gymnase dramatique.

—

DIRECTEUR.

Audaces fortuna juvat...

DELESTRE-POIRSON. Fils d'un géomètre distingué, M. Poirson ne crut pas devoir continuer la réputation de son père, et se jeta de bonne heure dans la carrière des lettres. L'Odéon, le Vaudeville et la Porte-St.-Martin reçurent ses premiers essais, qui furent assez heureux. Plus tard, il se lia avec Scribe, et de cette association sortirent plusieurs jolis vaudevilles. La jeunesse de M. Poirson n'a pas été sans orages : il se souvient sans doute du temps où, sans autre ressource que l'espoir, il dînait modestement, et priait son propriétaire d'attendre la mise en scène d'une de ses pièces, pour pouvoir lui donner un à-compte sur les termes arriérés. C'était alors le bon temps, n'est-il pas vrai, monsieur Poirson? vous n'aviez pas toujours de l'argent à votre disposition; mais, en revanche, votre conscience était pure, vos nuits étaient douces, et la visite matinale de vos créanciers n'avait pour vous rien de pénible. Pourtant cet état de malaise et de

gêne lui devint à charge, et il résolut un beau jour d'y mettre fin. Payer ses dettes, c'est une trop belle chose pour que nous lui fassions un crime du moyen qu'il imagina.

Depuis long-temps M. Poirson rêvait la direction d'un théâtre ; il en sollicita le privilége et l'obtint. Le Gymnase fut élevé, et s'ouvrit sous les ordres de l'heureux solliciteur, et plus tard fut mis sous le patronage de la duchesse de Berry. Le nouveau directeur ne tarda pas à être décoré ; demandez-lui pourquoi et à quelle occasion, car nous ne voulons pas nous charger de justifier cette décoration-là. Toujours est-il que l'entreprise dramatique prospéra, et mit bientôt son chef à la tête d'une fort jolie fortune. Disons ici, à la louange de M. Poirson, qu'il déploya une grande habileté dans l'administration de son théâtre, et qu'il serait peut-être difficile de trouver un homme qui s'entendît mieux que lui au maniement de ces sortes d'affaires. Il a bien eu un peu de mal à faire fortune, mais enfin il l'a faite. Sans compter ses révérencieuses courbettes devant la légitimité, courbettes qu'il a renouvelées depuis devant la dynastie de juillet ; sans parler des querelles multipliées de coulisses qu'il lui fallut appaiser, il a eu fort à faire depuis on élévation au rang de directeur du Gymnase ! c'est que la fortune nous fait souvent payer bien cher ses bienfaits. Heureusement pour M. Poirson qu'il n'a pas eu grands sacrifices à faire à la déesse : elle lui a ouvert un chemin fait pour lui ; il ne s'agissait que de se courber pour y passer !

ARTISTES.

ALLAN a débuté à Feydeau, où il remplissait l'emploi des Colin. Jamais acteur n'a été plus impitoyablement sifflé; jamais acteur aussi n'a peut-être montré plus de sang-froid et d'impassibilité que lui. Il vivait à Feydeau dans une atmosphère de huées et de sarcasmes, et il n'en avait pour cela ni moins d'aplomb ni moins de tranquillité; c'était plaisir de le voir affronter les quolibets du parterre : il fallait en vérité, pour y tenir, qu'il fût cuirassé tout exprès. Touché sans doute de son malheureux sort, M. Scribe le tira du mauvais pas où il était engagé, le prit sous sa protection, écrivit plusieurs rôles pour lui, l'éclaira de ses conseils, prépara ses débuts au Gymnase, et un beau jour Allan fut tout étonné de s'entendre applaudir. Aujourd'hui c'est un acteur qui n'a rien de dramatique, mais qui rend de véritables services à son administration.

BERCOURT, jeune homme qui se livra d'abord à l'étude de la médecine; mais l'autopsie cadavérique faisait soulever le cœur de l'élève d'Esculape. Il abandonna donc l'amphithéâtre et les cours des docteurs de l'école, pour se livrer à l'art dramatique. C'est au Vaudeville que M. Bercourt fit ses premiers essais, qui ne furent pas heureux. De là, il passa au Gymnase, où il a appris du moins la manière de s'habiller.

BRIENNE, secrétaire de M. Poirson. Il joue le soir les

utilités. M. Brienne prend ordinairement le titre d'artiste dramatique ; il a tort : celui de commis du Gymnase lui convient mieux.

BOUFFÉ était bijoutier avant d'être artiste dramatique. Possédé du démon de la comédie, ce jeune homme n'a pas craint de commencer sa carrière d'artiste au théâtre de madame Saqui. M. Dubois, administrateur de la Gaîté, devina le premier le talent de Bouffé, et lui fit des propositions qui furent aussitôt acceptées. Il n'eut point à se repentir de cette acquisition, car Bouffé ne tarda pas à réaliser les espérances qu'il avait fait concevoir de lui ; il prit l'emploi des niais, dont il s'acquitta à la satisfaction de son protecteur et à celle du public, dont il reçut souvent les plus grandes marques d'encouragement. La première pièce dans laquelle il fixa l'attention des connaisseurs, fut le *Pauvre Berger;* il y fit en effet preuve d'un véritable talent. Plus tard, il quitta la Gaîté pour passer aux Nouveautés, sous la déplorable direction de M. Bérard, qui l'attacha à son théâtre pour six ans ; le même jour, M. Poirson lui fit signer un engagement pour entrer au Gymnase, après l'expiration de celui qui le liait aux Nouveautés. A ce dernier théâtre, Bouffé consolida sa réputation naissante, et trouva l'occasion de se montrer excellent comédien. Son talent fit le succès d'une foule de pièces, parmi lesquelles nous citerons *Caleb, le Mariage impossible, le Marchand de la rue Saint-Denis*, *Henri V*, *le charpentier*. Au Gymnase, il n'a rien perdu de sa verve et de son mordant. Chaque rôle nouveau est une occasion pour lui de déployer ses moyens, et le public témoigne chaque soir à cet excellent comique, le plaisir que lui fait éprouver son jeu

vif, toujours spirituel et savamment accommodé aux différens personnages qui parlent et agissent sous ses traits. Bouffé est peut-être le meilleur comique que nous possédions.

DESPRÉAUX (Mlle) est encore une des nombreuses victimes des cabales du Théâtre-Français. Elle débuta rue Richelieu, et son début fut assez heureux. Appelée par les auteurs à se charger de quelques rôles qui, selon les règlemens, revenaient de droit à telle ou telle ingénue aux cheveux gris, elle fit preuve d'intelligence. De là grand courroux de la part de ses rivales, qui firent tant, qu'il fut décidé qu'elle ne jouerait plus que de petits rôles sans importance. Mademoiselle Despréaux perdit alors son temps à la Comédie-Française, et en artiste qui veut parvenir et mettre ses moyens à profit, elle chercha une scène sur laquelle elle pût se montrer avec ses avantages. M. Scribe lui indiqua le Gymnase, et l'offre fut acceptée. Le spirituel vaudevilliste s'intéressa à la jeune Despréaux, s'y intéressa même, dit-on, très-vivement, conduisit lui-même ses débuts, et elle obtint le succès auquel elle avait droit de prétendre. Depuis, M. Poirson n'a eu qu'à se louer de sa pensionnaire : elle a contribué plus d'une fois au succès de plusieurs pièces. Nous citerons particulièrement la *Favorite*, vaudeville dans lequel elle joue avec beaucoup de goût.

DAVESNES a débuté à l'Ambigu, puis est passé à l'Odéon, pour venir ensuite à la Porte-Saint-Martin, et de là au Gymnase. Ce jeune acteur, qui a tout contre lui, la taille, la voix, la faiblesse apparente des organes, a trouvé, à force d'intelligence et d'étude, le moyen de se rendre supportable

partout. Jamais personne ne s'est avisé de dire que Davesnes était un comédien remarquable, mais aussi jamais on n'a dit de lui qu'il était mauvais. Si le public voulait considérer les difficultés qu'il lui a fallu vaincre, peut-être serait-il disposé à lui trouver du mérite. Une chose assez singulière, c'est qu'avec un aspect si chétif, Davesnes est un garçon de première force (de force musculaire s'entend); l'inspection du bras de ce jeune homme, lorsqu'il en étend les muscles et les nerfs, est presque un phénomène ; il exécuterait au besoin les tours de force des fameux Alcides.

Davesnes est auteur de plusieurs pièces qui ont obtenu quelque succès, entre autres de *Caïn*, qu'il composa en société avec Beauvallet, et de *Farruk le Maure*, dont il a laissé toute la responsabilité à son parent et ami, le malheureux Victor Escousse.

FAY LÉONTINE (Mlle). On se rappelle les succès de la petite merveille, succès que tout Paris a légitimés, et auxquels la province a donné son approbation ; car en quittant le théâtre de ses triomphes enfantins, mademoiselle Fay, accompagnée de trois principaux membres de sa famille, de son père, de sa mère et de sa sœur, a fait voyager sa gentillesse dans les départemens, et cela pendant une dixaine d'années, ce qui nous ferait penser qu'elle avait un goût décidé pour rester *petite merveille*. Cependant il fallut abandonner ce premier emploi, pour en embrasser un autre. Elle choisit alors celui des ingénues et des grandes coquettes, qu'elle remplit au Gymnase avec grand succès. Mademoiselle Fay possède sans contredit d'excellentes qualités ; sans parler de son physique, qui est charmant, elle joint à beaucoup d'intelligence une grâce et une sensibilité qui la mettent au-dessus de cer-

taines artistes qui n'ont pas moins d'intelligence et d'entente de la scène qu'elle; mais aussi, il y a dans son jeu une afféterie qui la rend parfois ridicule. Elle a sans doute très bon ton, elle s'habille avec goût, quoiqu'il y ait souvent un peu d'exagération dans ses costumes; mais pourquoi cette assurance de soi? pourquoi sembler dire au public : *regardez-moi, comme je suis bien!* Mademoiselle Fay craint-elle donc que l'on ne s'aperçoive pas qu'elle est jolie et qu'elle a du talent? qu'elle se rassure, personne n'en doute.

On a donné bien des amans à cette jeune artiste; on a même parlé d'un personnage aujourd'hui haut monté, et à ce sujet nous nous rappelons la jolie lithographie de Granville, qui n'a d'autre tort que celui de manquer d'exactitude. Nous, coulissiers s'il en fût, nous déclarons ne pas connaître de protecteur à mademoiselle Léontine Fay.

FERVILLE a d'abord parcouru les départemens, puis s'est attaché pour quelques années au théâtre de Rouen. Madame Ferville, son épouse, qui a fait long-temps partie de la troupe des Variétés, tenait alors auprès de lui l'emploi des premiers rôles. Quelques querelles d'intérieur, qu'il ne nous est pas permis de reproduire ici, séparèrent les deux époux. Madame Ferville, avant de se fixer à Paris, fit encore quelques excursions départementales, et son époux vint débuter au Gymnase, où il fut engagé. Ferville obtint sur ce théâtre les succès les plus flatteurs. *Le Mariage de raison*, *le Plus beau jour de la vie*, *le Vieux mari*, lui fournirent tour à tour l'occasion de déployer son talent. Il était bien payé au Gymnase, le public lui faisait bon accueil, les auteurs travaillaient pour lui, son amour-propre et sa bourse

se portaient à merveille, quand il vint à l'esprit de M. Harel de lui offrir un engagement plus avantageux, pécuniairement s'entend. Ferville, sans considérer autre chose que l'augmentation des écus, signe l'engagement, quitte le théâtre Bonne-Nouvelle, et court tout joyeux s'enterrer à l'Odéon. Depuis lors, personne n'a plus entendu parler de lui. Les amateurs seuls, qui voulaient bien entreprendre le voyage du faubourg Saint-Germain, par amour pour l'art dramatique, ne l'ont pas perdu de vue; mais tous assurent que Ferville s'est gâté. Nous partageons tout-à-fait l'avis de ces messieurs, et Ferville du *Gentilhomme*, de la *Mère et la Fille*, de *Catherine II*, n'est plus à nos yeux le Ferville du Gymnase. A la Porte-Saint-Martin, où il n'a créé qu'un seul rôle dans *Dix ans de la vie d'une femme*, il est loin de réunir les suffrages du public. Espérons que sa rentrée au Gymnase sera signalée par un succès. Là, du moins, il est à sa place, et c'est beaucoup. Puis le souvenir de ses beaux jours le soutiendra, et rendra sans doute à son jeu l'esprit et la verve qui l'ont abandonné.

FIRMIN a fait partie de la troupe de l'Ambigu, dans laquelle il prit la place de Stoklet, lorsque celui-ci abandonna le boulevart pour la Comédie-Française. Il se fit dans ce temps-là une réputation par la création du rôle de *Bertrand*, dans la fameuse *Auberge des Adrets*; c'est qu'en effet il y était fort plaisant. Il a tenu à Feydeau l'emploi des basses-tailles, puis est venu débuter au Gymnase, qu'il quitta bientôt pour retourner à l'Opéra-Comique, d'où il sortit encore dans l'espoir probablement de se fixer au boulevart Bonne-Nouvelle. Il est là placé dans un cadre qui convient parfaitement à ses moyens. Firmin n'a rien d'original, mais c'est

un acteur utile, et qui a le talent de ne rien gâter; le public le voit même quelquefois avec plaisir.

FORGEOT (Mlle Elisa). Issue d'une honnête famille, elle entra toute jeune au couvent, pour y recevoir une éducation appropriée à son rang. Des revers de fortune forcèrent bientôt sa mère à suspendre ses bonnes intentions, et la jeune Élisa revint à la maison maternelle partager les chagrins communs. Sans aucune espèce de ressource, et doublement malheureuse à cause des souvenirs d'une vie douce et d'habitudes molles et faciles, Mademoiselle Elisa prit le parti d'embrasser la carrière dramatique. Elle se montra pour la première fois sur la scène de Fontainebleau (elle avait alors treize ans); sa robe de fiancée était la même qu'elle avait portée l'année précédente, lorsqu'agenouillée au pied de nos autels, elle avait reçu l'hostie sacrée. Le public l'accueillit avec tout l'intérêt qu'inspire la naïveté d'une jeune vierge, et encouragea ses heureuses dispositions. Après ce début, mademoiselle Élisa accepta quelques rôles dans plusieurs théâtres de société, et sa précoce intelligence ne tarda pas à lui faire une réputation parmi les artistes amateurs. M. Poirson eut par hasard occasion d'assister à une des soirées dramatiques dont cette jeune personne faisait l'ornement; en homme de goût et de tact, il rendit justice à ses précieuses qualités, et pressentant tout le parti qu'il en pourrait tirer à son théâtre, il lui offrit un engagement qui fut aussitôt accepté et signé. La nouvelle pensionnaire débuta à quatorze ans, et crut entrevoir un avenir riant, car le public, qui avait apprécié sa gentillesse, lui donnait le droit d'espérer tenir quelque jour un rang distingué parmi ses rivales; mais mademoiselle Élisa est timide et ne sait pas

solliciter les faveurs d'un directeur ; elle n'a jamais appris à lancer à un auteur un coup d'œil d'amour, pour obtenir un rôle qui lui permette de déployer son talent, et elle se console, en disant : « J'ai des camarades qui sont bien au-dessus de moi, il est juste que les bons rôles leur reviennent. » Nos lecteurs peuvent juger par là de l'amour-propre de cette charmante actrice.

GABRIEL, acteur de province qui a débuté à Paris au théâtre de la Gaîté sans aucun succès. Sa bonne étoile l'a conduit au Gymnase, où il travaille, dit-on, beaucoup. Nous sommes bien aises de faire part au public de cette circonstance, qu'il n'a sans doute pas encore été à même de soupçonner. Peut-être un jour Gabriel recueillera-t-il le fruit de ses travaux. Nous le lui souhaitons de cœur.

GRÉVEDON (Mme). Il n'est pas un amateur qui n'ait en portefeuille quelques portraits signés de ce nom. L'habile dessinateur à qui nous devons la jolie collection de nos artistes les plus distingués, n'est autre que l'époux de la dame dont nous nous occupons. Elle a débuté au Gymnase sans s'y faire remarquer. Son physique a quelque chose de triste et de sévère, et son organe est plus que désagréable. En somme, c'est une actrice fort médiocre. Dans le monde, on dit madame Grévedon charmante, on cite son esprit et son amabilité. C'est probablement ce qui l'a fortement attachée à l'un de nos plus féconds vaudevillistes, avec lequel elle passe ses jours depuis une dixaine d'années, ce qui ne laisse pas d'être fort agréable pour M. Grévedon. Madame donne des bals, des fêtes, dont le vaudevilliste en question fait tous

les frais, et elle oublie ainsi, au milieu des plaisirs, de l'abondance et des félicitations de ses amis, sa nullité au théâtre, et le triste accueil que lui fait le public.

GELAS (Alfred) a chanté l'opéra comique en province, où il s'était fait une de ces réputations qui viennent si souvent échouer à Paris. On l'a vu un instant à l'Opéra-Comique, où ses débuts ont été fort mauvais. Au Gymnase, cet acteur est tout-à-fait nul. On le supporterait s'il chantait toujours dans la coulisse ; mais, malheureusement pour lui et pour nous, il tient un emploi qui l'oblige à se montrer, et les rôles qu'il remplit sont précisément ceux qui lui conviennent le moins. Avec un physique comme le sien, on ne peut pas, avec la meilleure volonté du monde, lui pardonner le crime de jouer les amoureux.

GÉNOT (Mme) est la femme de l'acteur du même nom qui déchante si agréablement à l'Opéra-Comique, et sœur de mademoiselle Léontine Fay. Les amateurs se souviennent d'avoir entendu madame Génot chanter l'opéra à l'Odéon ; elle n'y était même pas déplacée. Dès que ce genre de spectacle fut proscrit du faubourg Saint-Germain, notre chanteuse s'en fut roucouler dans les départemens, et ne revint à Paris qu'à l'ouverture du théâtre des Nouveautés, où elle joua quelques rôles avec esprit. Chez M. Poirson, elle est à peu près inutile, par cette raison qu'il y a au Gymnase trop d'artistes de mérite pour que les auteurs écrivent un rôle pour madame Génot, et qu'elle a elle-même trop de talent pour que l'on ose lui offrir un emploi tout-à-fait

secondaire. Au boulevart, madame Génot jouerait parfaitement les premiers rôles. Cette dame est, dit-on, douée d'un excellent caractère et d'une sensibilité exquise. Nous tenons le fait de cinq ou six personnes qui l'ont connue particulièrement : tous beaux cavaliers, ma foi !

GONTIER a débuté en 1814 au Théâtre-Français ; il jouait alors les petits amoureux. C'est lui qui, dans l'*Aveugle clairvoyant*, avait l'avantage de recevoir le soufflet. Il quitta la rue Richelieu pour passer à l'Opéra-Comique, où il prit l'emploi des Colin ; la création du rôle de *Joconde* fut son premier pas vers les immenses succès qu'il obtint depuis. Au Vaudeville, où il ne fit que paraître, il enleva tous les suffrages dans le *Comte Ory*, et se fixa enfin au Gymnase, théâtre qui lui doit la plus grande partie d'une célébrité qui commence à pâlir. S'il fallait énumérer les rôles dans lesquels excelle ce comédien, il nous faudrait transcrire ici la volumineuse collection des vaudevilles de M. Scribe ; disons seulement qu'il est inimitable dans le *Mariage de Raison*, dans l'*Héritière*, dans *Michel et Christine*, dans la *Seconde Année*, dans *Philippe*, et qu'il est parfait dans le reste. Cette opinion, qui sera sans doute partagée par nos lecteurs, n'est cependant pas du goût de tout le monde. Nous avons entendu dire dernièrement par des gens de l'art (des comédiens de province), que Gontier n'avait rien de bien merveilleux ; qu'il était même souvent médiocre, qu'il affectait de jouer les mains dans les poches, parce que le public était engoué de lui. Ce qui voulait dire, en d'autres termes : Nous valons tous Gontier. En vérité, c'est qu'ils n'ont pas d'amour-propre les artistes de province ! A propos d'amour-propre, il en a une bonne dose, M. Gontier. On nous dira qu'il lui est permis

d'en avoir; d'accord, on peut avoir la conscience de son talent, mais il y a quelque chose de pénible à entendre un homme faire son propre éloge; et pour cela, Gontier ne se gêne pas le moins du monde.

Mademoiselle Rosette Gavaudan, qui est aujourd'hui perdue dans la foule des actrices médiocres des Variétés, est l'épouse de Gontier. Pauvre petite! ton contrat doit être criblé de coups de canif!

HABENECK (Mlle), fille du chef d'orchestre de ce nom, est sortie du Conservatoire pour débuter au Gymnase, qu'elle n'a pas quitté depuis. C'est une actrice décente, dont les amateurs admirent les beaux yeux, et qui fera peut être un jour parler d'elle.

JENNY VERTPRÉ (Mme Carmouche), née avec un goût décidé pour le theâtre, elle joue la comédie depuis long-temps, qui ne l'empêche par d'être encore à la scène une des plus jolies et des plus sémillantes actries. Elle a commencé, toute jeune, par tenir au Vaudeville le petit emploi des enfans. Un général, touché de sa grâce et de sa gentillesse, la prit sous sa protection, et l'enleva un beau jour, pour lui faire faire avec lui la campagne de Russie. On dit qu'à cette époque elle joua la comédie au Kremlin, et fit partie de la troupe d'acteurs qui suivit la grande-armée à Moscou. Elle était alors la femme du monde la plus heureuse, quand un boulet russe vint tout à coup démolir l'édifice de son bonheur. Le général, mortellement frappé, expira quelques heures après sa blessure, et laissa à son amante, pour seules consolations, le souvenir de leurs amours, et, ce qui était plus positif, quelques diamans d'un grand prix. De retour à Paris, elle fut en-

gagée à la Porte-Saint-Martin où elle resta ignorée jusqu'à l'apparition de *la Pie voleuse*, pièce dans laquelle elle obtint un grand succès. De là, elle passa aux Variétés, puis enfin au Gymnase, où elle ne paraît guère que pendant six mois de l'année, ce dont le public se plaint singulièrement. Où diable M. Poirson avait-il la tête quand il consentit à accorder un congé si long à la plus séduisante de ses pensionnaires? Pourquoi nous priver ainsi du plaisir de voir représenter les plus jolies pièces du répertoire du Gymnase, pendant six grands mois? Une fois Jenny-Vertpré partie, adieu *les Trois Maîtresses*, adieu *les Premières amours*, *la Demoiselle à marier*, *la Chatte méthamorphosée en femme*, *Jeune et Vieille*, et une foule d'autres ouvrages qu'elle seule peut dignement représenter? Il y a certes dans ce congé-là un crime de lèze-public.

Avec une petite taille si svelte, si gracieusement élancée, avec une physionomie si mobile, un jeu si plein de finesse, un organe si enchanteur, mademoiselle Jenny-Vertpré devait nécessairement être entourée d'hommages, aussi eut-elle un grand nombre d'amans. Nous serions bien tentés d'en nommer quelques-uns, mais l'espace qu'il nous est permis de consacrer à chaque artiste s'oppose à notre bonne intention. Aujourd'hui cette aimable comédienne est, comme on sait, liée par un nœud légitime au sort d'un de nos spirituels vaudevillistes, M. Carmouche.

JULIENNE (Mme) a été expédiée au Gymnase par la province. L'emploi des duègnes, qui était resté vacant à ce théâtre par la mort de madame Kreutz, devint l'héritage de madame Julienne, qui en tire aujourd'hui tant de profit, que si la défunte elle-même eût pu choisir sa légataire, elle n'eut certes pas mieux rencontré.

KLEIN, horloger de la rue du Temple, a débuté avec succès à l'Ambigu-Comique, dans le *Siége du Clocher;* de là, il passa aux Variétés, où il trouva moyen de se faire supporter dans *Jocrisse maître et Jocrisse valet.* Au Gymnase, il a conservé son emploi de *niais*, ou, si l'on aime mieux, de *grotesque.* Imitateur froid et guindé de Potier et de Baptiste cadet, Klein est un acteur sans naturel, sans verve, sans talent. Au boulevart du crime, il avait au moins l'avantage d'être *bouffon*; chez M. Poirson, il est d'une tristesse désespérante, son jeu est uniforme, son organe désagréable, sa diction monotone, sa voix nazillarde et fausse. Et cependant M. Klein croit tenir un rang dans la hiérarchie théâtrale! On le dit plus qu'économe. Malheur au camarade dont la montre se dérange! Klein la réglera, mais aussi il aura soin de faire régler son compte.

LÉON - MONVAL fit son apprentissage dramatique dans les théâtres de société de Paris, et se montra bientôt après sur ceux de la banlieue. Ses dispositions se développèrent si rapidement et avec tant de bonheur, qu'il ne tarda pas à se croire appelé à figurer dignement sur la scène française. Il y débuta donc par le rôle de l'*Abbé de l'Épée,* et grâc au succès qu'il obtint, il fut très heureux de trouver un engagement au théâtre de Versailles. Le public de Paris eut le triste avantage de le revoir aux Nouveautés pendant un mois; il repartit pour Versailles, toujours à cause de ses succès, qui faisaient le désespoir de ses rivaux. On avait déjà oublié cet artiste supérieur quand tout à coup il retomba au Gymnase, où il fit ses débuts dans la *Reine de seize ans.* M. Léon-Monval joue les pères nobles et les premiers rôles marqués. Il dit qu'il a remplacé MM. Ferville

et Dormeuil, l'un comme mauvaise doublure sans doute, et l'autre comme régisseur : d'accord.

MINETTE est née à Besançon ; elle entra de bonne heure à l'école de déclamation du Conservatoire, où elle étudia sous le professorat de Dugazon et de Lafond. Elle parut pour la première fois sur le théâtre du Vaudeville, dans le petit personnage *muet* de l'enfant de la *Chaste Suzanne*. Nous ne nous rappelons pas la date précise de ce premier début ; tout ce que nous savons, c'est que mademoiselle Minette était alors fort jeune. On sait que cette excellente artiste, dont le jeu est si piquant et si original, a fait depuis, les beaux jours du théâtre de la rue de Chartres. Son répertoire est immense, et ses succès égalent la longue série des rôles qu'elle a créés. Enfant du Vaudeville, elle a quitté ce théâtre malgré elle. Un mauvais procédé de Bernard-Léon, alors directeur, a décidé son entrée au Gymnase où le public se plaint justement de ne pas la voir assez souvent.

Mademoiselle Minette a répondu à ses amis qui la blâmaient d'avoir abandonné le théâtre de ses succès, par une chanson qui nous rappelle l'aisance des couplets de la *Jeunesse de Piron*, jolie petite pièce dont elle est l'auteur.

Voici le commencement de cette chanson : nous demandons pardon à cette aimable actrice de divulguer ainsi ses secrets, mais nous croyons faire plaisir au public. Peut-elle nous en vouloir d'être agréable à ceux pour lesquels elle a tant fait?

Air : *Adieu, je vous fuis, bois charmant.*

Il me faut quitter mon berceau !
C'est à regret que je m'exile ;
Et pour un théâtre nouveau
Je laisse mon vieux domicile.
Adieu public, à qui je dois

Témoigner ma reconnaissance,
Adieu, Vaudeville, autrefois
Témoin des jeux de mon enfance !

Adieu vous tous, mes bons amis :
Des flons flons je quitte l'asile ;
Sans moi vos talens réunis
Soutiendront notre Vaudeville.
Adieu, *Hussard*, adieu, *Frontin*,
Adieu, rôles que je regrette;
Adieu, *Marin*, *Passy*, *Pantin*,
Vous ne reverrez plus Minette.

NUMA n'est certainement pas le roi de ses camarades, quoiqu'il ne manque pas d'intelligence, ni de mémoire, ni de zèle; mais le calcul avec lequel, pour produire de l'effet, il outre la froideur systématique et la diction nazillarde qu'il a eu la maladresse d'emprunter à Perlet, l'empêcheront toujours d'arriver à de grands succès. Il est pourtant bien placé dans *Rodolphe*, dans les *Moralistes* et quelques autres pièces. C'est peut-être l'acteur de Paris qui use le plus de pantalons; il a constamment les mains dans ses poches; heureusement, dit-on, la façon ne lui coûte pas cher. Avant d'entrer au Gymnase, il a fait partie de la troupe de Versailles.

PAUL, fils de mademoiselle Caroline, l'une des plus agréables actrices du théâtre Montansier, pourrait bien, si l'on en croit la chronique, avoir pour père M. Bosquier Gavaudan. Que nos lecteurs ne prennent pas cela pour mot d'évangile, d'abord, parce qu'il n'y a rien de moins évangélique que la chronique théâtrale, puis parce qu'il est de ces choses que les parties compétantes elles-mêmes ne pourraient pas assurer. Nous nous rappelons le temps où M. Paul

jouait à la Porte-Saint-Martin le triste rôle de l'amoureux dans *Jocko*, et nous étions alors loin de penser qu'il dût un jour tenir au Gymnase le rang qu'il y occupe. Son début aux Variétés n'était pas non plus de nature à faire concevoir de lui de hautes espérances. Quoi qu'il en soit, M. Poirson vit mieux que nous, et découvrit dans cet acteur des moyens qu'il se chargea de faire développer, et confia son éducation dramatique à son fournisseur général, M. Scribe, qui sut tirer du sujet tout le parti possible. Paul est aujourd'hui fort bien placé au boulevart Bonne-Nouvelle : il a un excellent ton, du zèle, l'habitude de la scène, et a parfaitement étudié les exigeances de son public. Il a fait le plus grand plaisir dans le *Mariage de raison*, dans une *Faute*, dans la *seconde Année*, et il est presque devenu indispensable à ce théâtre. Paul a épousé mademoiselle Zélie, ex-actrice de la Porte-Saint-Martin.

SYLVESTRE est sorti des galères Sévestes pour débuter aux Variétés dans *Pique assiette*; il a été bien accueilli du public, et engagé aussitôt. Il jouait à ce théâtre les troisièmes comiques, et ne monta pas plus haut, par cette raison que dans chaque administration théâtrale, comme dans le monde, ce n'est pas toujours le talent qui occupe les premières places, et que là, surtout, l'aristocratie du rang ne veut pas perdre un doigt de ses prérogatives.

Sylvestre est un acteur plein de zèle, et qui, plus d'une fois, a fait preuve d'intelligence et de talent. Au Gymnase, il remplacera dignement Legrand. Il est regretté de tous ses camarades des Variétés.

THÉODORINE. M. Poirson peut dire comme Napo-

léon : *c'est une de mes erreurs!* mauvaise à l'Ambigu et plus mauvaise encore au Gymnase, mademoiselle Théodorine n'a pas même l'avantage d'une figure agréable. Laide, mais laide à plaisir, elle est sans aucune espèce de grâce, ne se doute pas des premiers élémens de l'art dramatique. Que diable est-elle venue faire à côté des *Léontine*, des *Jenny-Vertpré*, des *Despréaux!*

On dit qu'elle cherche un mari, probablement parce qu'elle ne peut pas trouver un amant; on nous a pourtant assuré que M. Desm...s lui faisait la cour. Le malheureux!

Théâtre du Vaudeville.

—

DIRECTEURS.

MM. ARAGO (Étienne) et BOUFFÉ.

L'un doit sa fortune au hasard ; l'autre son élévation à son or.

(*Contes de Marmontel.*)

M. Étienne Arago est frère du savant astronome que l'on désigne assez ordinairement par le titre de *bon sujet*, pour le distinguer du directeur du Vaudeville, auquel on a donné celui de ce *Philibert*, si plaisamment représenté par Clausel ; M. E. Arago est auteur de quelques mélodrames et d'une foule de petits vaudevilles, dont plusieurs ne sont pas sans esprit ; il a travaillé à plusieurs journaux, entre autres à la *Nouveauté* et au *Figaro*.

Les articles que fournissait M. Arago à ces différens journaux décelaient une plume élégante et facile ; comme dans ses pièces de théâtre, il y répandait souvent beaucoup d'esprit mais de cet esprit dont le trait tombe toujours d'aplomb et frise la personnalité. Aussi MM. les directeurs de théâtre ont eu long-temps à souffrir de ses sanglantes épigrammes, toi

surtout, pauvre Désaugiers, combien de fois la plume de ce jeune Aristarque ne t'a-t-elle pas violemment attaqué, quand tu tenais le sceptre du Vaudeville!

Ce qui surtout a servi d'aliment à la verve épigrammatique de M. Arago, c'est la détestable coutume qu'ont MM. les directeurs de frustrer les auteurs d'un tiers ou d'un quart de leurs droits, en prenant dans chaque pièce représentée sur leur théâtre, le titre de collaborateur. Nous sommes, certes, bien éloignés de blâmer le journaliste qui signale un tel abus des convenances; mais M. Arago, directeur, devrait se rappeler ses actes d'Aristarque littéraire, et ne pas user largement aujourd'hui des priviléges qu'il stigmatisait autrefois.

Jeune, d'une figure douce, d'un commerce agréable, ce directeur était fait pour mettre à l'épreuve la sensibilité de nos aimables artistes. Après avoir, sous le titre d'auteur et de journaliste, couru de coulisse en coulisse et voltigé de la figurante à la première amoureuse, selon ses caprices et l'état de sa bourse qui, soit dit pour mémoire, était souvent fort triste, il est mònté tout à coup au trône de la rue de Chartres, et là, en galant dominateur,

Il vient donner une heure aux soins de son empire,
Et le reste du jour, il est tout à Zaïre...

C'est-à-dire à mademoiselle ***, car tout le monde sait que cette jeune artiste est la Zaïre de ce nouvel Orosmane. Ce n'est pas que, sultan capricieux, il ne promène ses amours de belle en belle, et ne fasse tomber ses faveurs sur telle ou telle jeune fille attachée à son sérail, mais la favorite est toujours fêtée, choyée; on a pour elle les plus grands égards, le peuple se courbe à son aspect et la salue humblement. Si

l'on a quelque grâce à demander, c'est à la sultane que l'on s'adresse, et bien heureux ceux des solliciteurs dont elle veut bien faire valoir les droits !

C'est une fort jolie chose de vivre ainsi en souverain, de dispenser les grâces et les faveurs, de ne sacrifier qu'au plaisir et à la volupté, de couler mollement ses jours dans une douce incurie, et presque dans l'ignorance des tribulations de ce pauvre monde ; mais il faudrait pourtant songer à ses intérêts, s'occuper un peu de sa mission, et M. Arago oublie quelquefois qu'il est directeur.

Depuis qu'il est à la tête du Vaudeville, ce jeune homme a totalement perdu le souvenir de ces jours où, joyeux et léger d'argent, il vivait gaîment de sa vie d'artiste, et riait des folles prétentions de ces hommes qui, roturiers de cœur, se sont créé une noblesse dont les titres sont inscrits sur les billets de banque. Aujourd'hui, un ancien camarade de M. Arago, un compagnon de ses plaisirs, fait, dit-on, antichambre chez lui, et quand l'heure de la clôture des audiences a sonné, personne, pas même l'ami qui vient le visiter, ne peut pénétrer dans le cabinet de M. le directeur. Ah ! c'est que la position change bien les hommes, surtout lorsque, placés d'abord sur un terrain difficile et qui fuit sous leurs pas, ils mettent le pied sur un sol plus ferme et plus solide ! Il est si agréable de se voir au-dessus de ceux qui ont été nos égaux, et de repéter à qui veut l'entendre, que l'on a une terre à tel endroit, une maison à tel autre ! n'est-il pas vrai, M. Arago, cela fait plaisir, cela flatte notre amour-propre, et, qui plus est, rassure les personnes qui auraient la faiblesse de craindre pour leurs appointemens. A dire vrai, nous croyons fort que ces personnes-là avaient quelque raison de soupçonner une gène dans les affaires du Vaudeville; car c'est depuis l'émission de ces bruits fâcheux que vous

avez cru devoir vous adjoindre un associé choisi d'ailleurs pour la circonstance, car M. Bouffé, en prenant le titre de co-directeur, est venu verser à votre caisse certaines sommes dont aujourd'hui il chercherait peut-être en vain le total. Mais qu'importe? il vous a tiré d'un mauvais pas, il a consolidé votre existence de directeur, il partage lui-même l'honneur de gouverner avec vous, et tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes.

ARTISTES.

ADRIEN a poussé ses excursions dramatiques jusqu'à la Nouvelle-Orléans, dont il a rapporté de tristes souvenirs, car trois fois il faillit d'être victime de la fièvre jaune; aussi dit-on que le choléra ne l'a pas beaucoup effrayé.

De retour en France, ce comédien rentra au théâtre de Versailles, d'où il était sorti pour courir le monde. C'est de là qu'il passa à la Gaîté. Les habitués du boulevart attendront sans doute encore long-temps avant de rencontrer un acteur tel que lui. Les auteurs du *Couvent de Tonnington* lui doivent en partie le beau succès de leur ouvrage, et M. Victor Ducange serait bien ingrat, s'il ne se félicitait pas d'avoir trouvé dans Adrien un interprète digne en tout du beau rôle de comte de Saint-Vallier, dans son excellent drame de *Il y a seize Ans*. Tout Paris a voulu voir cette pièce, et tout Paris aussi a rendu justice au talent de l'artiste chargé de la responsabilité de la représentation.

Quelques différens élevés entre Adrien et M. Gilbert de Pixérécourt, ont forcé ce premier à quitter le théâtre de ses succès, pour entrer au Vaudeville, où son talent ne sera certainement pas déplacé. Les administrateurs de la Gaîté, sans doute pour se consoler de la perte du meilleur comédien de leur troupe, et surtout afin d'exercer une petite vengeance envers lui, ont fait courir le bruit qu'Adrien n'était engagé au Vaudeville que pour y doubler Lafond, comme s'il était probable que cet artiste voulut borner sa carrière dramatique à la reproduction de rôles créés par ses camarades, et par conséquent, ait eu la faiblesse de signer un engagement renfermant une clause aussi préjudiciable à son avenir? Que ces messieurs de la Gaîté restent donc en repos, et ne s'occupent plus de leur ex-pensionnaire, il fera son chemin; déjà même nous savons de bonne part que plusieurs auteurs travaillent pour Adrien.

Cet artiste, le seul soutien de sa famille, se fait un plaisir de consacrer le produit de son talent à lui procurer une honnête aisance, et de vivre au milieu d'elle, sans faste, sans apprêts, mais dans une douce et touchante intimité. Honneur donc à son amour et à son bon cœur!

ARNAL. Avant d'entrer dans la carrière dramatique, ce jeune homme n'était qu'un modeste industriel qui tournait fort joliment les boutons de cuivre, et qui s'était déjà fait une réputation d'atelier, lorsqu'il lui vint à l'esprit de s'en faire une au théâtre. Il quitta donc le tour et le polissoir pour se jeter dans les chœurs des Variétés. Lorsqu'il se crut assez familiarisé avec la scène, quand les lumières de la rampe ne frappèrent plus ses petits yeux d'un éclat trop vif, il tenta hardiment un début; mais le public lui apprit alors qu'il ne

suffit pas, pour être comédien, de polir agréablement une grosse de boutons de cuivre, qu'il y a une étude sérieuse à faire, et des connaissances profondes à acquérir. En conséquence, M. Arnal fut sifflé le plus vertement du monde, et renvoyé à l'école. Heureusement, il sut profiter de la leçon, il se mit sérieusement au travail, passa au Vaudeville, et s'y fit d'abord supporter dans quelques bouts de rôles; peu à peu il fit des progrès sensibles, et parvint à tenir une des premières places parmi les bons comiques de Paris. Aujourd'hui M. Arnal marche de pair avec les Vernet, les Bouffé, les Odry; genre à part pourtant, car cet acteur a une spécialité : il joue les niais dans la perfection; on n'est pas plus spirituellement bête que lui, c'est la bêtise incarnée; dans *Heur et Malheur*, dans le *Malade par circonstance*, dans *Marguerite*, dans l'*Humoriste*, et plusieurs autres pièces du répertoire du Vaudeville, il a obtenu un succès de fou-rire; mais sortez-le de sa niaiserie habituelle, et vous ne reconnaîtrez plus le comédien si gai, si drôle et d'une si heureuse impassibilité.

M. Arnal est, parmi ses camarades, l'homme le plus insupportable; aucun d'eux ne peut vivre avec lui : sa fierté est telle, qu'il croirait s'abaisser et se compromettre en associant sa vie à celle des autres artistes de son théâtre, qui, d'ailleurs, lui doivent une grande reconnaissance; car cet acteur ne s'est pas contenté de faire des boutons et de la comédie, il s'est aussi avisé de faire de la littérature, et en qualité de petit journaliste, il s'amusait à jeter le ridicule à pleines mains sur ses camarades et sur l'administration à laquelle il était attaché. Bon petit cœur, en vérité; aussi, comme il est aimé, chéri de tous ceux qui l'entourent! c'est plaisir de voir la bonne intelligence qui règne entre lui, le directeur et les auteurs! Capricieux, il veut aujourd'hui ce qu'il

a refusé la veille; exigeant au dernier point, monsieur ne reçoit pas de rôle sans imposer des conditions; dernièrement l'un des auteurs à qui il doit, sans contredit, ses plus beaux succès, M. D....., lit une pièce à ce tyran comique, et lui offre un rôle écrit pour lui: Je ne jouerai pas, s'est écrié M. Arnal: c'est un rôle grimé, et je ne consentirai jamais à changer de physionomie; et là-dessus il quitta l'auteur. Qu'on dise après cela que M. Arnal n'est pas reconnaissant, ou qu'il manque de politesse et de savoir vivre!

A propos de politesse, nous avons dit que ce comédien lançait des épigrammes dans les journaux contre ses camarades, nous ajouterons encore qu'il fait de petits vers, et si le public veut un échantillon de sa prose, voici un billet qu'il nous a fait l'honneur de nous adresser, et que nous transcrivons littéralement.

....

Monsieur,

Vous m'avez fait l'honneur de me demander des notes pour la Biographie que vous vous proposez de publier; je n'en ai point à vous fournir. Si vous m'avez vu jouer, vous savez ce qu'on peut dire de moi; si, comme acteur, je vous suis inconnu, veuillez prendre la peine, si cela peut vous être agréable, d'envoyer un matin chez moi, il y aura toujours un billet de deux places à votre disposition.

Je vous prie, Monsieur, d'agréer mes salutations.

ARNAL,

DU VAUDEVILLE,

rue Marsollier, n° 7.

Nous laissons à nos lecteurs le soin de juger le style épistolaire de M. Arnal, et ce n'est pas nous qui le traiterons d'impoli.

M. Arnal est marié, mais n'habite pas avec son épouse, à laquelle il a interdit l'entrée du domicile conjugal, pour y recevoir, dit-on, ses maîtresses. Il appèle cela vivre à la mode! Nous serions véritablement curieux de connaître le code où il a puisé cet axiome de sagesse et de pudeur; peut-être est-il Saint-Simonien.

ARMAND s'est échappé un beau jour des théâtres Sevestes, et est venu timidement chercher un asile au Vaudeville. Les portes de la rue de Chartres furent ouvertes à ce malheureux réfugié, qui ne tarda pas à se montrer au public. Accueilli avec une juste bienveillance, il resta attaché à ce théâtre, où il a rendu depuis de véritables services, en se chargeant de plusieurs petits rôles, dont il s'est toujours tiré avec honneur.

ALEXANDRINE (Mlle) s'est fait remarquer dans les chœurs par sa grâce et sa gentillesse. Les amateurs de l'orchestre et de l'avant-scène, parmi lesquels on compte beaucoup d'auteurs et de journalistes, se sont spécialement occupés de cette jeune personne, et, grâce à l'intérêt qu'ils lui ont porté, elle a obtenu les faveurs de quelques petits rôles, dont elle s'est acquittée avec goût et intelligence. Aujourd'hui, elle ne tient encore que l'emploi des utilités; mais tout nous porte à croire qu'elle n'en restera pas là; elle a tout ce qu'il faut pour réussir.

ALBERT (Mme) a débuté à l'Odéon lors de la fortune de ce théâtre, et a partagé les applaudissemens du public avec les chanteurs distingués qui composaient alors la troupe de ce bel établissement. De l'Odéon, madame Albert est passée aux Nouveautés, que son talent et celui de Bouffé ont soutenu pendant quelque temps. C'est à ce théâtre que cette comédienne s'est acquis la belle réputation dont elle jouit aujourd'hui à si juste titre. Tout Paris l'a vue dans la *Chûte des Feuilles*, assez mauvaise pièce dont elle avait complètement fait oublier la faiblesse, tant il y avait dans ses mouvemens, dans sa physionomie, dans sa diction, d'art, d'observation et de vérité. Ne passons pas sous silence les *Enragés*, et surtout *Caleb*, dans lequel elle était si vive, si légère. Prévoyant sans doute la déchéance de M. le directeur des Nouveautés, et la fermeture de ce théâtre, cette dame eut soin de signer un engagement avec le Vaudeville, et, en artiste de goût, elle n'imposa pas à M. Arago la condition d'y entrer avec son époux, qu'elle avait déjà eu le bon esprit d'éloigner du théâtre de la Bourse; car il paraît que M. Albert aime beaucoup la comédie, ou craint fort de perdre sa femme de vue. Si c'est ce dernier motif qui nourrit son amour du théâtre, il peut vivre tranquille et oublier tout-à-fait l'art dramatique, car madame Albert a toujours été inaccessible à la séduction; directeurs, auteurs, journalistes, lui ont fait une cour assidue, mais aucun d'eux n'a réussi. Le public saurait gré à M. Albert de sa retraite définitive, s'il se contentait, comme nous, du talent de sa femme, et s'il s'honorait de porter le titre de son époux; c'est ce qu'il a de mieux à faire.

BEAUCHÊNE (Mlle Atala), jeune personne qui,

avant d'entrer au Vaudeville, jouait la comédie en société. Elle est plus connue dans le monde qu'au théâtre. Quand nous disons dans le monde, nous voulons dire dans ces réunions où s'assemblent les jeunes gens de bon ton, pour y dissiper gaiement le patrimoine de leurs parens, et faire, comme on dit, vie courte et bonne. Il n'est pas un de nos bons restaurateurs, de nos loueurs de chevaux et de tilburys qui ne se rappèle parfaitement la physionomie de mademoiselle Atala Beauchêne. Au Vaudeville, il n'y a guère que M. le directeur qui fasse quelque attention à elle; le public ne s'en occupe pas le moins du monde, et c'est heureux pour sa réputation; car s'il venait à sortir de son indifférence, elle pourrait bien avoir à souffrir l'affront du sifflet. Nous qui, par état, remarquons tout au théâtre, nous nous sommes aperçus que cette actrice était toujours richement habillée; l'un de nous s'est informé, a fait jaser la mère Beauchêne, qui est bien la femme la plus indulgente et la plus commode du monde; puis il est enfin parvenu à découvrir qui payait sa toilette. Comme il importe peu à nos lecteurs de connaître le nom de ce précieux mortel, ils nous permettront de le laisser au bout de notre plume.

BROHAN (Mlle) est née le 29 mai 1807. Elle se destina de bonne heure à la comédie; à l'âge de 11 ans, elle étudiait déjà au Conservatoire, où, trois ans après, elle obtint le premier prix de comédie. Elle partit à cette époque pour la province, et ne tarda pas à recevoir un ordre de début pour l'Odéon; le public l'accueillit avec bienveillance. Ses dispositions, et surtout son âge, si tendre encore (16 ans), commandaient l'indulgence; elle réussit donc, et son engagement la classa parmi les secondes soubrettes. Rouen la posséda pendant

deux années, après lesquelles elle revint à l'Odéon en qualité de chef d'emploi. Ce n'est pas que, pendant son absence, elle eût fait beaucoup de progrès, mais sa taille élégante s'était heureusement développée, sa physionomie avait pris une expression nouvelle, et d'enfant qu'elle était à son départ, elle était revenue femme, et, qui mieux est, fort jolie femme. La clôture de l'Odéon engagea mademoiselle Brohan à se fixer au Vaudeville, qu'elle n'a point quitté depuis quatre ans, et où elle est vue avec plaisir. Son comique est franc, et ses agaceries de soubrette, telles lestes qu'elles soient, ne passent jamais les bornes de la décence et de l'honnêteté ; c'est que cette jeune artiste n'a jamais couru les réunions de jeunes gens : elle vit tranquille et sage ; du moins elle a cette réputation, et pour en jouir au théâtre, il faut la mériter. Nous aurions pu consulter, à ce sujet, M. B . . . . . . , son amant ; mais pourquoi chercher peut-être à nous détromper sur le compte de cette aimable comédienne, quand tout, jusqu'à présent, nous atteste sa sagesse et sa fidélité ?

Les pièces dans lesquelles mademoiselle Brohan a obtenu le plus de succès sont, à l'Odéon, les *Éphémères* de Picard, et au Vaudeville, *Marion de Lorme*, *Marie Mignot*, le *Cousin Frédéric*, et, tout récemment, *Madame Duchâtelet*.

A propos, mademoiselle Brohan a une fort jolie taille, mais elle se fera mal à force de se serrer ; il faut, pour que son corset y résiste, que sa couturière en consolide singulièrement les œillets.

BRETON, acteur de province, a déjà débuté une fois aux Variétés sans succès, a repris le chemin des départemens, et a contracté un engagement avec le directeur du théâtre de Bordeaux. Depuis sa première apparition dans la

capitale, M. Breton a beaucoup gagné. Il a débuté au Vaudeville dans *Perruque et Chandelles*, par le rôle qu'a créé Bernard-Léon, et il a fait plaisir; depuis, il a joué quelques rôles du répertoire de M. Arnal, en comédien intelligent. Il faudrait le voir maintenant dans une pièce nouvelle. Cet acteur peut rendre de grands services au Vaudeville : il est plein de zèle et de bonne volonté, et apprend, dit-on, un rôle dans une nuit. Gare à vous, M. Arnal !

BÉRANGER, fils de M. et madame Perrin, anciens artistes du Vaudeville, a débuté au Gymnase dans l'emploi des amoureux, qu'il tient encore aujourd'hui au Vaudeville. Il est sur ce dernier théâtre, ce qu'il était sur le premier; c'est-à-dire, froid, guindé, et chantant le couplet aussi mal que son homonyme le fait bien. Le souvenir des longs services rendús par son père au théâtre dont il est pensionnaire, est sans doute le motif pour lequel le directeur conserve ce mauvais comédien. C'est ce qui nous prouve que les parens sont bons à quelque chose.

BERNARD-LÉON a travaillé pendant quelque temps chez un avocat; mais il s'aperçut bientôt qu'il n'était pas appelé à feuilleter les dossiers et à remettre au net les élucubrations d'un suppôt de Thémis. Il abandonna donc le cabinet, envoya les affaires à tous les diables, et vint débuter au Vaudeville dans *Scarron*, pièce dans laquelle il obtint un grand succès. De là il partit pour Bordeaux, revint à Paris, et se montra de nouveau au public parisien, sur la scène de l'Odéon, dans la *Petite Ville*. Le bon accueil qu'il reçut encore, aurait dû fixer ce comédien dans la capitale, mais

tourmenté sans doute, comme tous les jeunes gens, de l'ardeur de courir le monde, il repartit pour la province, et, comme ces météores qui brillent et disparaissent aussitôt, il reparut encore sur notre horizon, marqua son passage au Gymnase par un long trait de lumière, se cacha un instant derrière les nuages de Feydeau, jeta un nouvel éclat sur le boulevart Bonne-Nouvelle, et s'en fut de là éclairer le Vaudeville de son talent; il eut même le tort d'accepter la direction de ce théâtre, qu'il ne garda d'ailleurs que fort peu de temps. Après sa courte, mais malheureuse administration, Bernard-Léon disparut de nouveau et rentra enfin à la rue de Chartres, en qualité de pensionnaire. Espérons, maintenant que la fougue de son jeune âge est passée, que cet excellent comique nous restera, et que s'il quitte encore une fois le Vaudeville, ce ne sera plus pour passer une année entière dans les départemens. Nous ne sommes pas déjà trop portés à nous égayer à Paris, pour voir, sans regret, s'éloigner de nous un aussi joyeux boute-en-train. Nous aimons tous la gaîté si franche et si communicative de Bernard-Léon; sa verve, sa rondeur, son esprit, tout cela nous plaît infiniment, et nous le prions en grâce de rester avec nous. Il sait fort bien que nous ne sommes pas ingrats, et les applaudissemens qu'il reçoit chaque soir au théâtre du Vaudeville, ont dû lui prouver assez notre reconnaissance et notre admiration.

CLARA (Mlle), ex-actrice du roi de Hollande Louis Bonaparte, vint débuter au Vaudeville dans *Fanchon*. Son apparition dans la capitale ne fit pas grand bruit; cependant mademoiselle Clara avait d'excellentes qualités qu'elle cultiva, et elle ne tarda pas à prendre rang parmi les bonnes actrices du Vaudeville. Elle a un excellent ton de comédie,

et joue avec beaucoup de décence; sa voix, quoique assez étendue, ne se prépare pas facilement à l'attaque de certaines notes, et il lui arrive parfois d'en glisser de douteuses. Nous ne lui en ferons pas reproche, parce que nous savons qu'elle a tout fait pour vaincre ce défaut d'organisation. A part ces *lapsus gutturis*, mademoiselle Clara a de la gentillesse, de la grâce, et porte on ne peut mieux le cachemire et la robe de soie : c'est que la société de cette agréable actrice est choisie et de bon ton. Nous voudrions en dire autant de toutes ses camarades.

DUSSERT (aujourd'hui madame Doche). Tout le monde connaît les bains de la rue Chantereine, et par conséquent la portière de cet établissement, qui n'est autre, nous assure-t-on, que la mère de madame Doche. Mademoiselle Dussert fut une très jolie personne, et exposée de bonne heure aux vives instances d'une foule d'adorateurs; elle sut bien en éloigner quelques-uns, mais il en est des amans pour les jolies femmes, comme du fameux rameau d'Or, en faisant toutefois une petite variante au vers de Virgile :

Uno *averso* non deficit alter.

et il fallut rendre les armes. Elle devint donc ce qu'on appèle honnêtement femme de plaisir, tantôt haut, tantôt bas, tantôt avec un banquier (voir l'art. *Jenny Colon*), tantôt avec un commis. Toujours est-il qu'elle eut un moment bien difficile à passer : abandonnée, sans ressource et malade, elle fut, dit-on, réduite un instant au point de prendre place dans un des lits destinés aux malheureux..... Et vous l'avez

souffert, hommes ingrats, qui l'aviez séduite, qui vous faisiez honneur d'entendre vanter sa jolie figure, sa taille svelte et son bon cœur, quand tout cela était à vous! Vous l'avez vue transporter dans un hospice, sans que votre cœur battît, sinon d'amour, du moins de pitié! Pauvres femmes, comme on se rit de vous! comme on ridiculise votre faiblesse, quand le dégoût a pris dans le cœur de l'homme la place de l'amour!

Comme actrice, mademoiselle Dussert a obtenu de véritables succès, particulièrement dans *Madame Dubarry*. Elle a d'abord tenu l'emploi des jeunes premières, qu'elle a abandonné pour celui des coquettes, qu'elle remplit avec talent.

Associée aujourd'hui au sort du chef d'orchestre de son théâtre, madame Doche a fait oublier les faiblesses de ses premières années, et l'on ne parle plus dans les coulisses que de son amour et de ses égards pour son époux.

DEROUVÈRE. Ce jeune premier n'est pas là dans sa sphère; avec le talent de grimacier qu'il possède, il pourrait se faire une grande réputation sur les tréteaux du boulevart. Avec cela, il a un sang froid bien convenable à l'exploitation de ce genre d'industrie : car il ne suffit pas, pour attirer l'admiration des badauds, de varier à l'infini les contorsions de sa physionomie; la foule veut bien pouffer de rire, mais le Jeannot doit être d'une impassibilité à toute épreuve.

Derouvère était autrefois à l'Ambigu; quelle idée lui a pris de venir au Vaudeville? De l'Ambigu au Château-d'eau, il n'avait qu'un pas à faire, la place est superbe, et les Bobèches y sont d'un mauvais à faire pitié. Nul doute que cet artiste ne les eût éclipsé tous.

EDELIN (Mlle) faisait partie de la troupe étourdissante des chœurs de l'Odéon, lorsqu'on y représentait l'opéra, a débuté à l'Ambigu, où elle ne fit que passer, et paraît vouloir se fixer au Vaudeville. Nous approuverions fort cette résolution, si cette jeune personne voulait prendre celle de s'occuper sérieusement de son art, car ce n'est pas en passant des nuits à jouer à la bouillotte, que l'on parvient à se faire un nom dans la comédie. Si mademoiselle Edelin veut arriver, quoique jeune encore, il est temps cependant qu'elle change son train de vie; elle a tout à oublier, et, par conséquent, tout à apprendre. Ces petits mouvemens lascifs, très-bien placés sans doute dans les maisons tant soit peu douteuses qu'elle fréquente, ne le sont pas du tout au théâtre; elle prend peut-être cela pour de l'aisance, qu'elle se désabuse; cela frise l'indécence; et ce ton nazillard qu'elle semble affectionner, il faudrait aussi s'en défaire, car il n'est que ridicule.

Avant de se jeter tout-à-coup, comme elle l'a fait, dans des cercles où la vertu d'une femme perd bientôt son éclat, mademoiselle Edelin était une jeune fille timide et sage. Un jeune homme honnête, un musicien du théâtre de l'Odéon, lui faisait la cour dans ce temps-là; son cœur naïf fut sensible à une douce impression: elle aima. Cet amour même fit quelque bruit dans les annales des théâtres. On se rappelle le jour où ces deux amans, contrariés sans doute dans leurs tendres affections, avaient résolu de mourir ensemble; déjà ce projet avait reçu un commencement d'exécution, quand on fut assez heureux pour arriver à temps et les rendre à la vie. Mademoiselle Edelin serait-elle aujourd'hui capable d'un tel sacrifice? nous ne le croyons pas: c'est qu'elle ne passait pas alors les nuits à jouer à l'écarté, et les jours à dormir sous des

rideaux de soie, entre les bras d'un amant qu'elle n'avait pas quitté la veille.

Du reste, tout n'est pas encore désespéré, et l'avenir nous fera sans doute oublier le passé

ÉMILIEN. Que de fois a retenti à l'oreille de cet acteur le vieux refrain de :

Bon voyage, cher Dumolet,
A Saint-Malo, etc... !!

Les malins qui croyaient ridiculiser Émilien ne s'apercevaient pas qu'ils riaient d'un véritable mérite. Oui, messieurs les plaisans, trouvez-nous, nous ne dirons pas à Paris, mais sur toute la surface du globe, un gaillard aussi singulièrement bâti que celui dont vous faites vos gorges chaudes, et nous vous tiendrons pour d'habiles gens! et notez bien que M. Émilien ne tire aucune vanité de ce trésor crural dont il est seul possesseur; et il joue les caricatures avec intelligence, encore! En vérité, nous serions tenté de croire que cet acteur ne sait pas apprécier toute la valeur de ses jambes, car enfin c'est à elles, c'est à leur précieuse singularité qu'il doit les 1,800 fr. qui lui sont comptés chaque année!

Au Gymnase, Émilien n'était pas sifflé; au Vaudeville, il a obtenu un véritable succès dans la *Mère au bal*, jolie pièce, dans laquelle il ne disait pas un seul mot. Comment cela? — C'est que ses jambes étaient parlantes et d'un comique achevé.

FONTENAY a débuté au Vaudeville en 1802 pour dou-

bler Vertpré. Il a joué les maréchaux de France, les duc de Richelieu, les Frédéric, et autres grands personnages. C'est surtout l'élégant costume de hussard qu'il a toujours affectionné le plus dans sa carrière bellico-dramatique ; il le portait avec aisance, et dans l'heureux temps où les rimes obligées de *France* et *vaillance*, de *lauriers* et *guerriers* lardaient tous les couplets de nos vaudevillistes, il n'en chantait pas un sans obtenir aussitôt les honneurs d'un *bis*, avec grand accompagnement de bravos et d'applaudissemens ; et il faut dire, à la louange de Fontenay, que c'était souvent beaucoup moins aux auteurs qu'à l'acteur que s'adressaient les marques de satisfaction du public, et qu'il est bon nombre de pièces au répertoire du Vaudeville qui n'ont dû leur salut qu'à la verve entraînante et au jeu plein de goût et de chaleur de ce comédien.

Aujourd'hui Fontenay commence à vieillir, mais il rend encore de grands services à son théâtre, et serait difficile à remplacer. Soutenu d'ailleurs par ses nombreux succès, et traité par le public comme un ancien ami, il marche fort de sa gloire passée, et son zèle soutenu est encore un mérite aux yeux du parterre. Ce comédien, estimable comme artiste, ne l'est pas moins comme homme privé ; père d'une nombreuse famille, il en est aimé, parce qu'il est bon et honnête, parce qu'il a su remplir ses devoirs d'homme et vivre justement. Un de ses fils, jeune encore, est lancé dans la carrière de la peinture, et promet de devenir un artiste distingué ; qu'il travaille donc avec courage, et prépare ainsi à Fontenay la douce jouissance de voir un jour ses vieilles couronnes reverdir sur le front de son fils.

GEORGINA (Mlle) a débuté au Vaudeville dans les in-

génues, sans trop de désagrément. Nous pensons que cette actrice pourrait faire quelque chose, si elle voulait s'en donner la peine; mais elle s'occupe fort peu de son art. Nous avons entendu dire qu'elle avait de l'amour-propre, et se croyait assez de talent pour se dispenser d'étudier. S'il en est ainsi, ou elle est bien aveugle, ou elle se contente de fort peu de chose. On dit encore qu'elle joue moins la comédie pour y obtenir du succès, que pour avoir le moyen de se mettre en évidence, et que les regards qui tombent du balcon sur elle, lui sont beaucoup plus précieux que ne le seraient les applaudissemens du public, si le public daignait l'applaudir. Nous ne savons au juste à quelle version nous arrêter, mais ce qui nous paraît le plus évident, c'est que, du parterre au paradis, personne ne fait attention à mademoiselle Georgina.

GUILLEMIN a joué assez long-temps la comédie en province, et se repose aujourd'hui au Vaudeville de ses longues excursions départementales. Il tient depuis long-temps déjà l'emploi des pères nobles, et n'est pas sans avoir rendu des services signalés aux différentes administrations qui se sont succédées depuis son installation à la rue de Chartres. Nous avons connu Guillemin intelligent, gai, verveux, mais rarement naturel; il lui reste encore de l'adresse, de la bonne volonté et une grande habitude des planches.

Régisseur du Vaudeville, il remplit les devoirs de sa place en homme habile et honnête; c'est un bon camarade; tout le monde l'aime au théâtre, et l'on sait de reste combien il faut réunir de qualités pour plaire à toute une population dramatique!

GUILLEMIN (Mme), femme du précédent, est fille de

mademoiselle Mingotzi, qui, pendant trente ans, s'est fait remarquer chez Brunet, par le luxe de sa toilette et le nombre de ses amans. Madame Guillemin n'a pas suivi les traces de sa mère : elle est sage, rangée, et plus d'une bonne mère de famille envierait les soins et les attentions que cette comédienne prodigue à ses enfans.

Quoique jeune encore, madame Guillemin tient l'emploi difficile des duègnes et des vieilles coquettes, et prouve que son intelligence et sa bonne volonté la rendaient digne d'accepter l'héritage de madame Bras, et qu'il n'a rien perdu entre ses mains.

Dans la *Vieille de Surenne*, madame Guillemin a réuni tous les suffrages.

LAFOND. Voyez comme on peut se tromper, quand on a été assez léger pour prétendre juger les hommes sur l'apparence! Dès que Lafond, tout frais débarqué de la province, s'offrit à nos regards, dans les coulisses du Vaudeville, son air froid et prétentieux, sa démarche affectée, ses manières vaniteuses, ses discours apprêtés, nous firent concevoir de lui la plus mauvaise opinion. C'était au point que nous le crûmes tout d'abord incapable de rien de bon et de bien. C'est un homme, disions-nous, qui doit servir de type à l'égoïsme : voyez donc comme il s'admire! comme il se plaît à se caresser, à nous étaler le luxe de sa belle polonaise! Inconsidérés que nous étions! Lafond est un excellent camarade; il a, comme on dit, le cœur sur la main; ses habits, son argent, son linge, sa personne même, il emploie tout pour rendre service à un artiste malheureux, et cela, il l'a fait à notre connaissance dix, vingt, cent fois. Honneur donc à ses qualités d'homme!

Lafond est venu débuter au Vaudeville pour y remplacer Gontier, qui venait de passer au Gymnase; mais il n'a jamais approché du jeu fin, du laisser-aller spirituel, et du tact infini de son modèle. Il est froid et maniéré, et sa tête, qui ne ressemble pas mal à celles des gravures de nos journaux de modes, manque essentiellement d'expression. Il a de l'aplomb, mais pas de gaîté, pas de passion, pas d'entraînement. Aux Nouveautés, il a créé avec bonheur le rôle de *Jean*, dans la pièce qui porte ce titre. Mais qu'est-ce qu'un succès de ce genre, quand on vient remplacer un homme qui en a obtenu tant et de si beaux !

Cependant, malgré ses défauts, Lafond n'en a pas pour cela moins d'admirateurs : il a son public à lui, qui l'aime, qui vient le voir ; et ce public, il se compose des plus jolies femmes de Paris ; aussi est-il cité pour ses bonnes fortunes, pour ses *anglais* et pour ses fugues dramatiques.

(Voir l'art. *Jenny Colon*).

LEPEINTRE (jeune), est né en 1790. Lepeintre jeune embrassa de bonne heure la carrière dramatique. A l'âge de dix ans il jouait déjà les *Cassandre* au théâtre des Jeunes Artistes et à celui des Jeunes Comédiens. De là, il passa à Versailles, où il eut pendant près de dix-sept ans le privilége de faire rire le public. On ne peut pas dire que ce comédien possède un grand talent, mais ce n'est pas non plus un homme ordinaire : il se grime avec beaucoup de goût, ne manque pas d'une certaine rondeur, dit avec esprit, et parvient fort souvent à mettre le public de bonne humeur. Nous citerons, parmi les pièces dans lesquelles il a fait le plus de plaisir, celles de la *Famille de l'Apothicaire*, du *Malade par circonstance*, de *M. Botte*, de *Perruque et Chandelles*.

Derrière la toile de fond, Lepeintre jeune est encore un homme de goût et d'esprit; on cite de lui bon nombre de jolis mots; il est gai, bon et franc camarade.

Les Folies-Dramatiques et le théâtre de M. Comte lui doivent quelques petits vaudevilles sans prétention, dans lesquels il y a souvent du trait et de la finesse.

Véfour et les Frères-Provençaux ne lui doivent rien.

LACAZE (Mme), femme de l'acteur de ce nom, que nous avons vu autrefois chez les frères Sevestes, puis aux Nouveautés. Cette dame a partagé les malheurs de son époux, quand ce dernier était condamné aux galères de la banlieue; cela fait preuve d'un bon cœur, et nous l'en félicitons. A l'expiration de sa peine, Lacaze, comme on sait, prit le chemin du théâtre de la Bourse, et sa femme se dirigea vers la rue de Chartres. L'un ne fit pas parler de lui et l'autre double paisiblement madame Guillemin.

On dit madame Lacaze pleine de prétentions; nous n'en croyons rien. Elle est mauvaise, sans doute; mais c'est avec bonhomie, avec la conscience intime de sa nullité. Pourquoi diable prêter aux gens les ridicules qu'ils n'ont pas?

MARTIN (Mlle Clémence) jouait autrefois sur les théâtres de société, chez la duchesse d'Uzès, à Chantereine; elle a débuté à la Porte-Saint-Martin dans les *petites Danaïdes*, par le rôle de l'hymen, et fut assez mal reçue du public. Elle faisait partie, l'année dernière, de la troupe du théâtre Molière. Elle était bien là, car entourée de médiocrités, elle ne nuisait à personne et personne ne pouvait lui nuire. M. Bouffé, à qui nous devons l'admission de mademoiselle Martin

au Vaudeville, nous permettra de ne pas applaudir à ce choix, qui nous paraît d'assez mauvais goût. Une chose pourtant milite en faveur de cette actrice, c'est qu'elle n'a que douze cents francs d'appointemens, et que, raisonnablement, on ne peut pas attendre monts et merveilles d'une pensionnaire dont le talent a été coté à ce taux ; et cependant mademoiselle Martin est toujours fort bien mise à la ville, comme au théâtre. Il y a donc quelque chose là-dessous ? —Oui, sans doute.— Quoi donc? — Ma foi, demandez à M. Po..... n, il en sait plus que nous.

MONNIER (Henri). Qui ne connaît pas la jolie galerie de grisettes, la collection si plaisante et si vraie des bureaucrates, et le ventru et le budjet, et mille autres caricatures charmantes sorties du crayon spirituel et malin de cet artiste? qui n'a pas, dans sa bibliothèque, à la tête de tel ou tel volume, une jolie lithographie d'Henri Monnier? eh ! bien, ce n'était pas assez pour lui de sa réputation de caricaturiste ; il dessinait depuis long-temps les costumes du Vaudeville, il vivait avec les comédiens, étudiait en secret quelques rôles, puis un beau jour il lui prit la fantaisie de débuter rue de Chartres. La tentative était périlleuse; il ne s'agissait rien moins que de compromettre un beau nom ; heureusement son succès fut pyramidal ! la *Famille improvisée* le plaça tout d'abord à côté de Perlet ; mais depuis il n'a pas tenu tout ce que promettait d'avenir un début si brillant ; est-ce sa faute, est-ce celle des auteurs qui n'ont pas su comprendre son genre de talent ? nous ne savons au juste, mais ce qui nous paraît évident, c'est qu'il n'a pas trouvé l'occasion de reparaître avec éclat. On a dit qu'Henri Monnier jouait depuis long-temps en société les différens rôles de la *Famille improvisée*, et

qu'il était incapable d'en créer de nouveaux. Eh pourquoi? Son intelligence serait-elle donc réduite à l'appréciation de trois personnages? et les traits d'observation, tant de fois et si heureusement échappés à son crayon, ne sont-ils pas aussi bien gravés dans son esprit que sur sa pierre lithographique? il y a là quelque chose de difficile à démêler.

Cet artiste est, dit-on, engagé à Londres. Nul doute qu'il n'y obtienne, comme comédien, les succès qu'il y a déjà obtenus comme dessinateur.

THÉNARD (Mme), fille de M. Bousigues, ancien régisseur général du théâtre Ventadour, sous le nom de Gabriel; lequel a dirigé pendant quelque temps la troupe du théâtre de Nantes, parmi laquelle se distingua mademoiselle Bousigues. Les *gros* de la ville cherchèrent à toucher le cœur de la jeune artiste; mais, inaccessible aux séductions, elle rejeta toujours les offres brillantes de ces galans cavaliers, et fit cesser leurs poursuites importunes en épousant Thénard, de l'Opéra-Comique, neveu de Coco-Thénard. Elle tient avec succès au Vaudeville l'emploi des ingénues; la pièce de *Madame Dubarry* lui a fourni l'occasion de se montrer excellente comédienne. Il est dommage qu'elle ait un si grand nez!

TAIGNY (Émile). Comme tous les acteurs qui nous arrivent de province, ce jeune homme est gonflé d'amour-propre, et regarde du haut de sa grandeur les premiers sujets de la capitale, auprès desquels il croit pouvoir se montrer en toute assurance, persuadé qu'il supportera la comparaison

sans aucune espèce de désagrément. Que M. Taigny y prenne garde, cette présomption peut nuire à ses progrès. Il n'est pas sans moyens; ses débuts au Vaudeville ont été de bon augure. Nous pensons bien qu'il peut arriver; mais il a beaucoup à faire. Son petit succès dans *Le fils d'un colonel*, l'a fait sauter de joie; nous l'avons applaudi de bon cœur, parce que nous aimons à encourager un talent qui commence. Espérons que son amour-propre ne l'aveuglera pas au point de lui faire négliger ses études, car il n'a encore que d'heureuses dispositions.

VOLNYS s'appelait autrefois Joly. C'est sous ce nom qu'il parut à l'Odéon, dans quelques ouvrages de Wafflard et Fulgence; mais soit que son nom lui portât malheur, soit (et ceci nous semble plus probable) qu'il fût alors véritablement mauvais, le public le siffla impitoyablement. Loin de se dégoûter, Joly redoubla de zèle, et fit si bien qu'il parvint à obtenir quelques succès au Vaudeville et aux Nouveautés, parmi lesquels nous citerons le *Cousin Frédéric*, qui fut son premier pas vers un meilleur avenir; puis *Henri V*, puis *Marie Mignot*, puis enfin *Catherine II*. Le nom de Volnys, comme on voit, lui fut plus favorable que le premier. On a totalement oublié le Joly de l'Odéon, et on cite quelquefois le Volnys du Vaudeville. Ce n'est pas cependant que ce comédien soit un artiste fort distingué; il est généralement froid, et cette affectation d'abandon, avec laquelle il se laisse aller aux impressions dramatiques, témoigne bien moins de sa nature d'artiste, que de ses longs et pénibles travaux. Volnys cherche sans cesse à paraître aisé, mais l'étude dont il n'a pu vaincre toutes les aspérités, apparaît, malgré lui, dans

toutes ses poses, dans tous ses mouvemens, ce qui rend son jeu presque toujours lourd et monotone. Tout ce qu'un comédien sans âme et dénué de toute sensibilité peut acquérir, Volnys l'a acquis; il est aujourd'hui ce qu'il sera toujours, adroit, intelligent et familiarisé avec la scène. Ces qualités ne le placeront pas au premier rang, mais elles l'aideront à courir une carrière honorable.

WILMEN (Mlle) jouait un assez triste rôle sur la scène du monde, avant qu'il lui prît envie de s'engager dans les chœurs des Variétés. Sa mère, à qui peut-être elle doit une partie de sa réputation de femme de plaisir, se reproche, dit-on, aujourd'hui sa funeste complaisance et ses conseils plus qu'indiscrets, qui n'ont pas peu contribué à développer les scandaleuses dispositions de sa fille. Mademoiselle Wilmen était déjà bien connue dans le public, lorsqu'elle parut au théâtre pour la première fois, et l'on vit dans la salle des Variétés ses nombreux amans l'indiquer du geste à leurs voisins, et sembler dire : «C'est avec elle que nous fîmes cette charmante partie à Montmorency !» Montmorency est la campagne qu'affectionne mademoiselle Wilmen. Il y a environ quatre ans, elle sortit des Variétés et débuta au Vaudeville, où elle fut assez bien accueillie; elle avait tant d'amis parmi ses juges! Poussée par les puissances du théâtre, elle joua quelques rôles importans, et se fit une espèce de réputation. Elle aurait tort pourtant de se croire appelée à se parer un jour du titre de bonne comédienne, car son talent, ou, pour parler plus juste, ce qu'elle prend chez elle pour du talent, n'est que l'habitude vicieuse de se présenter avec un aplomb qui tient de près à l'effronterie, et l'on dirait, à la voir se moquer avec aisance du public, qu'elle a le privilége de l'orgueil et de l'insolence.

Sa mise, toujours d'un goût recherché, attire les yeux de nos coquettes, et son nom est inscrit sur les tablettes de nos modistes, grâce à la vogue des *chapeaux-bibis* qu'elle a portés la première, et dont elle ne manquait jamais de se parer aux représentations des pièces nouvelles.

Maîtresse d'un comte étranger que l'on dit fort riche, mademoiselle Wilmen brille aujourd'hui d'un vif éclat et d'une grande opulence. Mais qu'elle vienne à perdre son protecteur, et qu'une maladie fasse pâlir le feu de ses yeux et ternisse la fraîcheur de sa figure, adieu les plaisirs dans le monde, adieu les brillantes toilettes au théâtre ! Dégoût d'un côté, sifflets de l'autre, voilà peut-être son avenir.

—

Théâtre des Variétés.

DIRECTEUR.

Une femme mène loin......

(*Beaumarchais*. Mémoires, livre iv.)

DARTOIS. Tout le monde ne peut pas être ministre ou maréchal de France, mais quand on a de l'ambition, on frappe à toutes les portes, et pour peu que l'on ait de l'adresse et de la persévérance, on finit toujours par se caser d'une manière à satisfaire son amour-propre.

M. Dartois, ancien garde-du-corps, vit bien que la carrière des armes ne le mènerait à rien; il l'abandonna donc, et fit sagement; mais il tenait à ne pas la quitter sans avoir le droit de porter à sa boutonnière le ruban rouge; c'est une faiblesse qui n'est pas si difficile à satisfaire que bien des gens pourraient se l'imaginer. On pense généralement que la croix

d'honneur ne sied bien qu'aux braves des champs de batailles ou aux artistes qui ont illustré leur patrie ; nous partageons volontiers cette opinion du vulgaire, mais c'est une si jolie chose qu'un ruban de chevalier, qu'il a bien fallu trouver quelque moyen de l'obtenir sans mettre de gloire militaire ou de services en avant. Comme garde-du-corps, M. Dartois faisait sans doute fort bien son devoir, mais cela ne donne pas droit à ce cher ruban; il faut autre chose : comme auteur dramatique, M. Dartois a fait de fort jolies pièces : c'est un homme de beaucoup d'esprit, mais ayez-en de la tête aux pieds, et pour cela on ne vous expédiera jamais le précieux brevet. Que faire donc pour l'obtenir?—Oh! il y a mille moyens.—Mais qu'a fait M. Dartois? —Ce qu'il a fait, lecteurs? Vous êtes trop curieux pour que nous vous le disions; mais si vous y tenez, demandez à certaine dame, dont le véritable plaisir est de protéger les jeunes et beaux solliciteurs! Sachez seulement que par les femmes, on arrive vite et sûrement. Celui qui voudrait faire un Manuel du Solliciteur, aurait beau jeu sur ce chapitre.

Voici donc M. Dartois, ex-garde-du-corps, décoré de la Légion-d'Honneur et auteur spirituel, c'est très bien. Mais, comme nous l'avons dit au commencement de cet article, si tout le monde ne peut pas être ministre, c'est-à-dire avoir le pouvoir en mains, il est dans la hiérarchie sociale d'autres petites puissances qui ont aussi leur degré d'importance et d'agrément. La direction d'un théâtre de Paris fixe un homme, stabilise une destinée, et, qui plus est, peut mener à la fortune. M. Dartois l'a fort bien senti, et s'est dit un beau jour : Soyons directeur! avec de l'argent, rien de plus facile; on traite, on signe, on paie, et la chose est terminée; sans argent, l'affaire se complique.

Il y avait dans ce temps-là, et il y a même encore aux Variétés,

une fort jolie petite actrice, très agréable, ma foi ; laquelle avait réussi à se faire bien venir d'un ancien directeur-acteur ; elle avait même si bien fait, que le bonhomme se laissait aller volontiers à tous les desirs de sa pensionnaire ; M. Dartois, qui n'a pas moins de tact que d'esprit, distingue tout d'abord dans l'actrice l'instrument qui devait le hisser au pouvoir ; il fit donc la cour à l'ingénue, cultiva l'intimité de son protecteur, et quand celui-ci se décida à quitter la direction des affaires de coulisses, M. Dartois, son ami et celui de mademoiselle Pauline, se mit sur les rangs, et fut choisi pour successeur. Le directeur actuel des Variétés avait déjà tenté le même moyen au Vaudeville par l'intercession de Betzy ; mais moins heureux alors, il avait échoué.

M. Dartois connaît parfaitement les devoirs d'administrateur. Il a eu, depuis son installation au temple de la farce, quelques mauvaises veines ; on a même été jusqu'à craindre la ruine complète de cet édifice; mais il a redoublé d'activité ; les adorateurs sont revenus, et les frais du culte sont aujourd'hui largement couverts par le public.

Les deux frères de M. Dartois sont vivement poussés par lui, et s'ils ne travaillent pas beaucoup à la prospérité de l'établissement, ils n'en touchent pas moins leur tiers ou leur quart, dans bon nombre de pièces montées par les soins de M. le directeur. Il est si doux de faire le bien de ceux qu'on aime, qu'en vérité nous ne savons comment nous y prendre pour lui faire un reproche d'aimer autant sa famille !

—

ARTISTES.

ADRIEN, acteur fort aimé du public, a été plus d'une fois salué par des bravos unanimes. On lui trouve généralement de la finesse, de l'intelligence, quelquefois de la verve et du mordant, toujours de la chaleur et de l'entraînement; on vante sa diction brillante et son aisance sur la scène; il a fait la fortune d'un grand nombre de pièces. C'est dommage que tout cela ait eu lieu à Montmartre; car aux Variétés il est d'une belle nullité.

ASTRUC a joué dans le temps au théâtre des Jeunes-Élèves, puis à Versailles, d'où il est passé aux Variétés. Sa réputation d'acteur ne date véritablement que du jour des débuts de sa femme, qui a joué successivement à l'Odéon, aux Français et aux Nouveautés. Il tient aujourd'hui l'emploi des seconds comiques, et sans avoir un talent bien remarquable, il se tire à merveille des rôles de *mari trompé*; on dirait vraiment qu'il n'a fait que cela toute sa vie; il y met une bonhomie, une insouciance, une vérité, qui feraient croire qu'il a été à même d'étudier dans son ménage toute la partie de ces sortes de rôles. On naît comédien avec telle ou telle disposition, comme on naît comique, amoureux, grime ou ganache.

Nous croyons fermement que M. Astruc est né .... mari

ALEXIS. Encore un de ces malheureux qui ont ramé chez les frères Sevestes. Nous serions bien tenté de faire l'éloge de M. Alexis, mais il prendrait peut-être un article apologétique pour une mauvaise plaisanterie, et pourrait croire que nous avons eu l'intention de nous moquer de lui; aussi nous contentons-nous de dire ici tout simplement, qu'il est encore sans talent, mais qu'il donne quelques espérances. Peut-être aurons-nous un jour l'occasion de lui être agréable sans passer pour mauvais plaisans!

BLONDIN. Placé sur la limite qui sépare la nullité de la médiocrité, cet acteur a débuté, il y a vingt ans, aux Variétés, dans les *Chevilles de maître Adam*. Depuis ce temps, il ne s'est jamais élevé au-dessus des pères dindons, qu'il joue d'ailleurs avec quelque succès. Si, comme acteur, Blondin n'a pas de réputation; comme homme privé, il jouit de l'estime et de la considération de tous ceux qui le connaissent. Sans aucune espèce d'amour-propre, il remplit son devoir aux Variétés comme on exerce un état. Il sait fort bien qu'il n'a rien de ce qui fait un artiste, mais il vit honnêtement.

BOSQUIER-GAVAUDAN est gendre de feu Crétu, l'ancien directeur des Variétés. Il a joué, il y a une trentaine d'années, le *Diable couleur de rose*, au Palais-Royal; depuis il a pris goût à l'état militaire, et a débuté tout d'abord par se faire maréchal de France; c'est qu'on va vite au théâtre, et l'on y saute aisément par-dessus les grades secondaires! Bref, la carrière des armes convient tellement à Bosquier, qu'il ne joue pas un rôle aujourd'hui sans attacher à sa boutonnière le ruban de l'honneur; il lui faut à toute force une petite réminiscence de l'officier supérieur; on assure même que l'ha-

bitude de porter ce maudit ruban est tellement nécessaire à l'existence de Bosquier, qu'on le rencontre souvent chez lui, en robe de chambre, avec la précieuse décoration.

Comme comédien, Bosquier a eu de la verve, de l'aisance, du naturel; sa voix a été fort agréable, mais il a eu grand tort de se croire beaucoup meilleur que ce qu'il était réellement. Maintenant, il sent bien le prix de son talent passé, il l'apprécie justement, et cette juste appréciation l'a si cruellement désillusionné, qu'il a pris un dégoût insurmontable pour l'art dramatique. Aussi semble-t-il jouer à regret; on dirait un malheureux condamné à tourner dans un cercle, dont la rotation l'étourdit et le fatigue; aussi devient-il d'une monotonie désespérante. Il se console d'ailleurs fort agréablement de l'accueil un peu froid qu'il reçoit maintenant du public, en pensant qu'il a sa part des bénéfices dans la direction, un traitement convenable, une femme qui l'aime et des enfans qui le regardent tous comme leur père. Cette espèce d'apathie dans laquelle est tombé Bosquier, le suit partout: au comité, il n'écoute plus les pièces, la lecture des auteurs l'endort, et il ne se réveille que pour donner son scrutin, qui, dit-on, est toujours favorable; c'est qu'il est assez scrupuleux pour craindre de refuser une bonne pièce; qu'une bonne pièce fait hausser les recettes et, par conséquent, son dividende. On voit qu'il ne s'endort encore que tout juste, le bonhomme.

On dit Bosquier d'une force supérieure aux dominos; grand bien lui fasse, c'est un fort joli jeu!

BRUNET, né en 1766, a été d'abord petit employé dans un bureau de loterie que tenait son père; fatigué bientôt d'enregistrer des ternes et des ambes, il quitta le comptoir pater-

nel pour se jeter dans le calicot; mais l'aune du marchand de nouveautés lui sembla trop lourde, et il partit un beau jour pour la province, tourmenté du désir de jouer la comédie. Il débuta dans l'emploi des amoureux, qu'il ne conserva pas long-temps, et prit les niais. C'est en cette qualité qu'il fit successivement les délices de Rouen, du théâtre de la Cité, du théâtre Montansier, puis enfin des Variétés. Sa physionomie mobile et son inimitable bêtise lui ont fait une belle réputation et acquis 50,000 liv. de rente; ce qui ne l'empêche pas, malgré son âge, de jouer encore tous les soirs, et quelquefois dans deux ou trois pièces. Du jour où Brunet ne paraîtra plus sur la scène des Variétés, cessera son existence d'homme: il a besoin de la comédie, comme nous avons tous besoin de boire et de manger; les jours où il ne joue pas, sa digestion est difficile et laborieuse. Ce serait lui porter indubitablement le coup de la mort que de lui proposer sa retraite. Considéré comme administrateur, Brunet a mérité la reconnaissance du public et celle de ses associés. Comme comédien, il a fait rire toute sa vie; c'est le doyen des niais et des Jocrisses; comme homme, il est bon ami, bon camarade et excellent père. Tout le monde l'aime au théâtre, et chez lui, toute sa famille le respecte et le chérit.

Il avait autrefois une grande réputation dans le calembourg, mais aujourd'hui qu'il est vieux, il est sublime dans la naïveté.

CAYOT (M[lle]) était figurante dans les ballets de l'Opéra. Pourquoi cette jeune personne a-t-elle quitté la danse? est-ce que par hasard elle se croirait appelée à jouer la comédie? oh! non. Elle a juste l'intelligence nécessaire pour faire une excellente danseuse, mais rien de plus. Il y a vraiment con-

science à la garder aux Variétés. De grâce, monsieur Dartois, si vous voulez du bien à mademoiselle Cayot, conseillez-lui de retourner rue Lepelletier. Nous savons fort bien qu'elle se récriera, qu'elle laissera même échapper quelques bons gros jurons ; peut-être ira-t-elle le soir au café de la Bourse, grimacer vos habitudes, comme elle y grimace, chaque soir, celles de toutes ses camarades ; mais qu'est-ce que cela vous fait, vous ne lui aurez pas moins rendu service, et le public vous saura gré de ne plus la lui présenter.

A propos de café, pourquoi donc mademoiselle Cayot n'a-t-elle pas choisi, pour tenir ses séances, un estaminet ? elle y serait beaucoup mieux placée : là, du moins, on jure, on boit, on s'évertue à son aise, et l'on sait qu'elle est femme à fumer sa pipe au besoin. Cette jeune personne a eu, pour amant, Pellegrini ; c'est lui qui a été son bienfaiteur et son protecteur au théâtre. Triste sujet qu'il a voulu former là, ce pauvre Pellegrini !

CAZOT a débuté aux Variétés, et y a obtenu du succès dans l'emploi des amoureux qu'il a quitté depuis pour les caricatures. C'est un acteur plus utile que brillant, et qui serait difficilement remplacé. Le rôle de *Frisac*, qu'il joua autrefois d'une manière si originale, dans les *Trois Étages*, a commencé sa réputation de bonne caricature. Il était resté depuis assez long-temps stationnaire, lorsque la jolie pièce du *Bénéficiaire* vint lui offrir l'occasion d'imiter parfaitement la morgue pédantesque de ce tragédien qui disait fort sérieusement de Talma : « Vous avez vu *l'autre* dans Achille? — » Oui. — Comment le trouvez-vous? — Admirable ! — Allons donc, c'est que vous ne m'avez pas vu. »

L'*Amphigouri* et plusieurs autres pièces ont montré Cazot sous un jour très-favorable. Le public le voit avec plai-

sir ; ses amis, et ils sont nombreux, font le plus grand éloge de son bon cœur. En résumé : brave homme et bon acteur, voilà Cazot.

CHARLET. Ce n'est pas l'homme de talent ; loin de là ; c'est tout bonnement un pauvre diable qui jouait un peu de tout chez les frères Sevestes, et qui est venu débuter aux Variétés dans les rôles d'Odry. On dit qu'il fait tout ce qu'il peut pour mériter l'indulgence du public ; mais n'est pas *bête* qui veut, et nous ne croyons pas M. Charlet assez spirituel pour jamais réussir dans l'emploi des imbécilles ; attendons, pourtant : le temps est, comme on dit, un grand maître.

CHALBOZ (Mlle) a quitté Lyon pour venir débuter aux Variétés, dans le *Bouffe et le Tailleur;* elle est fille de deux artistes dont l'amour-propre n'a jamais franchi la province; elle aurait bien dû suivre le même exemple ; mais une femme jeune et d'une figure agréable calcule tout autrement : elle entrevoit à Paris un avenir brillant ; Paris est pour elle le paradis terrestre : on y court de plaisir en plaisir ; là, rien de monotone, une société qui se renouvelle à notre gré ; point d'habitudes, point de loisirs ; la vie y est pleine, changeante, variée à l'infini ; et pour jouir de tous les avantages que nous offre cette ville de prédilection, il ne faut que de la complaisance, de l'abandon et un cœur ouvert à toutes les impressions. Mademoiselle Chalboz s'est fait une juste idée de la capitale ; elle y est arrivée en femme qui veut user de tout, et ne considère le théâtre que comme moyen de se produire dans le monde. Aussi, malgré son

très petit talent et son long nez, a-t-elle réussi à se former une nombreuse clientelle de connaissances, d'amis et surtout d'amans. C'est l'une des actrices les plus connues à Paris. Ses succès en amour sont innombrables; il paraît même qu'elle s'est parfois permis de séduire les amans de ses camarades; de là, jalousie, brouille, haine, et c'est peut-être à cause de ces petites dissensions intérieures, qu'en 1827 elle reçut ordre de quitter les Variétés; car si nous avons bonne mémoire, on l'accusait à cette époque de machinations secrètes parmi lesquelles on aurait découvert un œuvre digne au plus de M. Arnal, celle de faire siffler ses camarades. S'il en est ainsi, anathème sur mademoiselle Chalboz! Aujourd'hui cette comédienne, qui a toujours la prétention de n'avoir que vingt-quatre ans, quoiqu'il y ait déjà douze grandes années qu'elle joue aux Variétés, et qu'elle y entra quelques jours après sa majorité, commence fort à perdre de sa fraîcheur et de ses agrémens. C'est qu'on ne joue pas impunément avec le plaisir, c'est que l'on ne met pas au monde huit enfans, c'est que l'on n'a pas une fausse couche, sans que ces petits accidens de la vie d'une femme ne laissent quelques traces, même sur une jolie figure, et ne ternissent l'éclat de deux beaux yeux.

CLARA STÉPHANIE (Mlle). Mauvaise copie de Léontine-Fay, pleine de prétention et de vanité; elle surcharge bien inutilement le budjet de M. Dartois. On dit qu'elle aime assez courir le monde. Que ne se fait-elle artiste nomade; elle serait peut-être bien reçue en province, son amour-propre serait satisfait, et nous, nous ne la verrions plus. Dieu, si nous connaissions seulement un petit directeur dans quelque département, comme nous lui ferions

vite faire de belles propositions, toujours pour son intérêt et le nôtre!

DAUDEL est venu de Londres aux Variétés. C'est le plus intrépide bavard de ce théâtre; il parle, il parle...... comme une femme, et cependant il y a plaisir à l'entendre; au milieu de son étourdissante volubilité, il lui échappe parfois des mots drôles et des historiettes fort plaisantes. Daudel n'est pas un artiste remarquable, à moins pourtant qu'il ne s'agisse de son organisation physique, qui est certes une des choses les plus saillantes du théâtre des Variétés; mais il est intelligent, et déploie beaucoup de zèle et de bonne volonté. Il est ordinairement bien placé dans les ouvrages de MM. Philippe et Julien; ces auteurs ont deviné le genre de talent de Daudel, et il répond parfaitement à ce qu'ils ont pensé de lui; c'est un bon pensionnaire pour M. Dartois, un joyeux ami pour ses camarades, et pour le public un comédien agréable.

Daudel vient de créer un nouveau journal, consacré spécialement aux spectacles. C'est une heureuse idée: le *régisseur des théâtres* obtiendra du succès. C'est un besoin satisfait.

DUBOURJAL, mari de l'actrice de ce nom, et séparé d'avec sa femme, ce dont nous le félicitons fort; car il y a plus que des plaisanteries à faire sur le compte de cette dame, dont la conduite est tant soit peu scandaleuse. Dubourjal a débuté à l'Ambigu-Comique, où il n'était pas meilleur que chez les frères Sevestes, ses premiers directeurs, et chez lesquels il jouait les comiques. Nous l'avons vu depuis aux Nou-

veautés; il y a même été sifflé plus d'une fois, ce qui ne veut pas dire pour cela qu'il soit détestable et dénué de toute intelligence; mais il grimace souvent, il se contourne d'une manière disgracieuse et vise tant à l'effet, qu'il n'en produit pas; et puis le public du théâtre de la Bourse était plus difficile que celui de la banlieue et de l'Ambigu. S'il avait su, ce bon public, quel mal il faisait à ce pauvre Dubourjal, en le sifflant, certes il s'en fût abstenu; dans la coulisse, Dubourjal n'oubliait pas l'affront qu'il recevait en scène : il était triste, oppressé; nous l'avons surpris, dans sa loge, pleurant à chaudes larmes; le bruit aigu du sifflet le poursuivait jusque chez lui, et nous savons de bonne part qu'à chaque mésaventure semblable, il ne fermait pas l'œil de la nuit.

Citons ici son meilleur rôle aux Nouveautés, celui du garçon de bureau, dans le *Marchand de la rue St-Denis*. il l'a joué avec goût, et a montré qu'il pouvait faire quelque chose. Espérons que ses efforts et son zèle seront un jour couronnés de succès.

ÉLISA JACOPS (Mlle) a quitté Bordeaux, où elle obtint de grands succès, et où elle fut remplacée par mademoiselle Mélanie, pour venir débuter à Paris, à la Porte-Saint-Martin, si notre mémoire est bonne, dans *Fifre et Tambour*. Lorsqu'elle abandonna ce théâtre pour les Variétés, ce fut encore mademoiselle Mélanie qui lui succéda. Le public du boulevart fit à mademoiselle Élisa Jacops l'accueil le plus favorable, et nous devons dire qu'alors elle le méritait. Sa voix était fraîche, et elle la maniait avec beaucoup de goût; sa tournure gracieuse et son petit air malin lui avaient concilié les suffrages des amateurs. Malheureusement cette jeune actrice vécut long-temps sans frein et sans mesure. L'abus du

Champagne, qu'elle affectionnait particulièrement, lui devint funeste; sa voix s'éteignit, toute sa petite personne perdit insensiblement de sa gentillesse et de son enjoûment; bref, elle devint un beau jour ce qu'elle est aujourd'hui aux Variétés, sans grâce, sans aménité; à peine a-t-elle conservé quelques traces de son joli talent.

Son amant, le caissier d'un certain théâtre, ne fut pas peu surpris, en allant un jour reprendre son manteau qu'il avait laissé la veille chez elle, d'apprendre qu'il avait été porté, le matin même, au Mont-de-Piété. Que cela ne vous arrive plus, mademoiselle Élisa : c'est agir beaucoup trop légèrement.

FLORE (Mlle). Les journaux l'ont déjà jetée deux fois à la rivière, deux fois elle s'est lavée de ces faux bruits. Espérons que l'on ne la replongera pas dans la triste perplexité de savoir si elle vit ou non. Elle a eu de fréquentes relations avec l'administration des diligences Caillard ; nous ne savons au juste de quelle espèce étaient ces relations; mais nous savons fort bien que l'intérêt de l'administration n'y entrait pour rien. Mademoiselle Flore affectionne singulièrement les pompiers : serait-ce à cause de cela qu'elle arrive souvent le soir au théâtre la figure enluminée, les yeux brillans et la langue quelque peu embarrassée? Elle est encore fraîche et gentille; mais elle assure, à qui veut l'entendre, qu'elle n'a que vingt-huit ans. Comment diable cela peut-il se faire? nous nous rappelons fort bien qu'en 1809 elle était déjà mère d'un gros gaillard qui promettait de ne pas démentir son origine, du moins pour la partie de la rotondité? il paraît qu'elle oublie aisément, mademoiselle Flore!

Cette actrice, poissarde depuis les pieds jusqu'à la tête, a

obtenu de beaux succès dans la *Marchande de goujons*, dans les *Cuisinières*, et autres pièces écrites pour faire briller son genre de talent; mais elle aurait bien mauvaise grâce à quitter les rôles qui lui sont propres, pour en embrasser de décens et d'honnêtes. N'a-t-elle pas eu l'idée d'entrer au Gymnase! Mademoiselle Flore au Gymnase! en vérité, c'est à mourir de rire ou de pitié.

Flore n'est pas aimée au théâtre. Ses camarades lui reprochent sa jalousie et sa vanité; le directeur se plaint souvent de sa négligence, et ceux de qui elle a reçu des services et des bienfaits signalés, sont encore à attendre de sa part une preuve de reconnaissance; en revanche, elle leur a souvent fourni l'occasion de croire à son ingratitude.

HERFORT (Mme) (femme Godard). L'espèce de scandale que fit naître le procès qu'elle soutint contre son mari, fit pendant long-temps faire recette au théâtre des Variétés. Depuis trois ans, ils plaident en séparation : on ne sera pas étonné de sa répugnance à vivre avec un épicier assez stupide, pour vouloir vivre avec une femme qui ne veut pas absolument de lui. Son nom de Godard est devenu au théâtre le type de l'imbécillité. Madame Herfort, encouragée par ses camarades à ne pas garder le titre d'artiste-épicière, a juré qu'elle avait déserté pour toujours le foyer conjugal, et que son mari légal servirait seul son poivre et sa cannelle. Il y a un an, cette dame avait peut-être les plus beaux cheveux qu'on puisse voir; aussi cette parure lui avait-elle donné l'idée d'en tirer vanité et de devenir quelque peu coquette, nous dirions presque petite maîtresse; ce qui ne l'empêche pas chez elle de vivre le plus simplement du monde, de s'oc-

cuper des soins de son ménage, d'apprêter même la veille sa chaussure du lendemain, et d'éviter à sa bonne une partie des embarras de la cuisine.

Madame Herfort a commencé sa carrière dramatique chez les frères Seveste; comme actrice, elle a peut-être un peu de prétention, mais elle est originale et bien placée aux Variétés; beaucoup mieux certainement qu'elle ne le serait dans un comptoir, surtout dans un comptoir d'épicier; elle a la tête trop artistement organisée pour cela.

Odry dit que son *jeu n'en vaut pas la chandelle*, mais Odry sacrifie tout à un calembourg ou à un mauvais jeu de mots.

HIPPOLYTE, jeune amoureux qui fait son chemin tout doucement; il s'est fait remarquer dans le *Chevreuil*. On le dit fort bon garçon; mais il prend à la ville des habitudes de mauvais ton. Qu'il y fasse attention, le jeu de l'artiste se ressent toujours de son genre de vie, et dans son emploi bien plus que dans tout autre.

JENNY COLON (Mlle) a débuté à l'Opéra-Comique dans les *Petits Savoyards*, puis a contracté un engagement avec le Vaudeville, où nous avons eu le plaisir de l'applaudir pendant quelque temps. Cette jeune personne a eu pour protecteur un banquier hollandais, qui déjà avait offert son cœur à madame Dussert, M. Hoppe; un petit accident, fort léger d'ailleurs, un trait d'infidélité de mademoiselle Colon, lui fit perdre l'amour et les billets de banque de son amant. C'est une maladresse; car, jeune et jolie comme est cette agréable actrice, elle pouvait conserver long-temps encore les faveurs

de son riche protecteur, et par le temps qui court, les bonnes occasions sont rares et méritent qu'on les saisisse; nous connaissons bon nombre de ces dames qui n'agiraient pas aussi légèrement. Mademoiselle Colon a bien senti ses torts, mais il n'était plus temps. Le jeune et brillant fashionable qui fut la cause de sa rupture avec le banquier, l'abandonna bientôt et la laissa dans un état voisin de la misère. C'est alors que vinrent les sages réflexions, et que l'on se prescrivit une nouvelle règle de conduite pour l'avenir. Mademoiselle Colon reçut dans ce temps-là, de Lafond, les consolations d'un bon camarade; mais, hélas! au milieu même des sermens d'amour, au milieu des douceurs de l'intimité, les souvenirs du passé revenaient à son esprit avec leur amertume, et le bonheur fuyait.... Plusieurs partis se présentèrent, aucun n'approchait de ce qu'elle avait perdu; enfin, un Anglais parvint à la tirer de la mélancolie où l'abandon de M. Hoppe l'avait plongée; mais la liaison dura peu, et elle revint à Lafond, qui se décida à l'épouser en Angleterre. De retour à Paris, le mariage fut cassé; Lafond rentra au Vaudeville, et monta son ménage de garçon avec les meubles dudit Anglais. Mademoiselle Jenny Colon se dirigea vers le Gymnase, où elle a fait les délices des habitués. A voir sa jolie tête et les formes élégantes de cette actrice, on serait loin de penser qu'elle est déjà mère de quatre enfans: le fait est pourtant authentique, et cependant elle n'a que vingt-cinq ans. Nous pensons que si elle veut conserver encore quelques années sa fraîcheur et sa gentillesse, il serait temps qu'elle mît un terme à son heureuse fécondité.

JOLIVET (Mlle). Elle est aux Variétés depuis trois ans;

avant ce temps, elle s'exerçait sur les théâtres de Bordeaux et de Toulouse. On dit que derrière le rideau de fond de ce dernier, il lui est arrivé certaine aventure dont elle porte encore aujourd'hui les marques. Qu'elle se rassure, nous n'aurons pas l'indiscrétion de lever le rideau. M. Dartois veut, dit-on, se défaire de cette actrice. S'il nous consultait, nous l'engagerions à exécuter sa résolution le plus tôt possible, car nous ne savons pas, en vérité, ce que fait cette demoiselle aux Variétés ; elle y est d'une parfaite nullité ; à l'entendre, il n'est pas, au théâtre, de vertu pareille à la sienne. Il y a bien, de par le monde, cinq enfans qui protestent contre cette vertu-là ; mais mademoiselle Jolivet répond naïvement qu'il est bien permis de *faillir une fois !*

Dans le grand nombre de ses heureux adorateurs, nous citerons le jeune Dulac, qui a la manie de se croire homme de lettres.

JOURDHEUIL est frère de mademoiselle Pauline et élève du Conservatoire, se croyait destiné à prendre rang parmi les artistes de l'Opéra-Comique ; il avait la prétention de débuter tout d'abord dans l'emploi de Chollet, par *Fra-Diavolo*. L'échec qu'il vient d'éprouver aux Variétés, dans *Jacques le Fataliste*, corrigera son amour-propre, et l'engagera à faire de nouvelles études, s'il veut un jour jouer la comédie; car il ne se doute pas, le pauvre garçon, des immenses difficultés dont est semée la carrière dramatique, et de son premier pas, il n'a rien franchi du tout. Il a ce qu'il faut de voix pour chanter le vaudeville ; son physique ne s'oppose pas à ce qu'il réussisse plus tard; reste à savoir s'il a de l'intelligence, s'il veut écouter les conseils; qu'il travaille donc, et nous verrons.

LEFÈVRE a joué autrefois sur le théâtre des Jeunes-Artistes, est venu aux Variétés, y a créé un genre à lui, et l'exploite avec succès. Les cochers de fiacre, les charbonniers et les forts de la halle lui reviennent de droit ; il représente ces personnages avec une vérité et un naturel au-dessus de tout éloge. Dans sa jeunesse, Lefèvre était ce qu'on appèle aujourd'hui un viveur, un véritable Roger-Bontemps. Ami du sexe et de la table, sans autre guide que les plaisirs, il dépensait sa vie gaîment, et marchait avec le temps, insoucieux du passé comme de l'avenir. Maintenant, il vit de souvenirs, dîne encore fort bien, s'assied quelquefois le soir à une table de café, jette un coup-d'œil sur les joueurs de dominos, ou fait sa partie de piquet dans les entre-actes avec son ami Vernet. Heureux mortel!

LHÉRIC, fils d'un bijoutier de la rue Vivienne, d'origine juive, a débuté chez les frères Seveste, puis est venu aux Variétés, où il s'est bientôt fait une réputation dans la parodie. Frédérick-Lemaître, Firmin, Ligier, Ponchard, madame Devrient, sont les principaux sujets sur lesquels il a exercé ses études de parodiste, et quoique ce genre de talent nous déplaise souverainement, nous sommes forcés d'avouer que Lhéric était fort plaisant dans la reproduction chargée des gestes et des inflexions de voix de ces différens artistes. Cependant, comme il ne peut pas tomber tous les jours sous la main de cet acteur un camarade à parodier, force lui fut bien de se choisir un emploi ; il prit donc celui qui se rapprochait le plus de son mérite, les *travestis* et il y réussit complètement. Acteur non moins spirituel que comédien habile, Lhéric a fait représenter plusieurs ouvrages qui, pres-

que tous remplis de finesse et d'observations, ont obtenu le succès qu'ils méritaient.

A propos, M. Lhéric, évitez les farineux, car vous engraissez à vue d'œil, et vous savez comme nous le mot de Moëssard : *Quand la graisse vient, adieu le comique!*

LEGRAND, sorti des chœurs des Variétés, débuta à ce théâtre dans les rôles de Potier, qu'il s'appliqua beaucoup trop à imiter; il fut pourtant fort bien accueilli, parce que avec les nombreuses réminiscences de son maître, il a toujours eu quelque chose à lui, quelque chose d'original et de gai. Il quitta le théâtre de ses premiers succès pour entrer au Gymnase, où il consolida sa réputation dans le *Sourd*, la *Quarantaine*, *Jeunes et Vieilles*, les *Manteaux* et plusieurs autres pièces du répertoire Scribe et compagnie. Redemandé aux Variétés, cet acteur dont la santé est extrêmement faible, fit d'abord le malade auprès de M. Poirson, qui ne voulait pas consentir à le laisser partir. Cette prétendue maladie n'eut aucun succès auprès du directeur du Gymnase; il imagina alors l'excellent moyen de faire courir le bruit que ses organes s'affaiblissaient tellement, qu'il en perdait la mémoire et qu'à l'avenir il lui serait impossible de créer un rôle important; il alla même, afin que l'illusion fut complète, jusqu'à rester court en scène. M. Poirson, persuadé alors que son comique était usé, s'empressa de rompre l'engagement qui le retenait au Gymnase; mais quel fut son désappointement quand il apprit le lendemain que Legrand était pensionnaire des Variétés depuis près d'un mois, et qu'il s'y était engagé en promettant à M. Dartois de forcer le direc-

teur du Gymnase à lui rendre sa liberté. Cet acteur compte se retirer du théâtre à l'expiration de son engagement : or, comme il n'a pas encore d'avance, ceci nous fait supposer qu'il a de forts jolis appointemens.

MILEN (Mme), sœur de mademoiselle Minette, et presque femme d'Auguste, le *maréchal Brune* du théâtre Saint-Martin, a joué à l'Odéon les soubrettes et les premiers rôles, puis les paysannes et les duègnes. Elle était alors fort aimée du public. Aux Variétés, elle a pris l'emploi des duègnes, et s'en tire convenablement. C'est une femme de beaucoup d'esprit. On nous dira peut-être que cela tient de famille : c'est possible ; mais ce qui est propre à madame Milen, c'est une prétention ridicule. Elle n'est pas sans talent, d'accord; elle en a même eu beaucoup, mais ce n'est pourtant pas une raison pour nous jeter à la tête tous ses succès ; et puis, quelle est cette manie de vouloir à toute force nous faire admirer ses bras? ils n'ont pourtant rien de bien remarquable. Ah ! nous y sommes maintenant : c'est sans doute pour tâcher de faire oublier sa figure, qui est affreuse. Pardon, madame.

OLIVIER (Mlle), jolie élève du Conservatoire, a commencé sa carrière à l'Ambigu, a quitté ce théâtre pour le Vaudeville, puis celui-ci pour les Nouveautés, puis enfin est tombée aux Variétés. Nous ne désespérons pas de la voir incessamment au Gymnase, à la Porte-Saint-Martin, à la Gaîté, même chez M. Comte. Pourquoi pas? elle cherche une place qui lui convienne, et ne l'a pas encore rencontrée. C'est qu'il faut dire aussi que, malgré sa prétention à remplacer Jenny Colon, elle n'est de force, tout au plus, qu'à jouer heureu-

sement les accessoires. Quand elle parle pourtant, elle ne manque pas d'un certain agrément ; mais elle est inintelligible quand elle chante. Pourquoi ne demande-t-elle pas un début à la Comédie-Française ou au Cirque? l'un de ces deux théâtres lui conviendrait sans doute.

Nous lui conseillons, en passant, de ne plus chercher à enlever l'amant de mademoiselle Cayot, parce que ce n'est pas d'abord agir en bonne camarade, et puis elle s'expose à voir son amour-propre grièvement offensé. Ainsi donc, mademoiselle Olivier, c'est bien convenu, n'est-il pas vrai? plus d'avances aux amans de vos camarades.

ODRY, le héros du calembourg, le père de la bêtise, le rival d'Homère, tirait autrefois l'alène et battait bravement ses morceaux de cuir à la porte du théâtre, dont il est aujourd'hui l'une des indispensables nécessités. D'abord figurant à la Porte-Saint-Martin, il s'appliqua de bonne heure à *niaiser* tous les personnages qu'il rencontrait. Ses débuts aux Variétés n'eurent rien de bien remarquable, mais les amateurs le distinguèrent néanmoins ; il obtint quelques rôles faits à sa taille, et son succès fut complet. La physionomie d'Odry semble avoir été moulée tout exprès pour qu'il l'appliquât à masquer l'imbécillité ; ce petit nez retroussé, cet œil terne, cette bouche faite, pour ainsi dire, pour rester toujours béante, cet organe sec et dur, tout cela revenait de droit au théâtre de la farce ; il ne s'agissait que d'en tirer parti, et l'on sait jusqu'à quel point Odry est parvenu à s'identifier avec la bêtise. Poète, ses *Messéniennes*, son poème des *Gendarmes*, et son canon des *Cuisinières*, l'ont porté d'un seul bond au temple de mémoire : maçon, filateur, Jean-Jean, douanier, il est admirable de niaiserie ; époux, il perd beaucoup de

ses avantages, et nous avons à craindre qu'il ne laisse jamais un successeur de sa façon ; c'est dommage, car il dit que, si jamais sa femme le rendait père d'un fils, il se chargerait volontiers d'en faire un parfait imbécille. Il a déjà, dans cette vue, composé un traité d'éducation qui passe pour un chef-d'œuvre, et avec lequel, dit-on, l'*Émile* et *Une nuit* peuvent produire d'excellens résultats.

PAULINE (Mlle) a débuté aux Jeunes-Elèves, et fait partie des Variétés depuis l'ouverture de ce théâtre. On a dit qu'elle ressemblait à mademoiselle Jenny-Vertpré. Où diable a-t-on trouvé cela? Mademoiselle Pauline n'est pas une bonne comédienne; c'est une actrice agréable. On admire encore sa tournure gentille, ses minauderies, sa jolie voix, son petit air; on admirera aussi son joli portrait suspendu aux étalages des marchands d'estampes, attendu que les Parisiens aiment mieux regarder les gravures que de les acheter. On y reconnaît que mademoiselle Pauline a dû être fort bien, ce dont on ne se douterait guère aujourd'hui. Il est vrai qu'il faut dire aussi qu'elle est née en 1784, et que de 1784 à 1832, il y a quarante-huit ans bien comptés, ce qui ne l'empêche pas de jouer les ingénues depuis plus de trente ans. Elle a eu beaucoup d'amans, parmi lesquels on cite un auteur fort distingué; elle est bonne camarade, adorée de Brunet, et aimée de son directeur. A la tête des rôles qui lui font le plus d'honneur, nous mettrons *Angeline*, ou *la Champenoise*.

VAUTRIN (Mme). Ne plaisantons pas sur le physique tout-à-fait extraordinaire de cette dame, car sur ce point elle

n'entend pas raillerie; et comme nous tenons fort à être amis de tout le monde, et surtout des dames, nous ne nous permettrons même pas de dire que madame Vautrin est une actrice de poids; elle nous en voudrait à la mort; c'est qu'elle est d'une susceptibilité... Contentons-nous donc d'apprendre à nos lecteurs qu'elle a commencé sa carrière dramatique au théâtre des Jeunes-Artistes, qu'elle a roulé de là aux Variétés, où elle a joué avec le plus grand succès le rôle de Lolotte, dans *Werther;* qu'elle a été et qu'elle est encore fort aimée du public; qu'elle est aujourd'hui dans sa cinquantième année; que l'éloge de son caractère est dans toutes les bouches de ses camarades, et que jamais femme au théâtre n'a fourni sa carrière plus honnêtement.

VERNET a fait sa première apparition devant le public sur le théâtre des Jeunes-Artistes, qu'il quitta pour entrer aux Variétés. Nous nous rappelons encore le temps où cet excellent comédien ne faisait encore que tirer le cordon de la forge, dans les *Chevilles de maître Adam;* il y a déjà long-temps de cela, et la physionomie dramatique de Vernet a bien changé depuis cette époque. Comédien habile, observateur exercé, plein de naturel et d'esprit, il tient le premier rang parmi les comiques de la capitale. Il faut le voir dans M. *Cagnard*, dans le *Bossu à la Mode*, dans *Carlin*, et surtout dans *Madame Gibou et Madame Pochet*, pièce dans laquelle il a donné à Odry le plus grand soufflet comique que jamais rival puisse recevoir. C'est que Vernet n'est pas toujours le même, c'est qu'il excite aujourd'hui le rire par d'autres moyens que ceux de la veille, c'est qu'avec les différens costumes de garçon boutiquier, de ridicule fashionnable, de niais, de conscrit, ou de jeune

fille, il sait prendre un ton et des manières habilement accommodés aux caractères des différens personnages qu'il fait parler par sa bouche et mouvoir de ses propres mouvemens.

Marié à une femme dont l'humeur sympathisait peu avec la sienne, Vernet prit le parti de s'en éloigner, et offrit la place vacante à une dame fort connue dans le monde, qui l'accepta avec empressement. Cette nouvelle épouse ne joue pas la comédie, mais on dit qu'elle joue admirablement la femme de ménage. Ces deux artistes vivent, dit-on, dans la meilleure intelligence. Nous ne troublerons pas la paix du ménage par d'imprudentes révélations.

—

Théâtre du Palais-Royal.

—

DIRECTEURS.

Aujourd'hui sous le froc, demain sous le frac

(*Régnier.*)

DORMEUIL se destinait à endosser un jour la soutane et le rabat; aussi a-t-il, au sortir de ses études, suivi les cours de théologie et étudié les offices et cérémonies religieuses de l'église. Nous ne savons au juste pourquoi M. Dormeuil, parvenu presqu'à la fin de son noviciat, a tout à coup tourné bride, et s'est pris de belle passion pour le théâtre. Il paraît que le langage de Dieu épouvantait sa raison d'homme, et que ne comprenant rien aux mystères et aux révélations, il préféra, comme disent ces messieurs de l'église, les discours de Satan, ses pompes et ses œuvres infernales, à la douce et sainte parole du Très-Haut, à ses chastes amours, à ses innocentes voluptés.

Quoi qu'il en soit, M. Dormeuil se lança dans le monde, et joua la comédie en société avec beaucoup plus de succès, dit-on, qu'il n'en obtint en public. En 1814, il était secrétaire à l'état-major de la garde nationale.

A l'ouverture du Gymnase, M. Poirson, qui le connaissait déjà comme acteur et comme homme habitué au maniement de la plume et aux distributions d'ordres et de circulaires, crut avec raison devoir l'attacher à son entreprise dramatique, avec le double titre d'acteur et de régisseur. Les conditions de l'engagement furent acceptées, et M. Dormeuil entra en fonctions.

Ce fut à cette époque qu'il épousa mademoiselle Esther, tout récemment sortie des chœurs du Vaudeville pour débuter au Gymnase. Il resta pendant huit ans à ce théâtre, où lui fut adjugé le monopole des pères et des oncles.

M. Dormeuil n'est pas un comédien de talent, mais il a le mérite d'une exactitude et d'un zèle à toute épreuve : de plus, sa tenue est toujours excellente. Au Gymnase, il jouait dans presque toutes les pièces, et sa régie n'en était pas pour cela moins bien administrée. Au Palais-Royal, il fait preuve de la même activité.

On dit que dans *Rabelais* il tenait beaucoup à jouer son rôle du cardinal, parce qu'il était, disait-on, curieux de savoir comment il aurait porté son costume, si en suivant sa première carrière, il était parvenu à se coiffer du petit chapeau rouge. Nous croyons le fait, car il faut si peu de chose pour renouveler les souvenirs et les illusions de nos jeunes années !

Bon administrateur, *excellent* mari, honnête homme et petit auteur, car il a fait un quart dans le *Télégraphe*, telles sont les qualités qui recommandent M. Dormeuil à l'attention du public.

La raison nous commande bien plus impérieusement que nos désirs. En obéissant à l'une, on avance ; en obéissant aux autres, on recule.

(*Puffendorf.*)

POIRSON (Charles) est frère de Delestre Poirson; il ne s'attendait guère, dans sa première jeunesse, à devenir un jour président d'une république dramatique. En homme prudent et sage qui veut se créer un avenir, il consulta d'abord ses forces morales, et ne vit rien de mieux à faire pour lui que de se jeter dans les spéculations commerciales. Il s'attacha donc à une maison de négoce en qualité de commis, et prépara ainsi le développement de ses facultés intellectuelles. Dans le même temps, son frère faisait fortune au Gymnase; il crut alors qu'il pourrait aussi appliquer son intelligence à la direction des affaires théâtrales, et marcher à la fortune. Il quitta donc sa première profession, et fit si bien qu'il fut nommé, en 1827, administrateur du théâtre Italien-Anglais, dirigé alors par M. Emile Laurent.

L'année suivante, il importa et dirigea l'entreprise du théâtre Allemand. On sait de reste le succès qu'obtinrent à Paris ces artistes étrangers. Enfin, en 1831, M. Poirson ouvrit, en société avec M. Dormeuil, le théâtre du Palais-Royal. Ce directeur n'a pas sans doute l'habileté de son frère, mais il est actif, remuant, plein de zèle et de bonne volonté. Les artistes de son théâtre ont rarement à se plaindre de lui, les dames surtout; et parmi les dames, nous citerons mademoiselle Escousse, à laquelle il porte le plus grand intérêt.

Les débuts de femmes se succèdent au Palais-Royal avec une incroyable profusion; il n'est pas de mois que nous n'ayons le plaisir de voir à ce théâtre quelques nouveaux minois tenter l'épreuve d'une première apparition. Oh! c'est

que M. Poirson tient beaucoup à ce que sa troupe soit composée de jolies femmes, et en cela il a raison; nous avons seulement remarqué que toutes ces débutantes ne faisaient que passer au théâtre; pourquoi cela? Il en est quelques-unes qui ont fait preuve d'intelligence, et qui pouvaient rendre service à l'administration. Pourquoi ne pas les avoir retenues? Parce que, dit-on, M. Poirson pense que dans certains rôles, elles peuvent faire plaisir un jour ou deux, mais qu'avant tout, il lui faut des artistes qui se concilient pour toujours les suffrages du public et l'amour des gens de goût.

Nous n'avons rien à répondre à cela. A la place de M. Poirson, nous agirions sans doute comme lui.

ARTISTES.

ALLARD, assez mauvais acteur, qui de la banlieue est venu débuter au Palais-Royal. Il double Dormeuil. Le chef de file n'est pas assez remarquable pour que celui qui prend sa place aux mauvais jours soit tenu d'avoir du talent. Nous ne serons donc pas sévères envers M. Allard; seulement nous lui conseillerons de mettre un peu plus de noblesse dans son débit; cela ne lui donnera certes pas plus d'intelligence qu'il n'en a, mais au moins il sera plus décent, et s'il tient à garder son emploi, il fera cas de notre petite observation.

AUGUSTE, jeune amoureux dont le physique est fort

convenable aux rôles qu'il croit devoir jouer, mais qui manque totalement de tact et de goût ; il ne sait pas même s'habiller ; qu'il consulte donc son tailleur et le Journal des Modes, il finira peut-être par se créer un genre de mérite.

AGLAÉ (Mlle). C'est une fleur qui brille encore de tout son éclat ; elle est fraîche et jolie. Les amateurs se plaignent de ne pas la voir plus souvent au premier plan. L'éclat de la rampe la fera remarquer, mais quelle y prenne garde, le soleil flétri les roses.

BARROYER (Mlle) a débuté, il y a long-temps, au théâtre du Palais-Royal, puis a joué à la Cité et aux Variétés. C'est une comédienne dont le nom restera gravé aux archives dramatiques. Son jeu fin et spirituel, sa vivacité et son aisance lui ont assuré une place honorable parmi nos meilleures actrices.

A la réouverture du Palais-Royal, madame Barroyer, qui avait déjà pris sa retraite au théâtre des Panoramas, a voulu revoir son berceau dramatique, et de là saluer le public d'un dernier adieu. Cette nouvelle apparition a été pour elle l'occasion de nouveaux succès. Malgré son âge avancé (soixante-quatorze ans), c'est encore une comédienne pleine d'esprit et de naturel ; aussi le public lui a-t-il fait l'accueil le plus flatteur.

On dit que, dans son temps, madame Barroyer était fort aimable, et qu'elle avait su fixer auprès d'elle le galant chevalier français qui expie aujourd'hui, en Écosse, ses bêtises et ce qu'il appelle ses impiétés ; du moins, à Saint-Cloud, elle dansait toujours avec lui.

Au moment où nous écrivons ces lignes, la carrière théâtrale de madame Barroyer est terminée; après avoir gagné beaucoup d'argent, elle se retire, dit-on, avec des dettes et pas de fortune.

BOUTIN. Nous avons bien connu des comédiens, et nous pouvons affirmer que s'il est une classe d'hommes dans laquelle l'amour-propre et la vanité jouent le plus grand rôle, c'est à coup sûr celle de ces messieurs; depuis le chef des figurans jusqu'aux premiers rôles, il n'est pas un d'eux, à les entendre, qui ne soit gros de talens et d'avenir C'est à faire pitié. Il est si rare de rencontrer un artiste modeste, qui ne vous parle jamais de ce qu'il est, ou de ce qu'il sera un jour, que nous croyons devoir rendre ici à M. Boutin toute la justice qu'il mérite. Cet acteur, qui n'est pas sans talent, n'a ni prétention, ni vanité. Nous ne l'avons jamais entendu médire de ses camarades, vanter ses qualités ou se plaindre de ses directeurs; c'est un honnête homme, qui remplit fidèlement son devoir, et que le public ne voit pas avec indifférence. Il sort des théâtres de MM. Séveste.

BOUTIN (Mme), femme du précédent, est encore dans les chœurs, d'où elle sort quelquefois pour jouer de petits bouts de rôles; elle est très jolie. Si, comme l'espère notre libraire, nous faisons une seconde édition de ce livre, nous aurons sans doute l'occasion de signaler cette actrice dans quelques rôles, et d'apprécier son talent. Un peu de patience.

BACHELARD Avez-vous besoin d'un bon gendarme?

Voulez-vous un valet pour porter une lettre ou annoncer l'entrée d'un personnage? adressez-vous à M. Bachelard, c'est l'homme qu'il vous faut; il quittera volontiers sa place de choriste pour empoigner qui vous voudrez, ou jeter à la face du parterre tel nom qui vous conviendra, et croyez bien que vous n'aurez pas à vous plaindre de lui, il y mettra tout le zèle et toute la bonne volonté possibles.

COUTURIER (Mme). M. B...fils du changeur, pourrait en dire plus long que nous sur cette dame; il nous conduirait par la main rue de la Paix, n° 17, et nous dirait avec un long soupir : «C'est là que demeure maintenant celle pour laquelle j'ai tout sacrifié, oui, tout... elle peut le dire, fortune, avenir, j'ai tout dépensé pour elle; il ne me reste plus que des souvenirs, encore sont-ils amers! O amour, que de folies tu nous fais faire!!

Pour nous, qui n'avons point eu avec madame Couturier d'autres relations que celles de théâtre; nous dont la mission consiste simplement à faire part à nos lecteurs de nos observations et de quelques cancans de coulisses, nous nous contenterons de dire ici que cette actrice a fait les délices du théâtre Chantereine et de quelques sociétés dramatiques; qu'elle a débuté à l'ouverture du théâtre du Palais-Royal, et que parmi les auteurs elle compte un grand nombre d'amans.

Nous savons, du reste, qu'à la ville elle n'est pas moins connue qu'au théâtre, et que sa maison de la rue de la Paix jouit d'une certaine réputation.

Comme actrice, madame Couturier n'est pas maladroite; elle a de l'aisance, elle en a même peut-être trop; sa diction ne manque ni de justesse, ni d'accentuation; si elle voulait faire en sorte de paraître un peu moins déhanchée elle au-

rait meilleure grâce, et par conséquent plairait davantage.

Les malins prétendent que dans *Vert-Vert*, le rôle de *Mère-abbesse* lui revenait de droit. Méchans!

DORMEUIL (Mme), femme de l'un des directeurs, a d'abord fait partie des chœurs du Vaudeville, puis a joué les rôles de madame Perrin. A l'ouverture du Gymnase, M. Poirson l'engagea et la retint à son théâtre jusqu'au jour où Dormeuil, en société avec M. Charles Poirson, ouvrit la salle du Palais-Royal. Elle suivit alors son mari, et paraît aujourd'hui avec avantage sur cette nouvelle scène.

Gracieuse, pleine de goût et femme de bon ton, madame Dormeuil tient un rang distingué parmi les sommités dramatiques de la troupe du Palais-Royal.

DUCHEMIN (Mlle) est fille d'une de ces jolies femmes qui cèdent volontiers à l'amour d'un fils de famille, s'il consent à tirer sa maîtresse d'embarras, c'est-à-dire, s'il veut bien louer et payer pour elle un appartement qu'il fait richement meubler, et lui assurer de cinq à six cents francs par mois pour subvenir à ses petits besoins d'intérieur. Mademoiselle Duchemin, qui eut un si bon exemple sous les yeux, crut que c'eût été condamner la conduite de sa mère que de ne pas marcher sur ses traces. Ainsi, pour dire le mot enfin, elle est ce que l'on appèle entretenue. Passionnée pour le théâtre, ou, pour parler plus juste, tourmentée du désir de se montrer en public, ce qui ne signifie pas la même chose, cette demoiselle a joué sur tous les théâtres de société, puis s'est un beau jour avisée de débuter à

l'Opéra-Comique dans *Adolphe et Clara*, mais sans succès. A l'Odéon, où elle est restée quelque temps, le public ne la traita pas beaucoup mieux ; c'est dommage, car elle était là dans les bonnes grâces de son directeur. M. Harel avait pour elle les plus grands égards ; mais il n'en était pas de même de la directrice. Mademoiselle Georges eut quelques soupçons; elle guetta adroitement mademoiselle Duchemin, et ce qu'elle découvrit lui fit exiger de M. Harel l'ordre de la rayer du nombre des pensionnaires de l'Odéon. Nos lecteurs devinent sans doute ce que mademoiselle Georges découvrit..... Au Palais-Royal Mlle Duchemin est ce qu'elle a été partout, ce qu'elle sera toujours, gentillette, mais mauvaise actrice. Si nous donnons son adresse à la fin de ce volume, c'est uniquement pour la forme : tout le monde sait que mademoiselle Duchemin demeure rue Caumartin.

DÉJAZET (Mlle) est entrée toute jeune au Vaudeville, où elle jouait la *fée Nabotte*, dans la *Belle au bois dormant*. Du Vaudeville elle partit pour Bordeaux. C'est dans cette ville qu'elle commença à prendre l'emploi de mademoiselle Minette. De retour à Paris, elle débuta au Gymnase, et obtint un grand succès dans *le Fils de la Portière*, dans *le plus beau jour de la vie*, dans *l'Ambassadeur, les Couturières*, et plusieurs autres pièces du répertoire. Aux Nouveautés, elle créa avec bonheur quelques rôles importans, et consola son directeur, M. Bossange, de la perte de sa fortune, en lui donnant les plus grandes preuves de tendresse et d'amour.

Vive, sémillante, et délicieusement abandonnée, mademoiselle Déjazet est une actrice à part. Chez elle point de pruderie, point de gêne; mais du naturel, du mordant et de la malice. Elle est charmante dans *le Philtre Chan-*

penois, pleine de vivacité dans *les Chansons de Béranger*, de vérité dans *la Ferme de Bondi*, et déploie dans *Vert-Vert* un talent qui la ferait marcher de pair avec nos meilleures comédiennes, si déjà elle ne s'était placée depuis long-temps au premier rang.

On dit mademoiselle Déjazet pleine d'esprit. Nous le croyons aisément, car elle en fait preuve chaque soir dans ses différens rôles.

On la dit aussi fort aimable. Nous le croyons encore.

On ajoute qu'elle a eu et qu'elle a encore une foule d'amans, qui se renouvelle sans cesse. Pour cela, nous en sommes certains. Au théâtre, on lui donne le nom de nouvelle Sophie Arnould.

On lui donne quarante ans; nous pouvons assurer qu'elle n'en a que trente-huit.

A ses excellentes qualités d'actrice, mademoiselle Déjazet joint celles d'un caractère heureux et d'un très bon cœur. C'est en outre une femme de beaucoup d'ordre : le jour où elle reçoit ses appointemens, elle rentre chez elle, se place à son secrétaire, distribue son argent en petits paquets qu'elle recouvre d'un papier blanc; et, sur cette enveloppe, elle inscrit les noms de ses créanciers du mois. Quand l'un d'eux se présente, elle n'a plus qu'à choisir le paquet à son adresse, et le compte est réglé.

DERVAL a débuté au Vaudeville, est passé de là aux Nouveautés, a fait son petit voyage en Angleterre, puis est entré au Palais-Royal. Cet acteur, qui tient l'emploi des amoureux, a grande envie de bien faire; il étudie beaucoup, et nous lui croyons même de l'intelligence, car plus d'une

fois nous avons surpris chez lui des intentions dramatiques. Malheureusement il exécute mal ce qu'il conçoit bien, et nous craignons de le voir, malgré son travail assidu et les connaissances de son art, qu'il a déjà acquises, rester long-temps au même degré.

ÉLÉONORE (Mlle) a joué long-temps en société, puis a débuté à l'Ambigu-Comique, sous l'administration de M. Corse. Si une voix fausse, de l'afféterie, des yeux étonnés de se trouver en parallèle, et des bras autrefois rondelets et d'une jolie forme, suffisent pour constituer une bonne actrice, mademoiselle Eléonore est un sujet remarquable. Le public du boulevart avait tellement l'habitude de la voir, qu'elle y jouait sans désagrément; et puis, presque tous les auteurs lui devaient des rôles. C'est qu'il y a dans la vie certaines situations dans lesquelles il est difficile de refuser des choses que l'on n'accorderait certes pas dans d'autres. De sorte qu'à une première représentation, lorsqu'on applaudissait l'auteur, l'actrice prenait cela pour elle, et se disait: « J'ai du talent. » Oh! c'est une fort bonne chose que de se faire bien venir des auteurs; mademoiselle Éléonore entendait cet article-là à merveille. Il n'y a pas jusqu'aux directeurs, régisseurs, allumeurs, machinistes, qui ne fussent dans ses bonnes grâces; nous en excepterons cependant les femmes, qui ne l'aiment pas.

Au théâtre du Palais-Royal, mademoiselle Éléonore est tout-à-fait déplacée: elle n'a ni le ton, ni les manières convenables au genre exploité par cette entreprise dramatique.

On dit que pour toute fortune elle avait des diamans qu'elle laissa tomber dans un égoût. Toutes les recherches pour les

retrouver ont été vaines. Est-ce un conte fait à plaisir? nous ne savons.

ÉLOMIRE (Mlle) (Mme Lovendall). Madame Lovendall, car c'est ainsi que hors la scène on la nomme, voulut se produire au théâtre sous un nom qui rappelât une gloire dramatique; c'était un droit de naissance, quoique la pairie théâtrale ne soit pas héréditaire; nous ne le contestons pas; elle était fille d'une actrice que le public n'a pas encore oubliée : Élomire, qui partageait les triomphes de Tiercelin, de Brunet, et qui peut donner encore à sa fille d'autres leçons; mademoiselle Élomire II a, par-devers elle, tout ce qu'il faut pour en profiter : bonne volonté, intelligence, goût du travail et de son art. Jusqu'à présent, il lui a manqué une chose essentielle : des rôles.

Elle n'avait jamais paru sur aucune scène publique, lorsqu'elle débuta au Palais-Royal; elle s'était exercée sur quelques théâtres de société. M. Dormeuil la vit dans une de ces réunions, jouer madame Pinchon, du *Mariage de Raison*, et, fort satisfait de la jeune élève, il l'attacha à sa nouvelle entreprise, ambitieux de rajeunir une des anciennes gloires du théâtre Montansier. Pourquoi donc M. Dormeuil n'exerce-t-il pas davantage le talent de la jeune Élomire? Il sait bien que ce n'est pas en jouant des rôles sans intérêt, sans caractère, sans situation, que les dispositions se développent. M. Dormeuil a trop d'expérience du théâtre pour ne pas savoir que les débutantes sont très-souvent ce qu'on leur donne occasion d'être. Quand on a joué madame Pinchon de manière à le satisfaire, on mérite confiance; en conséquence, madame Élomire ou Lovendall est digne de tout l'intérêt qui peut s'attacher à une jeune débutante. Sa mère a contribué

long-temps à nos plaisirs, son mari est musicien distingué de l'orchestre d'un théâtre de Londres. C'est une maison d'artistes !

ESCOUSSE (Mlle Louise), sœur du malheureux Victor Escousse, a débuté à l'Odéon, qu'elle a quitté pour l'Ambigu, puis est passée de là chez M. Charles Poirson, qui l'a reçue avec une bienveillance que la jolie figure de cette jeune personne était bien digne d'inspirer. Ses longs cheveux blonds, son œil doux et mélancolique, sa taille svelte, sa tournure élégante et gracieuse, tout celà ne contribua pas peu à son engagement; aussi, nous approuvons le choix de ce directeur.

Actrice, mademoiselle Escousse n'est pas sans quelque talent; elle est bien vue du public, et fait, dit-on, tout pour lui plaire. Avec un travail soutenu et les conseils d'une amitié éclairée, elle peut justement aspirer à tenir un jour un rang distingué.

GASTON. Il nous semble entendre encore les sifflets qui accueillaient cet acteur à la Porte-Saint-Martin; et malgré cela, l'administration lui confiait des rôles, et des rôles importans. Il était donc ami intime de M. Crosnier ou de M. Saint-Hilaire? car il est évident que c'est un jeune homme que l'on a voulu pousser, mais dont il a été impossible de tirer quelque chose. Au Palais-Royal, il est ce qu'il était au boulevart, d'une médiocrité désespérante. Il joue les amoureux avec le flegme et l'impassibilité d'un philosophe allemand; il n'a pour lui ni physique, ni voix, ni tenue, ni intelligence; en un mot, il n'a rien qu'un amour-propre excessif. Avec cela, on ne va pas loin.

JOLY (Mlle), fille de Joly qui jouait autrefois les utilités au théâtre des Variétés, est jeune et jolie. Elle a paru pour la première fois sur la scène du Palais-Royal. Avec un minois si séduisant, on devrait s'occuper de son art, surtout quand on n'est pas sans intelligence. Nous lui demanderons en grâce d'avoir un peu moins de complaisance pour son Anglais, et un peu plus d'attention pour son état ; car elle le néglige furieusement.

On ne s'imagine pas combien ces maudits Anglais font de tort à l'art dramatique ! Mademoiselle Joly, qui n'est aujourd'hui qu'une mauvaise actrice, serait probablement fort agréable sans l'amour de son riche protecteur.

LECLERC (Mlle) a débuté à l'Opéra... dans les chœurs; elle jouait en même temps la comédie en société, et se faisait applaudir des jeunes gens à la mode.

Il y a des femmes qui se laissent séduire à l'attrait d'un cachemire, d'une jolie robe, d'une écharpe gracieuse. Mademoiselle Leclerc rejette avec dédain ces sortes de présens; un équipage même n'aurait pas d'empire sur son cœur, et cependant elle est douée d'une sensibilité exquise. Ainsi messieurs les soupirans, tenez-le pour dit, ne vous avisez pas de visiter les magasins de la rue Vivienne, rendez-vous de nos plus aimables coquettes; cela ne vous mènerait à rien ; longez plutôt la galerie du Théâtre-Français ; à l'extrémité vous trouverez une bouquetière bien achalandée. C'est là qu'il faut vous arrêter : faites emplette d'une jolie fleur, offrez-la à mademoiselle Leclerc; votre cadeau sera bien reçu : elle est folle des bouquets.

Mademoiselle Leclerc a débuté au Palais-Royal, sans dé-

sagrément ; mais elle a encore beaucoup à faire si elle veut sortir de la médiocrité. Comme elle a beaucoup de bonne volonté, nous espérons trouver un jour l'occasion de rendre justice à son talent. Jusqu'à présent elle n'est connue que par le nombre de ses amans, ce qui prouve d'ailleurs qu'elle n'est pas sans un certain mérite.

LHÉRITIER a paru sur les théâtres de société, puis s'est risqué à Chantereine et à Tivoli. De là, il est venu débuter au Palais-Royal, où les habitués lui font un assez bon accueil. Cet acteur a fort mauvais ton, aussi n'est-il supportable que dans les rôles qui ont ce cachet. De plus, nous craignons fort qu'il reste long-temps médiocre, car il est bouffi d'amour-propre, et ne veut recevoir aucun conseil. Il a grand tort de se laisser ainsi aveugler, il pourrait peut-être, avec du travail, aspirer un jour à tenir un rang distingué au théâtre ; son indocilité et sa manie de se croire irréprochable, nuiront singulièrement à son avancement. S'il ne consent pas à se laisser guider et à mettre bas ses folles prétentions, nous ne désespérons pas de le voir rentrer à Tivoli. Qu'il y prenne garde : c'est un conseil d'ami que nous lui donnons ; il le suivra si bon lui semble.

LEVASSOR a débuté aux Nouveautés, dans l'emploi des comiques. Cet acteur manque un peu de naturel ; mais en revanche il se grime d'une manière fort plaisante. Les amateurs n'ont pas oublié le cachet qu'il a donné, sur le théâtre de la Bourse, à un personnage de vieux marquis, dans *le Voyage de la Liberté*. Il y a certainement de l'avenir dans ce comédien ; s'il

veut se donner la peine de se rapprocher davantage des habitudes du monde, et d'oublier qu'il joue la comédie ; c'est-à-dire de représenter les hommes tels qu'ils sont, et non pas de les composer lui-même selon les caprices de son imagination, il arrivera certainement. Mais qu'il n'introduise pas à tout propos *la charge* dans ses différens rôles ; c'est parfois faire preuve de mauvais goût, et nous avons cru reconnaître en lui trop de bonnes choses, pour le voir gâter de gaîté de cœur un talent qui peut devenir fort agréable.

LEPEINTRE (aîné) a commencé aux Jeunes-Artistes, rue de Bondy, sous le consulat. A la fermeture de ce théâtre, il partit pour Bordeaux, où ses débuts furent marqués par de francs et légitimes succès. La province ne pouvait pas se flatter de conserver long-temps un comédien de cette force ; sa place était à Paris ; aussi dès que Potier quitta les Variétés, Lepeintre fut appelé à le remplacer, et personne n'ignore le nombre de rôles qu'il créa à ce théâtre d'une manière si originale et si vraie. On se rappèle, entre autres, l'immense succès du *Soldat Laboureur*. Lepeintre quitta les Variétés pour passer au Vaudeville, où il ne fit que continuer sa longue série de succès. *M. Botte, le Témoin, le Hussard de Felsheim*, peuvent donner une idée de la flexibilité du talent de ce comédien. Il se plie à tous les personnages et les représente tous avec le même bonheur.

Au temps où le Vaudeville se nourrissait de couplets de facture, c'est-à-dire de longs récits cadencés sur l'air : *vive la lithographie*, ou bien encore sur celui des *blouses*, Lepeintre ne jouait pas un rôle sans en chanter au moins une demi-douzaine. C'est que, il faut le dire, jamais acteur n'a

chanté ces sortes de couplets avec plus de goût, et que l'on comptait justement à la fin sur une salve d'applaudissemens; ce qui suffisait alors pour sauver une pièce du naufrage.

On a dit plus d'une fois, et notamment lorsqu'il eut joué le rôle de *l'Abbé de l'Epée*, que Lepeintre manquait à la Comédie-Français ; que son talent et sa haute intelligence l'appelaient à ce théâtre ; que l'emploi des *grimes* était vacant, et qu'il lui revenait de droit. L'artiste n'a fait aucune démarche pour entrer à la rue de Richelieu, et, pour notre compte, nous l'en félicitons, car on monte peu d'ouvrages sur notre première scène ; les rôles de grimes y sont assez rares, et nous aurions couru le risque de perdre un excellent comédien de vue. Qu'il soit ou non au-dessus du genre qu'il exploite, peu nous importe ; nous le voyons souvent au Palais-Royal, et c'est ce qu'il nous faut. S'il eût abandonné le Vaudeville, qui donc eût créé si plaisamment ses différens rôles dans les *Chansons de Béranger*, dans les *Bouillons à Domicile*. Que Lepeintre se garde donc bien, s'il a quelques égards pour les plaisirs du public, de faire partie de la société de la Comédie-Française, à moins pourtant qu'il ne veuille quitter le théâtre, c'est une retraite comme une autre.

Cet acteur est frère des Lepeintre, dont l'un est au Vaudeville et l'autre aux Folies-Dramatiques. Voici un trait que la modestie de Lepeintre nous pardonnera de rapporter ici. Il donne une juste idée de l'excellent cœur de ce comédien distingué ; nous n'y ajouterons aucune réflexion.

Il invite un jour ses frères à dîner chez un de ses amis, rue de Bondy (l'un d'eux était alors dans une médiocre aisance) ; à la fin du repas, au moment de se séparer, l'amphytrion fait examiner à ses convives l'appartement où ils se trouvent : le bûcher était plein de bois, les armoires renfermaient

tout le linge avec les ustensiles nécessaires au ménage ; il y avait une feuillette de vin dans la cave. On se récria sur la commodité de l'appartement, sur l'élégance des meubles, et quand la visite fut terminée: « Je suis bien aise, dit Lepeintre aîné, en s'adressant à son frère malheureux, que tout cela soit de ton goût»; et il lui remit les quittances de six mois de loyer payés à l'avance, en ajoutant : « Mon ami, tu es chez toi ; c'est toi qui nous as donné à dîner ; adieu, nous reviendrons te voir. »

MASSON a fait retentir l'église Saint-Roch de sa voix pleine et sonore. Nous ne savons trop pourquoi il lui prit un beau jour l'envie de quitter l'Eglise pour le théâtre. Il est vrai qu'il n'a guère changé de profession. Chanter au lutrin ou dans les chœurs d'un théâtre, c'est, à peu de chose près, le même état ; avec cette différence pourtant, qu'à Saint-Roch il sauvait son âme, et qu'à l'Odéon, où il entra d'abord, il la perdait. Quoi qu'il en soit, nous aurions tort de lui faire un crime de ce changement ; n'est-il pas libre de se damner si bon lui semble, ce bon M. Masson? et nous appartient-il de contre-barrer sa volonté d'homme libre? Contentons-nous donc de dire que des chœurs de l'Odéon il passa dans ceux des Nouveautés, qu'il est aujourd'hui chef de ceux du Palais-Royal ; que s'il lui arrive de jouer un petit rôle, il s'en acquitte de son mieux ; malheureusement son mieux est loin d'être bien. Disons encore que M. Masson est un fort honnête homme, et nous lui aurons rendu toute la justice qu'il mérite.

PAUL a commencé par jouer à l'Ambigu les niais de

mélodrame, qu'il abandonna par la suite pour se livrer entièrement aux comiques de vaudeville. Dans l'*Auberge des Adrets*, ce jeune homme tenait fort bien sa place à côté des fameux brigands, et s'y fit autrement applaudir que M. Monval, à la Porte-Saint-Martin. Dans *Louis XV chez madame Dubarry*, il était excellent; cette pièce qui a été reprise pour lui au Palais-Royal, a fait recette, et témoigne en faveur de son talent. Ce comédien possède par-dessus tout le don de rire avec un naturel peu commun; c'est au point que l'on rit avec lui sans trop savoir pourquoi; nous lui reprocherons cependant d'abuser un peu de cette qualité: il rit si souvent, qu'il finit par jeter dans son jeu quelque monotonie. Encore un petit reproche: il charge trop ses personnages: c'est qu'il veut produire de l'effet sur la masse, il a tort; il en produirait tout autant, et ne tomberait pas parfois dans des écarts de mauvais goût, s'il voulait s'appliquer à paraître plus naturel. Il a de l'observation, de la gaîté, du zèle, tout ce qu'il faut pour aller loin dans le genre qu'il a choisi; qu'il se corrige donc de quelques petits défauts, et nous le placerons un jour sur la ligne des Vernet et des Bouffé.

PERNON (Mlle), autrefois artiste de la banlieue, où elle était adorée... de M. Sevestes et du public, a débuté avec succès au Palais-Royal. Elle tient l'emploi des jeunes premières, et a réussi à se concilier les suffrages des habitués de ce théâtre. Ce n'est pas un talent à citer, mais c'est une actrice fort agréable. Nous ne savons à quel propos l'administration lui a accordé dernièrement une représentation à bénéfice; il nous semble que l'on abuse étrangement de ces sortes de récompenses, qui ne devraient, selon nous, être

accordées seulement qu'aux artistes dont les longs services et le talent distingué leur ont acquis des droits à la reconnaissance du théâtre auquel ils sont attachés depuis longtemps, et à l'admiration du public, dont ils ont fait les délices. Il y a trop peu de temps que mademoiselle Pernon est au théâtre pour avoir mérité cet excès d'honneur. Aurait-elle rendu à l'un des directeurs du Palais-Royal, des services de nature à autoriser cette représentation? nous ne le pensons pas.

On dit que l'aîné des messieurs Sevestes quitte de temps en temps son administration pour venir applaudir son ex-pensionnaire, et que mademoiselle Pernon, qui est d'une sensibilité exquise, sait le plus grand gré de cette attention à son ex-directeur. Il y a peut-être un reste d'amour là-dessous.

PHILIPPE a fait d'abord partie des chœurs du Vaudeville, puis a débuté à ce théâtre dans les *Deux Gaspards*, où il a fait fortune. Après avoir, dans une foule de rôles, fixé le rire à la rue de Chartres, Philippe parcourut la province, et y fit fureur. Il revint à Paris au théâtre des Nouveautés, où il créa quelques rôles avec son talent accoutumé. Nous citerons parmi ceux-là l'*Huissier chansonnier*, *Jonas dans la Baleine*, mauvaise pièce dans laquelle on voulut le forcer de jouer un rôle ridicule; ce qui donna lieu à un procès qui se termina par la translation de Philippe à Sainte-Pélagie. Presqu'aussitôt après, il quitta les Nouveautés, et ne reparut plus à Paris que pour entrer au Palais-Royal.

C'est l'acteur le plus infatigable qui soit dans le monde dramatique. Il est un peu *banquiste*, comme on dit en style de coulisses; il brûle la planche avec une audace dont souvent la plus saine partie du public est dupe; la volubi-

lité de sa voix et la rapidité de son jeu sont telles, qu'il ne laisse pas le temps de réflechir ; il vous entraîne malgré vous, il enlève les suffrages sans qu'on puisse se rendre compte des sensations qu'on éprouve. Content du premier, et souvent du seul apanage des artistes, la gloire, Philippe a passé une grande partie de la carrière que le ciel lui destine, dans un esprit complet d'épicurisme. L'âge mûr a fait naître en lui le désir de desservir le temple de Plutus, et de mêler aux grelots de la folie, le son argentin qui frappe l'oreille des banquiers; il a épousé mademoiselle Volney. On assure qu'il est devenu propriétaire et presque seigneur châtelain. Émule du prestidigitateur Comte, il s'est fait dans son domaine une réputation dans les jeux et tours de société, dans lesquels on le dit fort habile.

Ses amis prétendent qu'il est devenu d'une économie qui tient presque de l'avarice : tant pis pour lui et pour ses amis.

SAINVILLE a fait les délices des théâtres de Montmartre, de Belleville, du Mont-Parnasse, etc., puis a débuté chez MM. Dormeuil et Poirson. Avant d'entrer au Palais-Royal, cet acteur tenait l'emploi des comiques, et s'efforçait vainement d'imiter le genre vif et entraînant de Philippe, sans se douter que son modèle était un acteur à part, et peut-être le seul dont il soit impossible de se rapprocher sans courir le risque d'être mauvais. Ce n'est pas que Sainville soit sans talent : il ne manque ni de verve, ni de mordant; mais il est uniforme, et ne se rappèle pas assez qu'il joue aujourd'hui devant un public plus difficile que celui de la banlieue. Quoi qu'il en soit, il est utile et rend de véritables services à son théâtre, par son zèle et sa bonne

volonté. Il n'a pas maintenant d'emploi bien fixe, et se charge volontiers de rôles diamétralement opposés. Nous lui conseillons cependant de faire un choix, et de se livrer entièrement au genre qu'il croira le plus convenable à son talent ; c'est le seul moyen de sortir de la médiocrité. Qui joue tout, ne joue rien.

TOBI (Mme) est entrée dans la carrière dramatique au théâtre des Jeunes-Artistes, où ses premiers essais laissèrent présager ce qu'elle devait être un jour. Il est malheureux pour cette dame qu'elle ait fait un si long séjour en province: elle en a rapporté des habitudes dont il ne lui est plus possible de se défaire aujourd'hui ; néanmoins, félicitons messieurs les directeurs du Palais-Royal d'avoir fait l'acquisition de madame Tobi. Malgré ses défauts, cette actrice est douée de beaucoup d'intelligence, et remplit fort convenablement l'emploi difficile des duègnes, et s'est fait justement applaudir.

—

Théâtre de la Gaîté.

—

ADMINISTRATEURS.

Triste chose que le pouvoir !
(*Rousseau.*)

GUILBERT DE PIXÉRÉCOURT. Il y a aujourd'hui quelque chose de cruel à dire que M. Guilbert de Pixérécourt est auteur dramatique ; mais le fait existe, et nous devons le consigner ici. Consultez d'ailleurs le volumineux répertoire de l'Ambigu et de la Gaîté, et vous serez heureux si, sur trois mélodrames, vous n'en trouvez pas deux signés par ce directeur. Nous n'inviterons pas nos lecteurs à lire les œuvres de M. Guilbert de Pixérécourt, parce que nous ne voulons de mal à personne, et qu'il ne nous convient pas de condamner quelqu'un, de notre propre autorité, à une sorte de pilori littéraire ; cependant, s'il est quelque imprudent qui veuille, poussé par la curiosité, prendre une idée des ouvrages de cet

auteur, qu'il ne s'avise pas de tenter la lecture de toutes ses pièces : il mourrait d'ennui ; ou, nouvel Épiménide, il s'endormirait pour dix ans au moins. Nous l'engageons donc à prendre au hasard le premier mélodrame qui lui tombera sous la main, pourvu qu'il porte le nom de M. Guilbert de Pixérécourt; à le lire attentivement, avec intérêt même, si la chose est possible, et il saura par cœur, sauf quelques légères modifications, tout le répertoire de cet écrivain. Ainsi, au lieu d'une jeune fille qui retrouve son père, qu'il mette un père qui retrouve sa fille ; au lieu d'un incendie, qu'il suppose un combat à quatre ou à six, qu'il substitue un palais à une chaumière; (le niais est toujours le même); qu'il place un honnête homme triomphant des persécutions d'un traître, qui expie ses crimes sous la main de la justice ; et la première fois qu'il lui prendra fantaisie d'aller à la Gaîté, nous voulons que, du premier coup-d'œil et sans se tromper, il dise : La pièce est de M. Guilbert de Pixérécourt. C'est ainsi que les grands hommes marquent leurs compositions d'un cachet dont l'empreinte n'échappe à personne.

Directeur de l'Opéra-Comique, M. de Pixérécourt y a laissé de tristes souvenirs; ce n'est pas qu'il n'y ait fait preuve de zèle et d'habileté ; mais on lui reproche, avec quelque raison, de s'être beaucoup trop occupé de ses intérêts personnels, et d'avoir fait tourner ses soins à son profit seulement.

A la Gaîté, il commande en despote ; administrateurs, régisseurs, acteurs, tout marche à sa voix ; sa volonté est une, et règle seule la marche administrative de l'entreprise; c'est en un mot le petit Napoléon des directeurs; à cela près pourtant, que les gens à qui le grand homme imposait sa puissance, obéissaient sans murmurer, et rendaient même justice à son génie, tandis que les administrés de M. de Pixérécourt se plaignent souvent de la main de fer qui pèse sur eux ; mais

cherchent en vain du génie dans la petite cervelle de leur tyran.

—

Bene vivit qui sapit.
(*Senèque.*)

MARTY a débuté à la Gaîté. Les habitués de ce théâtre font un cas particulier de cet acteur; Frénoy et Tautin n'ont pas joui d'une plus grande renommée que M. Marty; c'est le dieu des fervens sectaires du mélodrame; il se fait, à son entrée en scène, un silence religieux, et quand cet Achille de la période mélodramatique rentre dans la coulisse, il y a dans la salle explosion de bravos, tonnerre d'applaudissemens. Ses innombrables succès sont inscrits depuis longtemps au répertoire, et, de la barrière du Trône à la rue des Enfans-Rouges, ses louanges retentissent du rez-de-chaussée au sixième étage. *Fitz-Henri*, *Vincent de Paule* et le *Bourreau d'Amsterdam*, sont les principaux rôles dans lesquels il a déployé le plus de talent et de sensibilité. Nous lui reprocherons néanmoins l'uniformité de son débit et le rétrécissement de ses gestes qui cadrent quelquefois mal avec la véhémence des mouvemens de son cœur, que la passion soulève parfois avec tant de force et d'entraînement.

Aimé du public comme acteur, M. Marty s'est concilié l'estime de tous les artistes soumis à son pouvoir administratif; il n'est, avec eux, qu'un excellent camarade; il écoute avec bienveillance les plaintes des uns, et détourne doucecement les autres de leurs injustes prétentions : aussi ses bonnes intentions sont-elles sans cesse contrariées par M. de Pixérécourt, le seul homme du théâtre avec lequel il est toujours en querelle; la distribution des rôles d'un ouvrage, la composition du spectacle, la remise au répertoire courant

de telle ou telle pièce, tout cela renouvelle à chaque instant les griefs de l'un envers l'autre ; et l'année se termine, entre eux, en longues et vives discussions.

M. Marty est marié à une femme auteur de plusieurs ouvrages, et pleine d'esprit et de goût. Nous croyons inutile de dire qu'ils vivent tous deux dans une parfaite intelligence ; cependant, à cause de la position des parties, la remarque n'est peut-être pas tout à fait hors de saison, car il y a à la Gaîté de fort jolies petites femmes et des amoureux assez bien tournés.

—

Il suit la marche ordinaire, et cependant il est quelque chose de plus que les autres !
(*Massillon.*)

DUBOIS. Au bon temps où l'Opéra, confié à la surveillance de M. de Larochefoucault, avait pris le titre d'*Académie morale de musique*, et menaçait de dégénérer en couvent de nones à la robe longue et discrète, aux regards timides, aux mouvemens pudiques et réservés, M. Dubois avait le titre de directeur de cet établissement, et avait promis à son chef de seconder ses chastes et religieuses intentions. Nous ne savons comment cela se fit, mais malgré les quelques pouces d'etoffe ajoutés aux robes des danseuses, malgré les leçons réformatrices du directeur et de ses sous-employés, ces dames n'en eurent pas moins l'œil fripon et la tournure agaçante. Nous concluons de là que M. Dubois est un homme inhabile, ou qu'il a eu le bon esprit de rire des sottes prétentions de M. de Larochefoucault, et nous préférons nous arrêter à cette dernière conclusion, que nous croyons d'ailleurs la plus vraisemblable.

De l'Opéra, M. Dubois est venu partager à la Gaîté le sceptre de MM. Marty et G. de Pixérécourt. Associé aux travaux de l'administration, il a voix délibérative au conseil, il vote la dépense d'un décors, l'achat de toiles, de draps et accessoires nécessaires à la représentation d'un ouvrage nouveau; il est membre du comité de lecture, et par conséquent a le droit d'écouter ou de dormir pendant le temps que messieurs les auteurs s'évertuent à faire sonner bien haut le mérite de leur prose, ou le piquant de leurs couplets. Du reste que M. Dubois veille ou dorme, vote ou ne vote pas, les choses n'en vont pas moins leur train, et si M. G. de Pixérécourt est pour une moitié ou pour un tiers dans une pièce, quel que soit l'avis des autres membres du comité, elle ne sera pas moins reçue, montée avec soin, et réprésentée avant tout autre. Ainsi la besogne de M. Dubois n'est pas difficile à faire. A sa place, je ne paraîtrais au théâtre que pour toucher mes appointemens. En vérité, je ne conçois rien à son exactitude : il est de toutes les assemblées, de tous les conseils, de toutes les délibérations : il faut qu'il travaille pour l'acquit de sa conscience.

ARTISTES.

ALEXIS joue les petits amoureux à la Gaîté, comme il les jouait chez MM. Sevestes; c'est-à-dire sans aucune espèce de sentiment dramatique, sans âme, sans tenue, sans intelligence. C'est un mauvais acteur, qui semble jouer la comédie avec ennui et dégoût; ce n'est pas le moyen de devenir meilleur. Si M. Alexis veut nous en croire, il quittera

le théâtre où il promet d'être toujours plus que médiocre. Pour réussir dans un art, il faut que cet art nous plaise, il faut l'embrasser avec goût, avec passion, et M. Alexis n'a pas du tout l'air de se livrer au sien avec la moindre intention de bien faire. On dit qu'il a pour maîtresse une femme étrangère au théâtre et inconnue dans le monde. Quelle est cette femme? devinez! du reste, son jeu

se ressent bien des lieux que fréquente l'acteur.

CLARA (Mlle) a quitté le théâtre de Belleville, où elle avait de nombreux admirateurs, pour signer un engagement à la Gaîté. Or, comme on dit, le malheur des uns fait le bonheur des autres : on se plaint de son départ à la banlieue, on se réjouit de son arrivée au boulevart du Temple. C'est que cette jeune orpheline a de véritables dispositions, c'est qu'elle travaille avec zèle, et qu'elle a déjà payé les arrhes du talent qu'elle s'est engagée à déployer un jour. Nous comptons sur son exactitude.

CAROLINE (Mlle) a long-temps parcouru les départemens sans se faire regretter dans aucune ville. Débarquée à Paris, où elle croyait monter tout à coup au premier rang, elle a débuté sans succès et n'en obtiendra probablement jamais. A la vérité, elle prétend que l'air de Paris lui a fait perdre sa voix, comme si mademoiselle Caroline avait eu une voix! Mais il faut bien trouver une fiche de consolation. Il parait que l'administration de la Gaîté lui veut du bien, car cette pensionnaire joue quelques rôles importans. Le public n'est pas si bien disposé à son égard, car il ne se gêne pas pour lui faire sentir sa médiocrité. C'est un peu de sa faute : qui l'empêche de faire mettre sur l'affiche qu'elle a laissé sa voix

en province? On serait alors plus indulgent, et les habitués iraient peut-être même jusqu'à la plaindre.

Quand elle ne joue pas la comédie, mademoiselle Caroline joue à la bouillotte; on dit même qu'elle a pour cela un talent tout particulier, et que, les cartes à la main, elle est toute séduisante; c'est au point que plusieurs de ses amans, qui ne l'ont jamais vue à la scène, se sont pris d'une belle passion pour elle à la table d'écarté. M. Azaïs dirait que c'est encore une preuve de l'exactitude de son système de compensation.

CHÉZA (Mme) a été figurante-danseuse. On admirait dans ce temps-là le volume de ses mollets; elle s'est mariée à Chéza, danseur qui jouissait alors d'une certaine réputation au boulevart, et qui, avant de faire partie de la troupe des Funambules, pirouettait sur la scène de la Gaîté. On dit que, dans le rôle de *Cormoran*, ce danseur arpentait le théâtre avec tant de rapidité, que dans le cercle exact qu'il décrivait, il semblait se poursuivre lui-même.

Avant son mariage, madame Chéza avait un bon nombre d'amans. Pourquoi donc aujourd'hui se fait-elle un malin plaisir de plaisanter sur le compte de celles qui en ont? il faudrait tâcher de se rappeler ses jeunes années, et avoir un peu plus de pitié dans le cœur.

Cette actrice tient l'emploi des duègnes, et le remplit sans désagrément. Elle aurait peut-être mieux réussi dans la pantomime. Le mélodrame de *Vincent de Paule*, que l'on a repris dernièrement, lui a fourni l'occasion de se faire vivement applaudir dans un rôle de mère qui abandonne son enfant. Ses gestes sont un peu forcés, mais sa physionomie est pleine d'expression et de vérité.

CUDOT s'est montré pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de l'Ambigu-Comique, alors que M. Leméthcyer l'administrait. C'est la province qui a fait ce cadeau à ce pauvre directeur, qui était riche en artistes de la force de M. Cudot. Au renouvellement de l'année théâtrale, Julien s'étant retiré de la Gaîté, le transfuge de l'Ambigu le remplaça dans l'emploi des pères ganaches. Il est impossible de voir jouer des rôles dramatiques à M. Cudot, sans rire. C'est la nullité homifiée.

DUBOIS est entré à la Gaîté pour y recueillir l'héritage de Mercier; ce n'est pas un acteur sans mérite; il a de la gaîté, et fait preuve d'intelligence, mais il manque de verve et d'entraînement, qualités que possédait surtout son devancier. D'un autre côté, Mercier outrait souvent son jeu au point de tomber dans le ridicule; M. Dubois est plus sage, et, en cela, il fait bien. Néanmoins, les habitués du paradis, qui aiment beaucoup mieux entendre frapper fort que juste, et qui préfèrent la charge du costume à son exactitude, regretteront encore long-temps celui qu'ils appelaient leur petit *Philippe*.

DUMÉNIS a débuté à Bordeaux, où il est resté pendant vingt ans au grand théâtre; les succès qu'il y obtint l'ont fait engager à la Gaîté, où il a tenu son emploi avec beaucoup d'honneur. Quand tout Paris s'agitait pour aller voir les mélodrames de la vieille roche, il a fait fureur dans les rôles de niais, et délassait fort agréablement les amateurs des parricides, fratricides, homicides, suicides et autres crimes du

répertoire. Si l'on parle moins aujourd'hui de cet acteur, c'est que les directeurs du théâtre ne lui confient plus de rôles, car Duménis n'en a pas moins son talent et sa réputation. Il est père de trois demoiselles fort jolies, que nous avons vues briller d'un vif éclat sur les scènes du Cirque et de la Gaîté. Jeunes encore et pleines de zèle et de bonne volonté, nous ne doutons pas qu'elles ne perpétuent un jour la gloire de leur père, et ne fassent honneur à son nom.

HENRY. Il y a dans tous les théâtres de Paris des sujets qui jouent tous les soirs, et chaque fois qu'il arrive au public de les revoir, il est obligé de recourir à son programme pour savoir leurs noms; M. Henry est un de ces sujets-là. De six à onze heures du soir, il fait deux ou trois déclarations d'amour, tantôt en habit brun, tantôt en habit noir, ou bien encore en costume militaire, sans que pour cela on fasse plus d'attention à lui; et cependant, si l'on voulait se donner la peine d'examiner cet acteur une bonne fois, on le reconnaîtrait toujours, car il ne change pas son air gauche, sa diction tremblottante, et son geste faux et outré.

On le dit au théâtre bon camarade; tant mieux, c'est un mérite qui en vaut un autre, et pour notre compte, nous sommes heureux d'avoir l'occasion de le montrer au moins sous un côté favorable.

JOSEPH est entré à la Gaîté, chef de comparses, et en cette qualité répondait aux seigneurs qui l'interrogeaient par un *oui* ou par un *non*. Les entrées à épée nue et accompagnées d'un gros de soldats, ne tardèrent pas à déplaire à Joseph, qui crut avec raison pouvoir porter ses vues plus

haut. Il se mit donc à l'étude, et prit un beau jour la responsabilité d'un rôle complet. Son succès engagea l'administration à lui en confier de nouveaux, et elle n'eut pas à s'en repentir. C'est lui qui fut chargé de jouer le rôle du *Jésuite;* M. Victor Ducange lui doit des remercîmens, car il n'a pas peu contribué au succès de l'ouvrage. Nous reprocherons cependant à M. Joseph d'être un peu froid; du reste, sa diction est juste et sa tenue excellente.

Cet acteur, dont on cite partout les bonnes qualités, n'a pas craint de retirer une jeune fille du triste dans lequel l'avait plongée la misère et l'abandon, et de lui offrir sa main. Reconnaissante de cet acte de bienfaisance et d'humanité, son épouse lui a voué le plus sincère attachement; il n'est pas de soins qu'elle ne prodigue à son mari, et pas de prévenances qu'elle n'ait pour lui. Sa sagesse et son honnêteté ont fait totalement oublier sa conduite passée, et tous deux vivent aujourd'hui dans la plus parfaite intelligence.

LEMESNIL (M. et Mme). Avant que M. Lemesnil ne débutât à la Gaîté, il courait la province, et était tellement tourmenté du désir de se fixer à Paris, qu'il se croyait, disait-il, assez malheureux pour mourir avant de signer un engagement avec quelque directeur de la capitale. Il maigrissait alors à vue d'œil, ses joues se creusaient, son œil devenait terne, ses genoux pliaient sous lui; bref, il allait prendre le lit, quand il reçut la nouvelle qui l'autorisait à se montrer sur le théâtre de la Gaîté. Vif et joyeux, il prit la diligence, repassa le rôle de *M. Ratine*, qu'il avait déjà joué avec succès dans les départemens, et fut accueilli du public

parisien de la manière la plus flatteuse. Depuis ce temps, Lemesnil se porte à merveille ; il est resté à Paris, il est heureux. Il est vrai de dire que son talent l'y appelait ; c'est un comédien plein d'intelligence, comique, de bon goût, saisissant fort bien l'esprit d'un rôle, et en reproduisant les détails avec une vérité et des traits d'observations qui lui ont concilié les suffrages des gens de goût.

Lemesnil a été un instant sur le point d'entrer chez MM. Dormeuil et Poirson ; nous ne savons pas pourquoi l'affaire a manqué ; car elle nous semblait bonne de part et d'autre ; ce comédien eût été fort bien placé sur un théâtre de vaudeville, et eût pu rendre de grands services aux directeurs qui témoignèrent le désir de se l'attacher.

Mademoiselle Gougibus, qui jouait autrefois les enfans au Vaudeville, est aujourd'hui l'épouse de M. Lemesnil ; douée de beaucoup de grâce et de gentillesse, elle se tire à merveille des rôles de paysannes et d'espiègles.

Il n'est personne qui n'ait vu le *petit Homme rouge ;* c'est une mauvaise pièce, sans doute ; mais s'il ne fallait voir que les bonnes, on risquerait beaucoup de passer souvent ses soirées ailleurs qu'au théâtre. Or, dans cette mauvaise pièce, il y a un petit enfant charmant, qui joue le personnage dont ladite pièce porte le titre ; cet enfant se nomme Hippolyte, et n'est autre que le fils, non pas de madame Lemesnil, mais de mademoiselle Gougibus.

On nous a bien parlé aussi d'un certain Américain qui était fort bien avec Lemesnil, et mieux encore, dit-on, avec sa femme ; mais nous ne croyons pas aux mauvaises langues, et nous n'avons jamais cherché à pénétrer ce mystère.

MAILLARD. C'est encore un mauvais présent de MM. Se-

vestes. Ils auraient bien dû ne pas expédier cet acteur à la Gaîté. Peut-être en savait-il assez pour faire les délices de la banlieue, pourquoi ne pas l'avoir retenu-là? C'est un méchant tour que ces messieurs ont joué aux directeurs de la Gaîté, qui l'auront sans doute engagé sur parole.

Disons cependant l'emploi de M. Maillard : il joue les rôles d'amoureux dans lesquels il déploie toute sa nullité. Nous avons bien peur que pour lui l'avenir ne ressemble au présent. Il est impossible d'aller loin avec d'aussi pauvres moyens.

PROVOST (Mlle) a fait ses débuts à la Gaîté dans le joli vaudeville de la *Mauvaise Langue*, et y a réussi. Elle avait alors une voix fort agréable, et chantait même très joliment. Depuis, mademoiselle Provost a conservé son goût et sa méthode, mais elle a complètement perdu sa voix. Nous la plaignons sincèrement, car, avec de l'étude, nous ne doutons pas qu'un jour elle eût obtenu de beaux succès. Aujourd'hui, tout est fini pour elle ; qu'elle dise adieu à ses douces espérances de gloire, qu'elle se contente de tenir son petit emploi à la Gaité, et d'élever en bonne mère le jeune enfant que lui a laissé Mercier. Il y a des jouissances d'intérieur qui peuvent encore la consoler de la perte de son avenir dramatique.

PARENT artiste-patissier, fait des brioches le matin à son établissement de la rue Royale, mais rarement des boulettes le soir à la Gaîté. Il est loin d'être sans défauts, mais ses défauts eux-mêmes sont presque des qualités pour la partie du public qui l'aime et l'applaudit. Privilégié du paradis,

Parent est toujours sûr de réussir, quel que soit le rôle qu'il remplisse. Dans le mélodrame, dans le vaudeville, dans l'emploi des comiques, dans celui des pères-nobles, dans les grimes, dans les caractères de fantaisie, il trouve toujours l'occasion d'exciter le rire et de faire battre des mains. Cela fait l'éloge de son intelligence; il sait pour qui il joue, il a étudié son public et le possède sur le bout du doigt. Il n'ignore pas qu'il charge trop, que son comique est quelquefois trivial, qu'il sacrifie les choses de goût pour en mettre d'autres à la place dont il prévoit d'avance tout l'effet. Oh! c'est que Parent est un garçon qui entend parfaitement son affaire! Du reste, ce comédien ne manque pas de verve, de mordant et surtout d'originalité.

RAIMOND a commencé chez MM. Sevestes. A la Gaîté, il porte fort agréablement une lettre, quand il veut. Mais ne l'avons-nous pas vu jouer des amoureux et des petits comiques? parole d'honneur, il en a joué. Il dit qu'il attend toujours un rôle pour le développement de ses moyens. Que ne se met-il chef de comparses?

SAINT-FIRMIN a, comme Adrien son devancier, joué sur le théâtre de Versailles, où il était fort aimé; il n'est pas sans mérite, mais il nous paraît encore bien loin de celui qu'il est appelé à remplacer; nous pensons même qu'il ne le fera jamais oublier; car, malgré sa bonne volonté et son intelligence, il est froid et maniéré : le second de ces défauts peut disparaître par l'étude; mais le premier ne s'efface pas aussi facilement, et pour tenir honorablement son emploi

(les premiers rôles), il ne peut guère se dispenser d'être chaleureux. M. Saint-Firmin n'a pas encore eu l'occasion de créer, à la Gaîté, un rôle assez important pour qu'il nous soit permis de le juger en dernier ressort; aussi nous gardons-nous bien de dire ici tout ce que nous pensons de bien et de mal sur ce comédien; ce serait lui donner de l'amour-propre mal à propos, ou peut-être le décourager.

SALLERIN, c'est le Casanève du boulevart, le confident obligé des tyrans et des traîtres, l'exécuteur des grands crimes, le scélérat qui, au dernier acte, est amené par des paysans ou des gendarmes. Or, comme à la chute du rideau on applaudit toujours, Sallerin est assuré chaque fois d'une petite part d'*agrément*; il est pourtant fort bien placé dans *New-Gate*.

SAUVAGE (Mlle Eugénie) n'a guère de sauvage que le nom, car on lui connaît beaucoup d'amans, au nombre desquels était ce pauvre Victor Escousse. M. G. de Pixérécourt l'a prise sous sa protection; on dit qu'il est aussi l'un des fortunés mortels qui ont eu part à ses faveurs. Comme directeur, nous concevons le fait; mais comme aimable et galant cavalier, c'est autre chose; avec la meilleure volonté du monde, nous ne pouvons pas nous figurer un homme bâti sur son patron faisant la cour à une jeune personne, telle que mademoiselle Eugénie Sauvage. Toujours est-il, comme disait l'illustre compagnon de Don Quichotte, il n'y a pas de feu sans fumée, et nous croyons d'ailleurs M. le directeur capable de toutes les anomalies possibles.

Elevée par sa marraine, mademoiselle Elisa Jacops, cette

aimable comédienne a d'abord été fleuriste, rue Sainte-Apoline, puis est entrée à la Gaîté, pour y jouer les accessoires. Douée d'une physionomie agréable et d'un organe flatteur, et protégée par l'autocrate du lieu, elle ne pouvait pas rester long-temps confondue dans la foule ; aussi s'éleva-t-elle tout à coup par le rôle d'Héléna, dans le *Couvent de Tonnington*, et prit un rang parmi les sommités de son théâtre. *Le Cimetière*, *le Jésuite*, *Il y a Seize Ans*, ne firent qu'augmenter la bonne opinion que le public avait déjà de son talent.

Aujourd'hui, mademoiselle Eugénie Sauvage est regardée avec raison comme une artiste qui a déjà du mérite, mais qui peut encore en acquérir beaucoup. Qu'elle ne se laisse donc pas aveugler par ses premiers succès. Elle a déjà fait un grand pas sans doute ; si elle veut atteindre plus loin, il faut qu'elle redouble d'efforts et de zèle, et se rappelle bien que pour obtenir une supériorité marquée, il lui reste plus à faire qu'elle n'a fait encore.

THIBAULT (Mme), fille de feu Muneret, peintre distingué, et filleule de Baptiste aîné de la Comédie-Française, entra fort jeune dans le corps de ballets d'enfans, à l'ancien Ambigu-Comique, fit une petite halte aux Funambules, et passa à la Gaîté, sous la direction de madame veuve Bourguignon. Elle obtint alors quelques succès dans les rôles de fées et de génies. Le rôle niais du *Cousin Ratine*, lui valut particulièrement les suffrages du public.

Restée orpheline à l'âge de dix-sept ans, elle épousa, en 1828, M. Thibault, secrétaire de l'administration de la Gaîté, où elle partage aujourd'hui avec madame Lemesnil le riche héritage de madame Adolphe. Elle n'a pas sans doute

les qualités de sa co-partageante, mais elle fait preuve de zéle, et le public lui en tient compte.

THÉODORE. Puisque nous avons énoncé les noms de MM. Sallerin, Cudot Raimond, il serait injuste d'omettre ici celui de M. Théodore. Oh! c'est que noussommes scrupuleux.

VSANNAS (Mme), alliée à la famille Franconi, est mariée; mais préfère ses amans à son mari, qui de son côté préfère ses maîtresses à sa femme. Un ménage de cette espèce ne pouvait pas durer long-temps; aussi ont-ils eu le bon esprit de se séparer, et de vivre chacun selon son bon plaisir. Quand on parvient à s'entendre ainsi à l'amiable, les choses se passent le mieux du monde.

Le peu de talent que cette actrice a montré à l'Ambigu, dans le rôle de *Thérèse*, lui a fait quelque réputation, mais ce n'est qu'une petite cause qui a produit un grand effet; car depuis, elle n'a rien tenu de ce qu'elle semblait promettre alors. Le *Couvent de Tonnington* et la *Tireuse de Cartes* sont les deux pièces dans lesquelles elle est à peu près passable.

VERNEUIL (Mlle) a fait partie de la Comédie-Française; on pense bien que si elle eût eu moins de talent, elle y fût restée. Grâces aux cabales et aux intrigues de ses rivales, forcée de parcourir les départemens, elle obtint les succès les plus

flatteurs dans les principales villes de France, et revint débuter à Paris, sur la scène de l'ex-théâtre de l'Odéon, alors dirigé par M. Bernard. L'Opéra faisait à cette époque la fortune de ce directeur, la tragédie était abandonnée, et mademoiselle Verneuil ne jouait pas plus souvent qu'à la rue de Richelieu. Elle entreprit donc une nouvelle tournée départementale, et se fixa quelque temps à Bruxelles, où elle faisait les délices de la population belge. La révolution de ce pays la ramena de nouveau dans la capitale, et laissant de côté toute espèce d'amour-propre, elle se décida à signer un engagement avec les directeurs de la Gaîté, et débuta dans *Malmaison*, par le rôle de Joséphine. La pièce était détestable, et tout le talent de la débutante ne put en sauver la nullité. M. Victor Ducange la dédommagea bientôt de ce malencontreux ouvrage, et lui offrit, dans son mélodrame de, *Il y a seize ans*, un rôle digne d'elle. L'auteur obtint un succès complet, et l'actrice ne fut pas moins heureuse; elle créa son rôle avec une sensibilité profonde et vraie, et le joua avec un ton de comédie qui a dû faire honte à plus d'un sociétaire de la Comédie-Française.

Constant, l'acteur de l'Ambigu, a long-temps été l'amant de mademoiselle Verneuil; on dit aussi qu'elle a eu quelques relations avec Legrand, des Variétés. Aujourd'hui nous la rencontrons avec l'un des propriétaires d'un tout petit journal. Ses camarades s'accordent à dire qu'elle n'a pas moins d'amabilité que de talent, et ses amans assurent qu'elle est tout aussi sensible à la ville qu'au théâtre. Voilà sans doute bien des qualités pour une comédienne; c'est dommage qu'elle commence fort à tirer vers son déclin, et qu'elle n'ait plus que le souvenir de sa fraîcheur et de ses charmes.

—

Théâtre de l'Ambigu-Comique.

—

DIRECTEUR.

Plus d'un frêle embarquement a fait des prodiges.... Pilote, en avant!

(*Cooper.*)

M. CÈS-CAUPENNE.

Triste existence que celle basée sur une vieille réputation! L'Ambigu a eu ses beaux jours, ses jours de gloire et de triomphes; pourquoi faut-il qu'une seule nuit ait détruit trente années de bonheur et de prospérité!

Depuis la réédification de l'Ambigu, les différens directeurs qui se sont chargés de l'administration de cette entreprise dramatique, ont passé successivement du boulevart Saint-Martin à Sainte-Pélagie. M. de Châteauneuf, qui, probablement prévoyait le sort de ses devanciers, s'est pru-

demment retiré de la direction et l'a cédée à M. Coudère qui, après quelques débats avec son prédécesseur, s'est adjoint M. Cès-Caupenne, homme juste, s'il en fut, mais trop faible pour diriger habilement les manœuvres d'un bâtiment de cette espèce, et cependant, M. Cès-Caupenne est aujourd'hui seul directeur de l'Ambigu! Les observations de M. Coudère, jointes à ses spéculations de billets, n'ont pas toujours été en harmonie avec les justes dispositions de son associé; de là brouille, querelles, puis enfin arrangement à l'amiable; bref, M. Coudère a renoncé à ses droits de directeur, moyennant une indemnité. Il y a peut-être bien mademoiselle Désirée, figurante du Cirque, qui n'a pas approuvé la conduite de ce codirecteur, mais cela ne nous regarde pas. Ce qui est positif, c'est que M. Cès-Caupenne reste aujourd'hui seul chargé de la responsabilité du théâtre.

S'il ne s'agissait que de payer exactement les mémoires des fournisseurs et les appointemens des artistes, M. Cès-Caupenne pourrait à juste titre passer pour un excellent directeur; la caisse est toujours pleine les livres sont fidèlement émargés, tous les employés font le plus grand éloge de la gestion de leur chef; le public seul qui n'est pas convoqué chaque fin de mois, se plaint singulièrement, et de la pauvreté des ouvrages montés à l'Ambigu, et de la faiblesse des acteurs qui les représentent.

On dit que ce directeur suit volontiers les conseils d'un jeune homme qui, sous le pseudonime d'Octo, se donne les airs d'auteur, sans jamais écrire un mot des pièces qui portent son nom. Nous plaignons sincèrement M. Cès-Caupenne de confier ainsi le sort d'une entreprise de cette importance à l'amour-propre d'un pauvre diable, qui voudrait singer

Alexandre Dumas, comme s'il y avait la moindre analogie entre l'auteur d'*Odette* et de *Han d'Islande* et celui de *Henri III*, de *Napoléon*, d'*Antoni*, de *Thérésa* et de la *Tour de Nesle!*

Nous connaissons les bonnes intentions de M. Cès-Caupenne, nous savons qu'il a pris à cœur de relever le théâtre de l'Ambigu ; mais qu'il y prenne garde, un directeur a besoin de gouverner seul, sans autre vue que l'intérêt de son théâtre, sans autre désir que celui de plaire au public. Or, il y a de sa part nombre de concessions, et les concessions mènent quelquefois si loin, que nous n'osons prévoir jusqu'où elles peuvent conduire M. Cès-Caupenne.

Si nous prenions moins d'intérêt à ce directeur, chez lequel nous avons découvert d'excellentes qualités, nous serions loin de l'engager à écouter la lecture d'ouvrages autres que ceux des auteurs monopolistes de l'Ambigu, et de fortifier sa troupe de quelques hommes de talent ; car, à part deux ou trois artistes, le reste est d'une médiocrité désespérante.

Que M. Cès-Caupenne y pense donc sérieusement : il y a parmi les jeunes auteurs des gens qui peuvent faire mieux que MM. Anicet, Théodore, Francis et Octo ; et les grandes villes de nos provinces possèdent des artistes tout autrement recommandables que MM. Cullier, Prosper et Duplanty.

ARTISTES.

ALBERT n'était pas du tout destiné à jouer la comédie; un cas fortuit décida de son entrée au théâtre. Voici l'histoire: Albert était amoureux d'une jeune fille ; des contrariétés de toute espèce s'opposèrent à son mariage, tout fut rompu entre lui et l'objet de ses affections : il y eut querelles de famille, et le désespoir le jeta dans la carrière dramatique.

Ce fut sur les théâtres de la banlieue qu'il essaya d'abord ses moyens ; de là il passa à Molière, puis vint à l'Ambigu, où il se fit une petite réputation.

Cet acteur, qui est loin de posséder les qualités distinctives d'un véritable artiste, n'est cependant pas sans une sorte de mérite. Sa diction est assez juste, sa tenue est de bon ton ; mais il manque de goût, et n'a aucun principe de l'art qu'il a embrassé ; il se laisse entraîner à ses propres impulsions sans jamais s'enquérir si elles s'accordent avec celles du personnage qu'il représente; il est partout le même, parce qu'il ne sait pas composer un rôle ; sa chaleur, car il en a quelquefois, s'adapte à toutes les situations ; sa physionomie, qu'il ne mobilise pas, exprime tous les sentimens avec le même jeu, et si parfois il réussit, c'est que le hasard le sert mieux que l'étude, c'est que ses dispositions d'homme se trouvent en rapport direct avec le caractère qu'il est chargé de développer.

Du reste, il y a chez lui de la bonne volonté et un esprit disposé à recevoir tous les conseils. Avec cela, on arrive.

ANAIS (Mlle), jeune enfant de treize ans que nous avons déjà vue à l'Odéon et à la Gaîté, dans de petits bouts de rôles. Les femmes qui s'intéressent particulièrement au sort de ces petits êtres que l'on jette sur la scène dès le jour où ils ont appris à prononcer quelques mots sans bégayer, vantent partout la grâce et la gentillesse de mademoiselle Anaïs. Pour nous, qui voyons avec peine sacrifier l'avenir des merveilles de dix ans, et rompre à des habitudes de fausses espiégleries et de minauderie prétentieuse, des naturels faits peut-être pour augmenter un jour le nombre de nos artistes distingués, nous dirons que cette toute jeune comédienne est un charmant enfant, et rien de plus; nous craignons même l'époque où nous la mettrons au rang des artistes dramatiques.

ANDRÉ n'a pas l'habitude du théâtre : il est gêné et semble toujours en être à son premier début. On nous a dit qu'il craignait singulièrement le bruit aigu du sifflet; nous concevons très bien cette crainte, surtout de la part d'un pauvre diable qui offre un large flanc à la critique ; mais qu'il se rassure, le public est indulgent et n'en veut ordinairement qu'aux gens qui, dénués de tout talent, ont la ridicule prétention de viser à l'effet, et par conséquent de mettre toute leur gaucherie à découvert. André est un comédien sans aucune espèce d'amour-propre, et qui n'a d'autre vue que celle de remplir son devoir consciencieusement. Il est mauvais, d'accord ; mais il croit à sa triste nullité, et c'est quelque chose. Peut être croirons-nous un jour à son talent ?

BALTHAZARD (Mlle) a été pensionnaire du théâtre des

Nouveautés, où elle ne fixait guère l'attention que des habitués de l'orchestre. Armand l'acteur aurait pu nous apprendre beaucoup de choses sur cette demoiselle, qu'il connaît particulièrement; mais il a toujours été avec nous d'une discrétion imperturbable, et toute l'adresse que nous avons pu mettre dans nos questions, a complètement échoué. Nous n'en pensons pas moins beaucoup de bien de mademoiselle Balthazard. Nous la croyons amante fidèle et tendre; il y a bien chez elle quelque peu de coquetterie, mais comme, selon nous, rien n'est plus séduisant qu'une femme coquette, c'est une qualité de plus à ajouter à celles qui distinguent cette agréable... (nous allions dire comédienne), cette agréable personne. Qu'elle se contente donc de jouer pour l'orchestre et le balcon, c'est déjà un fort joli lot, car bon nombre de ses compagnes auraient grand tort d'aspirer à cette prétention-là.

BARBIER. Avez-vous vu ce monsieur tout déhanché, dont la diction monotone frappe votre oreille de sons tristement modulés sur le même ton, qui semble obéir en marchant à l'impulsion d'un fil accroché aux portans des coulisses, et gesticuler au signal donné par le maître de sa singulière mécanique? Eh bien, c'est M. Barbier; c'est un acteur attaché à l'un des théâtres de la ville-mère des arts; pour la modique somme de trente ou quarante sols, il est permis à tous les amateurs de merveilles dramatiques de le voir chaque soir, à l'Ambigu-Comique, débiter un rôle presque comme une personne naturelle. Du temps que le théâtre forain du Luxembourg, alors adossé à l'une des grilles du jardin, attirait la foule avec des automates habilement confectionnés, M. Barbier eût fait la fortune du propriétaire de cet établissement.

CONSTANT. Liez moi ce gaillard-là, et que sous bonne escorte on me l'amène à la maison de santé de M. Dubois ; faites-le saigner trois fois par jour, mettez-le à la diète rigoureuse, et après un mois de ce régime, rendez-le au mélodrame ; il sera peut-être alors moins bruyant, il ne risquera plus de décoiffer les actrices qui jouent avec lui ; ses gestes seront plus posés, et peut-être deviendra-t-il meilleur.

Si le traitement est sans effet, faites-le jouer les statues ou renvoyez-le à Versailles, d'où il sort ; car tel qu'il est, le spectateur craint toujours de voir un de ses bras se désarticuler et voltiger dans le parterre. Quel homme que ce M. Constant !

CULLIER a été quelque temps enseveli dans les chœurs du théâtre des Nouveautés ; mais il a bientôt abandonné sa qualité de choriste pour s'essayer dans quelques rôles, sur la scène même où il appuyait les refrains de toute l'étendue de son organe. M. Leméthever le tira de là pour l'attacher à l'Ambigu, avec le titre de jeune premier qu'il a toujours conservé. Il est chaleureux, mais il faut qu'il apprenne à tirer partie de cette qualité, s'il veut tenir un jour son emploi avec honneur ; il ne faut pas qu'à chaque instant il se répande tout au dehors comme il le fait.

L'intention d'appeler un battement de mains lui fait trop souvent oublier la composition de ses rôles, et nous l'avons surpris plus d'une fois faire à la représentation des contre-sens qu'il évitait fort bien aux répétitions. Qu'il y prenne donc garde, il peut bien faire, s'il veut plus écouter la raison que l'amour-propre. Nous espérons qu'il mettra ce petit conseil à profit : il nous en saura gré plus tard.

CLORINDE (Mlle) a joué la comédie en province, puis a débuté au théâtre de la Bourse, d'où elle est sortie pour venir prendre place à l'Ambigu. Elle a quelque habitude de la scène, deux yeux qui lancent sans cesse des bordées assassines aux amateurs du balcon, et deux longs bras qui semblent être un télégraphe placé sur la scène pour répéter les signaux de la coulisse.

Au demeurant, mademoiselle Clorinde n'est pas une femme de talent, mais le public la voit sans désagrément, et n'attache pas plus d'importance à son jeu qu'elle ne semble en attacher elle-même.

Plusieurs de ses camarades ont risqué la déclaration auprès d'elle, mais il paraît qu'elle préfère de beaucoup les amours de ville à ceux de la coulisse : chacun son goût!

Mademoiselle Clorinde possède à un haut dégré le talent d'imitation : nous l'avons vue, aux Nouveautés, singer d'une manière charmante Léontine Fay et madame Doche-Dussert.

DUPLANTY a débuté à l'Ambigu, a quitté le boulevart du crime pour se cacher au théâtre Molière, puis est reparu sur la scène de ses premiers échecs. Ce comique, qui a la prétention d'imiter Samson, ne ressemblera jamais à personne : il est d'un mauvais à faire plaisir. Sans gaîté, sans verve, sans mordant, nous ne concevons pas quel génie malfaisant l'a poussé à choisir l'emploi qui lui convient peut-être le moins. Il n'eût probablement pas été meilleur dans d'autres rôles; car il nous paraît manquer d'intelligence autant que de dispositions; mais en adoptant un genre qui l'eût mis moins en évidence, il aurait sauvé une

partie de sa maladresse, et quand on est de sa force, c'est quelque chose que de se faire voir le moins possible.

EUGÈNE joue les troisièmes rôles, ou, pour mieux dire, les utilités. Le théâtre de l'Ambigu est si singulièrement organisé, que les comédiens qui déploient quelques moyens sont précisément ceux à qui il est défendu de se montrer. Le jeu de M. Eugène n'a sans doute rien de remarquable, mais il est sage et raisonnable. On voit que ce jeune homme n'a pas la prétention de frapper à tort et à travers; et il y a certes plus de bonnes choses dans sa manière que dans celle de plusieurs de ses camarades qui, chargés des premiers rôles, dédaignent l'étude et la composition, et ne suivent d'autres erremens que ce qu'ils appèlent leurs inspirations. Plaisantes inspirations, en effet, que celles de ces messieurs!

Que M. Eugène travaille donc comme il le fait, le public, qui lui tient déjà compte de sa modestie, ne tardera pas, lorsqu'un jour il lui tombera un bon rôle entre les mains, à le récompenser de ses travaux et de son zèle.

FRESSON (Mlle) a étudié au Conservatoire, a quitté cette école en 1828, et fit partie des élèves que Cartigny admit à sa classe de la rue Chantereine. De là elle passa à la Gaîté, où elle fut engagée avant de débuter; c'est qu'elle avait une réputation magnifique d'écolière. Il est vrai qu'elle ne produisit pas l'effet qu'attendait d'elle l'administration, mais le pacte étant signé, il n'y avait plus qu'à se repentir et à subir les conséquences d'un engagement passé trop légèrement. A l'Ambigu, mademoiselle Fresson n'a pas fait grands progrès; peut-être se croit-elle assez forte pour ne plus étudier, ou apprécie-t-elle ses moyens à leur juste valeur,

t le théâtre a-t-il perdu pour elle tout le charme qui l'avait séduite autrefois, au point de lui faire passer des nuits à apprendre de longs rôles de tragédie. Cette demoiselle pensait aller loin ; aujourd'hui, nous croyons fort que le dégoût s'est emparé d'elle, et qu'elle tient à deux mains tout son avenir.

Bercourt, du Gymnase, a été l'amant de mademoiselle Fresson, et à la même époque, elle était, dit-on, fort bien avec un des employés de l'Ambigu, dont notre plume se refuse à tracer ici la profession. Mais qu'importe, les écus n'ont pas d'odeur désagréable, disait alors cette demoiselle, et il paraît que le monsieur n'en manquait pas.

FRANCISQUE HUTIN. C'est le roi de l'endroit, c'est le Frédérick-Lemaître de ce pauvre théâtre. Avant de jouir de cette réputation, Francisque a couru la province, puis est entré à la Gaîté. Le premier succès obtenu par ce comédien date de l'apparition du *Fils de Louison*, mélodrame dans lequel les amateurs du genre le portaient aux nues. Disons aussi qu'il y était fort bien placé, et mêlons nos éloges à ceux de la foule qu'il a su fixer long-temps par ce rôle. A l'Ambigu, cet artiste a joué une partie des rôles créés par le père de *Cartouche;* il a quelquefois réussi, mais en général il s'applique trop à singer les mouvemens et les inflexions de voix de celui qu'il ne devrait pas même imiter. A la vérité il n'est pas facile de donner une physionomie nouvelle à des rôles qui sont aujourd'hui de tradition, et nous aurions tort de reprocher à Francisque son respect pour son devancier. Il pense que le mieux pour lui est d'imiter celui qui faisait si bien : et il a peut-être raison.

Dans les personnages qui demandent de la noblesse et du bon ton, Franscisque est gêné, maladroit ; il lui faut des

rôles écrits exprès pour lui, des caractères pris dans cer-taine classe d'hommes qu'il semble avoir étudié spéciale-ment. Du reste, il a de l'originalité, de la verve, et parfois des éclairs qui font croire plus qu'à de l'intelligence. *Napo-léon* et *Robespierre* font honneur au talent de ce comédien.

Francisque a été directeur-régisseur du théâtre dont la charge pèse aujourd'hui tout entière sur lui ; il la porte avec courage, mais nous croyons qu'il finira par succomber.

FRANCISQUE HUTIN jeune, arrive de province ; on dit qu'il est le très humble serviteur de son frère, et au théâtre on crie fort sur son compte à ce sujet, comme si les relations d'intérieur regardaient le moins du monde les personnes étrangères ! Mais bâillonnez donc les mauvaises langues ! Ce jeune homme reçoit des leçons de son aîné, et il fait bien ; il a choisi un genre différent du sien, il joue exclusivement les comiques avec beaucoup d'intelligence, et promet de nous faire rire plus d'un jour.

FOSSE. C'est un élève du Conservatoire qui ne manque pas de moyens, mais dont il n'a tiré jusqu'ici aucun parti. A Molière, où il a paru quelque temps, on espérait beaucoup de lui; à l'Ambigu, il n'a pas tenu ce qu'il promettait à Molière. Sa voix est fraîche et bien timbrée; pourquoi n'apprend-il pas à chanter ? son physique est avantageux et très conve-nable à l'emploi des amoureux, pourquoi n'apprend-il pas à marcher, à se tenir décemment, à s'habiller, et surtout à dire un peu plus chaudement ? Est-ce que par hasard son amour-propre l'empêcherait de travailler ? Est-ce qu'il se

roirait assez de talent pour ne plus chercher à en acquérir? Nous ne le pensons pas ; qu'il fasse donc quelques efforts, il peut réussir.

GILBERT. Nullité des nullités, atôme tellement imperceptible que tous les microscopes du monde ne le feraient pas voir ; il en faut comme cela dans tous les théâtres, mais à l'Ambigu plus que partout ailleurs, car les talens y sont tellement rares, que si on ne les place pas en regard de quelque bonne ganache, le public ne peut pas croire à leur existence. Mettons donc que M. Gilbert est là pour faire ressortir ceux de ses camarades qui laissent voir, sinon une haute intelligence, du moins d'heureuses dispositions.

GAUTHIER (Mme), sœur de Bouffé et femme d'un fort bel homme qui a commencé sa réputation d'artiste au Panorama dramatique et s'est engagé au Cirque pour y débiter la prose équestre de MM. Saint-Alme, Cuvelier, Ponet et compagnie. De la sensibilité, de l'intelligence, un grand désir de bien faire, et beaucoup de zèle, telles sont les qualités distinctives de cette actrice, qui s'est fait remarquer aux Nouveautés dans la *Morte* et dans *Catherine de Médicis*. Cette dame faisait autrefois partie de l'ancien Ambigu ; elle y est rentrée, et a été reçue par les habitués avec une sorte d'enthousiasme. C'est une des meilleures acquisitions que l'administration ait encore faites. Nous plaignons sincèrement madame Gauthier de n'avoir encore personne qui la soutienne et réponde à son talent ; mais qu'elle prenne patience : au théâtre, comme dans la vie,

.... Les destins et les flots sont changeans ;

et il peut se faire que d'un jour à l'autre, quelques bons sujets débarquent chez M. Cès-Caupenne, et donnent un peu de relief à sa pauvre troupe.

IRMA, fille d'une honnête portière de la rue de Malthe, a joué à la Gaîté et au Vaudeville. Aujourd'hui elle partage avec Francisque, son époux, les rôles les plus importans dans les mélodrames. Elle est fort aimée à ce théâtre, et mérite toute la bienveillance du public. Dans *Cotillon III*, dans *La Vallière et Montespan*, elle a obtenu de véritables succès; en un mot, c'est la Dorval de l'Ambigu.

Mademoiselle Irma est une fort belle femme, aussi a-t-elle eu pour amant, non pas un seul, mais plusieurs fils de famille fort riches, et, par-dessus tout cela, un prince étranger; oui, lecteur, un prince! On pense bien qu'alors elle faisait peu de cas de ses appointemens d'artiste. Francisque qui n'avait à cette époque que le titre de son amant, n'était pas, dit-on, fort bien vu du prince; mais, en revanche, il était aimé d'Irma, à qui il ne reprocha jamais son double amour, tant il se trouvait bien de la haute fortune de l'étranger. A Londres, où cette actrice fait un voyage chaque année, elle est tout-à-fait dans les bonnes grâces du peuple britannique, qui la charge à son retour de couronnes et de guinées. C'est qu'ils aiment fort les jolies femmes, nos voisins d'outre-mer!

LAMARRE fils a fait ses premières armes chez MM. Sevestes, est passé de là à Molière, puis à l'Ambigu, où il ne fait guère parler de lui. Cet acteur nous semble manquer entièrement d'intelligence; il est, dit-on, doué d'une mémoire prodigieuse; c'est quelque chose, mais ce n'est pas assez pour de-

venir comédien. Il joue ses rôles comme il les apprend ; c'est plutôt une leçon qu'il répète, qu'un personnage qu'il représente. Il fait toujours très bien ; mais, au demeurant, il en fait trop peu.

LÉON. On jouerait peut-être le mélodrame sans acteurs, mais certainement on ne le jouerait pas sans gendarmes. Le gendarme est regardé à tort comme un simple accessoire dans la combinaison des moyens dramatiques. La civilisation a fait de ce militaire un objet de première nécessité au théâtre, et il n'est pas si facile qu'on le pense vulgairement de représenter dignement les rôles de gendarmes. Pourquoi M. Léon, qui nous paraît réunir toutes les qualités requises pour cet emploi, ne l'a-t-il pas spécialement adopté? Nous pensons qu'il y obtiendrait de très-beaux succès : il a juste tout ce qu'il faut d'intelligence pour endosser l'uniforme et arrêter les traîtres.

LECOMTE (Mme) n'est pas dénuée de tous moyens, a du zèle, et cherche à se produire dans le monde dramatique ; mais nous croyons qu'il y a comme une fatalité attachée à son nom. Madame Lecomte, de l'Opéra, était une assez mauvaise danseuse ; à l'Odéon, Lecomte chantait avec une prétention qui faisait rire le public de pitié ; puis enfin, aux Français, Lecomte n'a jamais été supportable. Nous ne prétendons tirer de là aucune conséquence, à Dieu ne plaise ! nous exprimons une crainte, et rien de plus. Que madame Lecomte n'en continue pas moins ses études : elle a quelques

et il peut se faire que d'un jour à l'autre, quelques bons sujets débarquent chez M. Cès-Caupenne, et donnent un peu de relief à sa pauvre troupe.

IRMA, fille d'une honnête portière de la rue de Malthe, a joué à la Gaîté et au Vaudeville. Aujourd'hui elle partage avec Francisque, son époux, les rôles les plus importans dans les mélodrames. Elle est fort aimée à ce théâtre, et mérite toute la bienveillance du public. Dans *Cotillon III*, dans *La Vallière et Montespan*, elle a obtenu de véritables succès; en un mot, c'est la Dorval de l'Ambigu.

Mademoiselle Irma est une fort belle femme, aussi a-t-elle eu pour amant, non pas un seul, mais plusieurs fils de famille fort riches, et, par-dessus tout cela, un prince étranger; oui, lecteur, un prince! On pense bien qu'alors elle faisait peu de cas de ses appointemens d'artiste. Francisque qui n'avait à cette époque que le titre de son amant, n'était pas, dit-on, fort bien vu du prince; mais, en revanche, il était aimé d'Irma, à qui il ne reprocha jamais son double amour, tant il se trouvait bien de la haute fortune de l'étranger. A Londres, où cette actrice fait un voyage chaque année, elle est tout-à-fait dans les bonnes grâces du peuple britannique, qui la charge à son retour de couronnes et de guinées. C'est qu'ils aiment fort les jolies femmes, nos voisins d'outre-mer!

LAMARRE fils a fait ses premières armes chez MM. Sevestes, est passé de là à Molière, puis à l'Ambigu, où il ne fait guère parler de lui. Cet acteur nous semble manquer entièrement d'intelligence; il est, dit-on, doué d'une mémoire prodigieuse; c'est quelque chose, mais ce n'est pas assez pour de-

venir comédien. Il joue ses rôles comme il les apprend ; c'est plutôt une leçon qu'il répète, qu'un personnage qu'il représente. Il fait toujours très bien ; mais, au demeurant, il en fait trop peu.

LÉON. On jouerait peut-être le mélodrame sans acteurs, mais certainement on ne le jouerait pas sans gendarmes. Le gendarme est regardé à tort comme un simple accessoire dans la combinaison des moyens dramatiques. La civilisation a fait de ce militaire un objet de première nécessité au théâtre, et il n'est pas si facile qu'on le pense vulgairement de représenter dignement les rôles de gendarmes. Pourquoi M. Léon, qui nous paraît réunir toutes les qualités requises pour cet emploi, ne l'a-t-il pas spécialement adopté ? Nous pensons qu'il y obtiendrait de très-beaux succès : il a juste tout ce qu'il faut d'intelligence pour endosser l'uniforme et arrêter les traîtres.

LECOMTE (Mme) n'est pas dénuée de tous moyens, a du zèle, et cherche à se produire dans le monde dramatique ; mais nous croyons qu'il y a comme une fatalité attachée à son nom. Madame Lecomte, de l'Opéra, était une assez mauvaise danseuse ; à l'Odéon, Lecomte chantait avec une prétention qui faisait rire le public de pitié ; puis enfin, aux Français, Lecomte n'a jamais été supportable. Nous ne prétendons tirer de là aucune conséquence, à Dieu ne plaise ! nous exprimons une crainte, et rien de plus. Que madame Lecomte n'en continue pas moins ses études : elle a quelques

dispositions, et c'est beaucoup quand on fait parti du théâtre de l'Ambigu.

LAURE (Mlle), utilité. Jeune personne qui se borne à des rôles peu importans, dont elle ne s'acquitte pas mal. Il y a peut être chez elle de quoi faire une comédienne, le temps nous l'apprendra. Nous engageons fort un certain musicien du Gymnase, qui prend à cette demoiselle le plus vif intérêt, à la faire chanter le plus possible : elle a quelque chose dans la voix que l'exercice lui fera perdre sans doute, et c'est assez grave pour qu'elle s'occupe sérieusement de s'en défaire.

MATHILDE (Mlle), jeune artiste dont les habitués de la banlieue regrettent fort les heureuses dispositions. Il y a dejà de l'acquit chez mademoiselle Mathilde; elle ne manque ni d'intelligence, ni d'habitude de la scène; sa voix est fraîche, sa diction est de bon goût; elle comprend parfaitement un rôle, et si quelques nuances viennent à lui échapper, elle ne craint pas d'écouter les conseils, et de les mettre à profit. Quand l'Ambigu remit au courant du répertoire le vieux mélodrame des *Brigands de la Calabre*, on n'hésita pas à confier à cette demoiselle le seul rôle important de de la pièce, et l'on fit bien, car elle s'en est acquittée fort convenablement. Dans les *Deux Diligences*, le public lui fit l'accueil le plus flatteur; elle le méritait, et chaque jour son jeu témoigne de son travail et de ses progrès. Nous ne désespérons pas de voir par la suite mademoiselle Mathilde tenir un rang distingué sur une scène spécialement consacrée au vaudeville.

PALMYRE a joué les amoureuses jusqu'à trente ans ; elle prit alors le justaucorps des duègnes, et ne l'a pas quitté depuis. Le régisseur de la Gaîté lui a toujours trouvé de grands moyens. Elle a aujourd'hui pour amant un aveugle ; c'est l'homme qui lui convenait le mieux, car elle est loin d'avoir un physique avantageux, et puis il y a long-temps qu'elle joue à l'Ambigu.

On se rappelle le mot de M. de Volney : « J'ai été bien simple d'entreprendre des voyages qui m'ont coûté si cher : pour un écu je pouvais voir, à l'Ambigu, les *ruines de Palmyre.* »

PROSPER sort aussi de chez MM. Sévestes. Cet acteur, dont la taille est un peu exiguë, vaut mieux que beaucoup de ses longs camarades. Son masque convient parfaitement à l'emploi qu'il a choisi ; peut-être ne tire-t-il pas encore tout le parti qu'il pourra faire de ses moyens ; mais il aime, dit-on, son art, et s'y applique sérieusement. Avec cette envie de bien faire, et les dispositions que nous avons cru reconnaître en lui, nul doute qu'il ne se distingue un jour parmi nos comiques. Nous lui reprocherons seulement la répétition trop fréquente des mêmes gestes ; il semble parfois tourner dans un cercle dont on dirait qu'il a fait vœu de ne pas sortir : qu'il y prenne garde, rien n'est plus fatigant qu'un acteur stationnaire !

THÉNARD, frère de madame Thénard des Français, a joué autrefois à Louvois ; de là, il est passé à l'Odéon, où il a tenu, pendant long-temps, l'emploi des raisonneurs. Il s'est fait, à ce théâtre, une réputation colossale dans le rôle de

18

don Quichotte, des *Noces de Gamache*; malheureusement, il n'y en a pas dans toutes les pièces!

Aux Nouveautés, où il est allé en quittant le faubourg Saint-Germain, il a rendu quelques services; il a joué à l'Opéra-Comique dans *Thérésa*, puis enfin il est venu débuter à l'Ambigu dans *Atar-Gull*. C'est un acteur utile : tragédie, comédie, drame, mélodrame, vaudeville, opéra : il joue tout, jamais avec un talent remarquable, mais de manière à ne pas compromettre le succès d'un ouvrage. L'affectation de ses manières et la *précieuseté* de sa diction se sont toujours opposés à ce qu'il obtienne de beaux succès. Il y a quelque chose d'efféminé dans ses poses, dans ses hanches; à sa marche, on le prendrait presque pour une femme. Du reste, Thénard est un acteur usé, qui, dans son apogée, n'a jamais été qu'au-dessus du médiocre.

VERSIN (Mlle). Il importe sans doute fort peu à nos lecteurs de savoir que l'Ambigu-Comique possède une pensionnaire de ce nom; mais comme nous avons promis à notre libraire une nomenclature complète des artistes de la capitale, et que nous voulons tenir notre promesse, nous croyons de notre devoir de déclarer que mademoiselle Versin fait partie de la troupe dirigée par les soins de M. Cès-Caupenne. Nous demandons d'ailleurs pardon à cette demoiselle d'avoir révélé son existence dramatique au public.

———

Cirque Olympique.

—

ADMINISTRATEURS.

. . . . . Parens, amis, public,
Hommes, femmes, enfans, troupeau qui nous seconde,
Et qui veut réussir, ménage tout le monde.

(*Laya. — Ami des Lois, scène IIe.*)

FERDINAND LALOUE. Il est assez singulier de voir un homme attaché à un théâtre spécialement consacré à la reproduction des faits nationaux, qui a prêté sa plume pour confectionner les colonnes de la *Quotidienne!* Comment se fait-il que M. Ferdinand Laloue, tout imbu des doctrines du journal qu'il a rédigé, ait consenti à célébrer sur le boulevart du Temple, les gloires qu'il flétrissait si bien rue des Bons-Enfans? C'est donc une chose de convention, que la conscience politique, et l'on peut impunément violer le soir les principes que l'on a soutenus le matin?

Comme journaliste et comme écrivain dramatique, M. Ferdinand Laloue n'a jamais rien produit d'assez remarquable

pour que nous énumérions ici ses talents littéraires : comme administrateur du Cirque, c'est un homme habile, qui comprend parfaitement les nécessités du théâtre, dont les conseils ont souvent produit les plus heureux résultats ; et si parfois ses données ont entraîné trop loin, c'est que les moyens d'exécution, trop légèrement combinés, ont fait manquer le but en le dépassant. La composition de l'affiche est un des talens spéciaux de cet administrateur ; personne, en ce genre de charlatanisme, ne peut lui être comparé. A lui l'honneur de disposer habilement l'annonce des exercices d'équitation, de changer à propos le caractère des lignes, de faire ressortir les noms de Paul, de Bastien, de Lamare, et de fixer l'œil des curieux par les lettres monstrueuses de la pièce en vogue !

Nous avons rencontré plus d'une fois M. Ferdinand Laloue dans le monde, et notamment à la maison de campagne de Potier. Il est fort aimable, et ne manque ni d'esprit, ni d'aisance; il est là comme chez lui, sans gêne, sans prétention. On dit que Madame Potier lui porte beaucoup d'intérêt ; mais de cet intérêt qui n'a pas besoin de se couvrir des formes de la politesse; il y a de la part de cette dame, abandon, comme il y a de la sienne douces prévenances, petits soins; c'est une appréciation réciproque de sentimens qui fait plaisir à voir. Si Potier trouve tout cela aussi bien que nous, il doit être enchanté de M. Ferdinand Laloue.

> La force et la puissance de mon esprit, m'ont acquis ces facultés.
>
> (*Deuteronome*, chap. VIII.)

FRANCONI (Adolphe). On a dit des frères Franconi que c'étaient de véritables hippocentaures, tellement iden-

tifiés avec le cheval, que ce quadrupède est sorti de leurs mains digne du siècle de l'intelligence; mais ce talent, déjà si remarquable, d'amener un animal à comprendre et à exécuter la volonté de l'homme, n'est pas le seul qui fasse honneur à cette famille. M. Adolphe Franconi, fils de Minette, s'est acquis une juste réputation par l'admirable mise en scène des ouvrages représentés au Cirque-Olympique : *le Vétéran, le Siége de Sarragosse, l'Empereur, les Polonais, l'Éléphant du roi de Siam*, sont des chefs-d'œuvre en ce genre; tout ce que l'art peut atteindre de beau et de vrai, Adolphe Franconi l'a saisi et fait passer dans ces différentes compositions. Il est impossible de tirer meilleur parti que lui d'une donnée dramatique; il la prend, il la presse, en extrait tout ce qu'il y a de bon, et met chaque chose à sa place, avec un goût et une intelligence au-dessus de tout éloge.

Voyez comme il fait mouvoir ses masses, comme il dessine ses tableaux, comme il groupe un gros de peuple ou de soldats, comme il dispose habilement ses plans de manière à ce que rien n'échappe à l'œil du spectateur! Il y a dans tout cela de la vie, de la chaleur, du mouvement.

Comme écuyer, Adolphe Franconi n'est pas non plus sans mérite: il tient fort bien sa place à la tête d'un brillant état-major, et manœuvre sinon avec beaucoup de grâce, du moins avec une adresse peu commune.

Aimé de tous les artistes, il est plutôt leur camarade que leur chef; ce ne sont pas des ordres qu'il leur signifie, ce sont des avis qu'il leur donne; il accueille avec autant de bienveillance l'observation d'un figurant que celle du premier sujet; et, juste envers tous, il fait droit à l'un et à l'autre avec la même impartialité.

Nous nous faisons un véritable plaisir de remercier ici

mademoiselle Stéphanie de nous avoir, plus d'une fois, fait part des excellentes qualités d'Adolphe Franconi; nous n'en doutions pas, mais aujourd'hui nous en sommes plus assurés que jamais, et nous les consignons, certains de n'être pas démentis.

Vir non vituperatione frangitur, non potestate mutatur non tristibus mergitur.

(*Augustin—ad simpliciam.*)

SERGENT. Allié à la famille des Franconi, M. Sergent, avant de partager la direction du Cirque-Olympique avec MM. Adolphe et Ferdinand Laloue, était chef d'orchestre à ce théâtre ; aussi son nom est-il inscrit au bas des nombreux mimo-drames représentés sur cette scène. C'est lui qui, pendant long-temps, a eu l'honneur d'annoncer sourdement l'entrée du traître et de ses tristes acolytes, de faire entendre une musique vive et légère pendant les fêtes données au sérail ou ailleurs, d'accompagner les incendies ou les orages, et de mettre tout l'orchestre en mouvement à l'aspect des escadrons nombreux qui passent sabre au poing, de la coulisse sur le théâtre, et de là dans le Cirque pour reprendre un instant après le cercle de leur promenade militaire.

Tous les auteurs qui ont eu des relations avec M. Sergent, font l'éloge de son caractère doux et bienveillant; les actionnaires se plaignent peut-être un peu de sa négligence, mais il faut bien que ces messieurs s'en prennent à quelqu'un des erreurs commises par les administrateurs du Cirque, et des malheurs qui en ont été le résultat. Pour nous, qui ne sommes pas actionnaires, et qui apprécions à leur juste valeur

les faits et gestes de MM. les directeurs et administrateurs des théâtres de la capitale, nous dirons avec la plus sévère impartialité, que M. Sergent a toujours déployé dans ses fonctions, un zèle et une activité dignes d'éloges, que plus d'une fois les justes observations de cet administrateur ont été accueillies avec empressement par ses coassociés, et qu'il n'a pas peu contribué à décider du succès de bon nombre de pièces.

ARTISTES.

Nous avons cru inutile d'offrir à nos lecteurs une nomenclature exacte des artistes du Cirque-Olympique, parce que, d'abord, on ne joue pas la comédie à ce théâtre. On s'y porte en foule, mais bien moins pour y apprécier les talens des hommes chargés de poser et de donner de la vie aux brillantes compositions des metteurs en scène et des décorateurs, que pour assister à une sorte d'exposition dramatique. En second lieu, il nous faudrait accoler les noms de *Cocotte*, de l'*Aérienne*, du *Gastronome*, de *Djeck*, de *Betzy*, à ceux de MM. *Chéri*, *Édouard*, *Signol*, *Edmond*, ce qui n'aurait rien de bien flatteur pour des gens qui vivent honnêtement de leur profession, et que nous estimons tout autant que ceux de nos artistes dont nous admirons les hauts talens.

D'ailleurs, si le Cirque-Olympique ne possède pas de comédiens remarquables, il faut moins s'en prendre aux dispositions et à la faiblesse de la troupe qu'aux localités qui

s'opposent entièrement aux développemens de leurs facultés. Ce théâtre est en effet construit de manière à passer plutôt pour un Diorama que pour un temple consacré au dialogue dramatique. Cette vaste arène, dans laquelle brillent les Paul, les Bastien, les Amand, sépare la scène des places destinées aux spectateurs par un trop long intervalle, pour que la voix des acteurs puisse arriver à l'oreille, pure et doucement accentuée; puis le jeu de physionomie, qualité si précieuse dans un artiste, est totalement perdu. Là, rien de naturel, rien de vrai que le grand effet des masses, si habillement disposées par M. Adolphe Franconi, et les belles décorations de MM. Filastre et Cambon : eux, du moins, peuvent calculer les distances, proportionner leurs dessins, et rapprocher ou éloigner les lumières à leur gré. Mais demandez donc à un artiste un volume de voix qu'il ne peut pas avoir? Exigez donc de lui la reproduction de sentimens dont les nuances doivent échapper au spectateur, et qu'il est obligé de forcer pour en offrir, sinon l'expression fidèle, au moins l'esquisse faite à grand traits? Après cela étonnez-vous donc de ne pas rencontrer un bon comédien au Cirque-Olympique!

Les artistes de ce théâtre sont ce qu'ils doivent être, ni bons ni excessivement mauvais; parce que nous ne pouvons appeler mauvais, des comédiens qui débitent une prose presque toujours ridicule, avec la conscience intime qu'il leur est impossible d'être bons.

—

Théâtre des Folies-Dramatiques.

DIRECTEUR.

La première science de l'homme, c'est de savoir quel est son travail.

(*J. Domat.*, *harangues et legum délectus*, tome IV.)

MOURIEZ a été négociant; puis il a quitté les affaires pour se jeter dans la littérature dramatique. Le Vaudeville, l'Ambigu, le Cirque, et le théâtre qu'il dirige aujourd'hui, ont tour à tour eu l'honneur de représenter ses ouvrages, parmi lesquels nous placerons en première ligne le *Curé de Meudon*. M. Mouriez a succédé, aux Folies-Dramatiques, à M. Léopold, qui lui a, dit-on, cédé ses droits. Des gens mieux informés, nous ont assuré que M. Mouriez n'était que le mandataire de son prédécesseur. Qu'il travaille ou non pour son propre compte, ce directeur n'en déploie pas moins de

zèle et d'activité. Si le succès ne répond pas toujours à ses efforts, c'est que M. Mouriez n'est pas encore bien versé dans les nombreux détails d'une administration dramatique. Il y a de ces choses dans un théâtre qui ne s'apprennent que par une longue habitude, et dont l'observation, peu importante au premier coup-d'œil, ne laisse pas que d'être d'un intérêt puissant. Nous ne doutons pas que les soins de M. Mouriez ne s'étendent bientôt sur toutes les parties qui lui ont échappé jusqu'à ce jour, et que son théâtre ne devienne une des meilleures entreprises de la capitale. Avec son intelligence et sa bonne volonté, il doit réussir.

Ce directeur a de nombreux amis : nous l'en félicitons sincèrement, car beaucoup de gens, dans sa position, n'ont que des flatteurs, et l'on sait de reste où mène la flagornerie de ces messieurs.

Poli envers les auteurs qui veulent bien travailler pour son théâtre, juste envers les artistes qui sont soumis à son pouvoir directorial, M. Mouriez ne prend pas, comme plusieurs de ses confrères, des airs de grand seigneur, et ne fait attendre personne dans son antichambre; il ne croit pas protéger un auteur qui débute, en faisant jouer sa pièce si elle lui paraît bonne, ni un comédien qui montre d'heureuses dispositions, en lui confiant un rôle dont il peut tirer parti. Bref, nous espérons beaucoup de la gestion de ce directeur.

ARTISTES.

La troupe des Folies-Dramatiques, formée par M. Léopold, si l'on veut bien se donner la peine de prendre en considération la faiblesse des appointemens qu'elle reçoit, ne peut guère, dans un temps où le talent dramatique est payé si cher, renfermer de sujets distingués.

Exploité par des artistes en grande partie tirés de la province et des théâtres bourgeois, ce spectacle est comme un hôtel accordé aux comédiens nomades, qui, trop faibles encore pour se lancer sur une scène plus élevée, finissent leur temps d'apprentissage, et se préparent à remplir une place plus honorable et plus lucrative. En même temps qu'ils travaillent pour eux, et préludent à des succès plus importans, ils n'en font pas moins les délices des amateurs du Marais, et la fortune des actionnaires, qui, sans autre vue sans doute que celle de s'enrichir, ont rendu, sans le savoir, de véritables services à l'art dramatique. Plusieurs théâtres en renom ont déjà tiré des Folies-Dramatiques des sujets dont ils se trouvent fort bien, et que les directeurs n'auraient peut-être jamais connus sans l'existence du théâtre dirigé par M. Mouriez. Là, du moins, ils sont en vue ; on parle d'eux dans le public, et quand ils viennent à paraître, soit au Vaudeville, soit au Palais-Royal, soit au Gymnase, on se rappèle aussitôt leur physionomie ; or, comme en France, et à Paris surtout, l'habitude entre pour beaucoup dans la bienveillance et l'intérêt que nous portons aux gens qui vivent auprès de nous, ces débutans sont ordinairement

bien accueillis, encouragés, et l'on sait de reste de quelle importance est un accueil flatteur pour un comédien qui se montre pour la première fois sur une scène nouvelle pour lui !

Parmi les artistes des Folies-Dramatiques, que nous nous faisons un plaisir de signaler ici à l'attention de nos lecteurs, nous placerons en première ligne Dumoulin, qui de chanoine s'est fait comédien, et promet de tenir un jour un rang distingué parmi nos bons comiques. Lepeintre cadet, frère des Lepeintre du Vaudeville et du Palais-Royal, ne nous paraît pas disposé à laisser oublier le nom de deux artistes recommandables ; nul doute qu'il soutienne dignement l'honneur de la famille. M. Amant remplit l'emploi des grimes avec succès, et ne serait pas déplacé sur une scène plus élevée ; aussi nous pensons bien qu'il ne vieillira pas aux Folies-Dramatiques.

N'oublions pas non plus M. Julien. Ce jeune homme, qui a commencé chez les frères Sevestes, n'est pas sans avenir. A un physique agréable, il réunit déjà quelques qualités précieuses que le temps développera. Nous avons cru nous apercevoir que madame Valmy ne lui était pas indifférente ; justice soit rendue à son bon goût : cette dame a une tenue fort décente, et n'est pas sans intelligence ; c'est dommage qu'elle n'ait pas de voix.

Nous n'en dirons pas autant de mademoiselle Louise, ancienne danseuse de la Porte-Saint-Martin, et, plus tard, pensionnaire du théâtre de Rouen. Son physique n'a rien de séduisant, et ses manières sont assez communes ; mais, en revanche, elle possède une fort jolie voix, et tous ses camarades font l'éloge de son heureux caractère.

Citons encore mademoiselle Léontine, ex-choriste de divers théâtres. Cette petite actrice, qui pourrait arriver si elle

voulait s'occuper plus sérieusement de ses études, est assez gentille, mais on dit que sa gentillesse même lui porte préjudice, et que les affaires de ville passent, chez elle, avant celles du théâtre. Tant pis, car elle a quelquefois fait preuve d'intelligence et de goût.

Quelques acteurs encore méritent au moins d'être mentionnés ici; ce sont Millet, Palaiseau, Roseville, Belmont, et mesdames Dumas, Bourdot et Camille.

Pour les autres artistes de ce théâtre, ils se distinguent généralement par leur zèle et leur bonne volonté, et, chose assez rare, ils s'accordent presque tous fort bien entre eux, et semblent former une petite famille. Honneur donc à leurs qualités d'hommes!

Théâtre du Panthéon.

—

DIRECTEUR.

L'homme de cœur a souvent l'esprit plus faible qu'on ne pense.

(*Bossuet.*)

ERIC-BERNARD a fait long-temps les délices de la province, puis s'est fait une petite réputation à l'Odéon; de là, il suivit M. Harel à la Porte-Saint-Martin, et le quitta pour prendre la direction du théâtre du Panthéon, dont il obtint le privilége, comme récompense du patriotisme qu'il déploya pendant les trois grands jours de juillet. Il fit bien de solliciter ce prix de sa bravoure immédiatement après la déchéance du roi chasseur, car on sait aujourd'hui le cas que fait le gouvernement des patriotes de juillet!

Son privilége en main, Eric-Bernard s'arrangea avec le propriétaire de l'ancienne église Saint-Benoît, transformée d'abord en magasin à farine. Une nouvelle physionomie fut imprimée à ce monument, par les soins de son détenteur, et quelques mois après, le public fut invité à prendre place dans une jolie salle, et à quitter le théâtre du Luxembourg pour celui de la rue Saint-Jacques.

Comme directeur, Eric-Bernard a le grand tort de ne répondre qu'aux sollicitations pressantes de quelques auteurs du boulevart, parmi lesquels nous citerons MM. Théodore Nezel et Sauvage, qui font les frais de presque tous les ouvrages représentés sur cette nouvelle scène. Que ces messieurs travaillent pour Éric-Bernard, rien de mieux, ils ont tous deux une sorte de talent qui peut être fort utile à cette administration; mais ce qu'il y a de mal, c'est qu'ils ne se font aucun scrupule de porter au théâtre Saint-Benoît des ouvrages refusés depuis long-temps par les différens comités des théâtres de Paris. S'il n'y a pas conscience de leur part, il devrait y avoir justice de la part d'un directeur qui, pour mener à bien son entreprise, ne peut et ne doit avoir en vue que le plaisir du public. Les pièces des acteurs favoris du théâtre du Panthéon sont si faibles, qu'elles auraient dû frapper depuis long-temps M. Éric-Bernard, et l'éclairer sur les améliorations à faire à ses dispositions administratives. Pourquoi imposer au public du faubourg Saint-Jacques des ouvrages qui n'ont pas été jugés dignes du public des boulevarts Saint-Martin et du Temple? Pourquoi confier le sort d'un établissement de cette importance, à deux hommes en qui nous reconnaissons sans doute beaucoup de savoir-faire, mais qui ont échoué si souvent?

Que M. Éric-Bernard y pense sérieusement, il sait tout

aussi bien que nous que la conservation de son privilége dépend de la prospérité de son administration : son propriétaire est là tout prêt à devenir privilégié, si la teneur de certains engagemens n'est pas fidèlement remplie. Ce n'est pas que le directeur du Panthéon ne fasse preuve de zèle et d'activité; loin de là; les pièces nouvelles se succèdent avec rapidité; mais, hélas! quelles pièces! *le Curé et les Chouans, Père et Citoyen, le Suicide d'une jeune Fille, la Conspiration de province, l'Ane mort et la Femme guillotinée!* et le tout de MM. Théodore et Sauvage!

Comme comédien, M. Éric-Bernard est peut-être un peu froid, mais rempli d'intelligence. Les amateurs de tragédie l'ont souvent mis au-dessus de Desmousseaux, qui tient l'emploi des rois à la Comédie-Française. Pour nous, qui sommes ennemis jurés de ce genre de drame, et qui ne concevons pas de héros ayant douze pieds de haut, nous ne ferons aucun rapprochement entre ces deux artistes, et nous nous contenterons de dire ici que le directeur de ce théâtre entend parfaitement la scène, rencontre parfois d'heureuses inspirations, et fait le plus grand plaisir à ses habitués.

—

ARTISTES.

On nous a dit que l'église Saint-Benoît a servi autrefois de rendez-vous non-seulement aux âmes dévotes, mais aussi aux amateurs de voix pleines et sonores. La voûte de ce monument a long-temps retenti de chants religieux qui attiraient une foule de fidèles et de curieux, et fixaient leur admiration. Un long silence a succédé à l'exécution des pieux cantiques, et depuis quelques mois la prose du mélodrame et le couplet leste et gaillard du vaudeville, ont pris la place de l'hymne sacré.

Nous ne savons jusqu'à quel point MM. les chantres de cette vieille église ont mérité leur réputation; mais sans douter de la bonne volonté de la troupe chantante du théâtre du Panthéon, nous pouvons affirmer qu'elle n'est pas de première force, et que les ombres des honnêtes bénédictins qui errent encore autour des pilastres de pierre de ce vieux monument ne doivent pas être agréablement flattées de la modulation de MM. Rey, Monet, Saint-Preux, Alexis, et autres *ejusdem gutturis!*

Parmi ceux de ces messieurs dont nous pouvons citer les noms sans nous compromettre, nous placerons en première ligne M. *Barret*, qui, sans quelques habitudes de province, ne manque ni de mordant ni de verve comique. Dans la pièce d'ouverture de ce théâtre, pièce détestable s'il en fut, *un Panorama*, ce comédien fut à la hauteur de la pièce, mauvais. Mais depuis, il a pris sa revanche, et a fait preuve

de talent dans *le Curé et les Chouans*, et surtout dans *le Cocher de Napoléon*.

Si M. *Charles Potier*, qui, dit-on, a obtenu de beaux succès en Angleterre, après avoir été fort joliment sifflé aux Variétés, voulait consentir à ne pas copier son père si ridiculement, nous pensons que ce jeune homme pourrait faire quelque chose. Il a de l'intelligence, et nous l'avons surpris plus d'une fois lançant le mot avec esprit; mais cette malheureuse manie d'imitation arrête tout court les meilleures intentions, et le fait tomber dans la plus triste médiocrité. On dit aussi que M. Charles Potier se croit beaucoup de talent, tant pis; quand on n'a que des dispositions, et que l'amour-propre nous aveugle, on risque fort de ne pas aller loin.

M. *Doche*, qui tient aussi l'emploi des comiques, est un petit jeune homme que nous avons vu débuter au théâtre du Mont-Parnasse, dans *la Chercheuse d'esprit*. Il est, dit-on, fils d'un bottier renommé sous l'empire; mais il n'a jamais pu continuer l'état de son père, et a préféré le titre d'artiste dramatique à celui de bottier. Ce jeune comédien a beaucoup gagné depuis qu'il est chez Éric-Bernard; il a du naturel et un masque fort comique. Pourquoi l'administration ne lui confie-t-elle pas plus souvent des rôles dignes de son talent, car il en a certainement plus que M. Valmont, son rival, qui n'est le plus souvent que ridicule? Si l'on voulait s'occuper un peu plus de M. Doche, le public en serait satisfait, et le théâtre ne s'en trouverait pas mal.

Williams s'est fait une réputation aux Folies-Dramatiques, dans la *Cocarde Tricolore*, puis a débuté au théâtre du Panthéon dans le *Dîner d'Amis*, mauvaise pièce de M. Tour-

nemine. Williams, malgré ses défauts, est un des meilleurs comédiens de la troupe d'Eric-Bernard.

Jeune encore, il travaille beaucoup, et nous ne doutons pas qu'il ne recueille un jour le fruit de ses travaux. Nous lui conseillerons de rectifier un peu sa diction, qui, quoique juste, est trop accentuée, et l'empêche de nuancer son jeu. Du reste, il a de la tenue, de l'intelligence; il réussira.

Nous voudrions bien dire un mot de M. *Saint-Ernest*, le tragédien; mais comme il nous a trop fait rire dans *Epicharis et Néron*, nous nous abstiendrons de parler de lui.

A ces dames maintenant.

Mademoiselle *Sidonie*, qui de la Gaîté est arrivée au Panthéon sous l'aile de M. Théodore Nezel, a débuté dans un ouvrage de son amant. L'ouvrage et la débutante n'ont rien valu. Le *Suicide d'une jeune Fille* lui a fourni l'occasion de prendre sa revanche; elle a été fort applaudie. Cette toute petite actrice a quelques moyens, et peut arriver, si elle s'occupe de son art.

C'est dommage que madame *Alexis* soit si maigre, et chante si faux; car elle a un bon ton de comédie, et dit assez bien.

Mademoiselle *Level* est une bien vieille tragédienne.

Mille choses aimables à la gentille mademoiselle *St.-Albe*. C'est la privilégiée des amateurs du cloître Saint-Benoît. Elle chante fort agréablement, et joue avec un goût et une grâce si rares à ce théâtre, qu'elle semble faire exception. Elle vient, dit-on, de la banlieue. C'est un fort joli cadeau que MM. Sevestes ont fait à Eric-Bernard.

Nous nous arrêterons ici, car avec la meilleure volonté du monde, il nous serait impossible d'être galant envers mesdemoiselles *Amélie*, *Ivernel*, *Justine*, *Louise*, et mesdames *Rey*, *Simon*, etc. Ces dames nous sauront sans doute gré de notre discrétion.

FIN.

